

MORT AU CLÉRICALISME OU RÉSURRECTION DU SACRIFICE HUMAIN

par Mgr GAUME, PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE

PARIS, GAUME ET C^{IE}, ÉDITEURS, 3 RUE DE L'ABBAYE, 1877

"**LE CLÉRICALISME VOILA L'ENNEMI !**" Extrait du compte rendu à leurs électeurs par vingt-cinq députés à l'Assemblée Législative de Versailles (juillet 1876). Il importe de ne pas les oublier. Voici leurs noms : Barodet - Louis Blanc - Bouquet - Cantagrel - Clemenceau - Crozet - Fourneyron - Daumas - de Douville-Maillefet - Duportal - Durand - Floquet - Girault - Lokroy - Madier de Montjeau - Marcou - Naquet - Ordinaire - Perin - Raspail père - Benjamin Raspail - Rollet - Talandier - Turigny - Vernhe.

AVANT PROPOS

Je le sais : le titre de cet ouvrage va paraître **étrange, absurde** même. On se demandera quel rapport peut exister entre la mort du cléricalisme et le retour au sacrifice humain. L'explication de ce mystère serait trop longue pour un avant-propos : elle viendra en son lieu. Je prie seulement le lecteur de ne pas se prononcer avant d'avoir lu.

En tout cas, l'Histoire du sacrifice humain, depuis l'origine des siècles, ne sera pas pour lui sans intérêt et sans profit. A la vérité, elle révèle de nombreux et lamentables détails ; mais aussi, tout en élevant, jusqu'à l'évidence d'un axiome de géométrie, la divinité du christianisme, elle remplit l'âme de deux nobles sentiments.

Reconnaissance éternelle et mieux sentie pour le Dieu qui est venu, en S'immolant Lui-même, mettre fin à ces diaboliques cruautés.

Compatissante indignation pour les forcenés qui de nos jours font arme de tout, pour outrager, pour expulser, pour anéantir, s'il était en leur pouvoir, le divin Libérateur, et ressusciter le paganisme, proclamé par eux l'idéal de l'humanité.

Ingrats ! ils oublient qu'ils **doivent tout au catholicisme**. Sans lui, que savent-ils, si, comme tant de milliers d'autres enfants, ils n'auraient pas été arrachés des bras de leurs mères, et brûlés vifs en l'honneur de quelque Moloch phénicien, ou de quelque Teutatès germanique ?

Aveugles volontaires, ils ne veulent pas comprendre que, si Dieu les laisse faire, ils reconduiront le monde aux sanglantes saturnales de la barbarie païenne.

Le lecteur de cette histoire, à qui **ils feront peur et pitié**, les plaindra du fond de l'âme, et, avec la grande victime du Calvaire, il dira : Père, pardonnez-leur ; car ils ne savent ce qu'ils font : *Pater, dimitte illis : non enim sciunt quid faciunt*.

CHAPITRE PREMIER - LE CRI DE GUERRE

1. MORT AU CLÉRICALISME ! S'il n'y avait que vingt-cinq voix pour dénoncer le cléricalisme comme l'ennemi de l'humanité, il suffirait de hausser les épaules, et tout serait dit : il en est autrement. Dans ces vingt-cinq voix se font entendre **des millions** de voix qui répètent le même cri.

2. MORT AU CLÉRICALISME ! Après dix-huit siècles de christianisme, voilà le **cri de guerre** qui retentit, en ce moment, d'un bout de l'Europe à l'autre. Depuis le Mexique jusqu'au Brésil, tous les échos de l'Amérique le répètent. La Turquie, la Chine, la Corée, le redisent. Ainsi, voix de l'Orient, voix de l'Occident, voix du Levant, voix du Couchant, voix des quatre vents, ne ferment qu'une voix qui crie : MORT AU CLÉRICALISME !

3. MORT AU CLÉRICALISME ! Ce **cri sanguinaire**, d'où part-il ? Il part des journaux, des antres ténébreux des sociétés secrètes et des clubs ; il part des Chambres législatives, il part des gouvernements ; il part des académies, des ateliers et des théâtres ; il part des villes et des campagnes : et, comme le rugissement du tigre, comme le bruissement de la tempête, il s'élève formidable des bas-fonds de la société.

4. MORT AU CLÉRICALISME ! Comment préparent-ils sa mort ? Ils commencent par **salir** la victime : *Omnis victima sale salietur*. Ils la salent, il lui donnent pour nom, un sobriquet qui la rend **méprisable**. Au lieu de l'appeler catholicisme, ils l'appellent cléricalisme. Ils la salent, en répétant mille fois le jour que le cléricalisme est le père de l'ignorance, de la superstition, de l'esclavage, de l'abrutissement humain, l'irréconciliable ennemi de la société moderne. Ils la salent, en excitant contre elle toutes les **haines**, toutes les **colères**, tous les genres de **répulsions** et de **malédiction**s.

Après l'avoir salée, ils **l'enchaînent**, ils **l'emprisonnent**, ils **la dépouillent**, ils lui refusent sa place au soleil, jusqu'à ce qu'ils en **débarrassent** la terre en **l'exterminant** : tel est leur rêve. S'il ne devient pas une réalité, ce n'est pas la volonté qui leur manque.

CHAPITRE II - LE CLÉRICALISME

1. MORT AU CLÉRICALISME ! Ils ont beau le nier : leurs actes démentent leurs paroles. Le cléricalisme n'est qu'un mot de passe, un trompe-l'œil à l'usage des dupes et au profit des fripons. Comme autrefois le mot **galiléens** ; et plus tard, les mots : **jésuites, papistes, ultramontains**, aujourd'hui les mots : **cléricalisme, cléricaux, clérical**, signifient **LE CATHOLICISME**¹.

2. Le catholicisme c'est la grande charte de l'humanité ; c'est l'unique raison du pouvoir et du devoir ; c'est la religion

¹ En l'an 2000 on fustige "**l'intégrisme**", dernière définition du catholicisme.

descendue du ciel, la reine de la vérité, la mère de la vertu, la sauvegarde de tous les droits, la bienfaitrice de l'univers.

C'est l'Église avec ses dogmes, sa morale, ses sacrements, son culte, ses institutions, tout ce qu'elle a fait, tout ce qu'elle fait encore, tout ce qui lui appartient dans le passé comme dans le présent.

C'est le pape, ce sont les évêques, les prêtres, les religieux, les religieuses, tous les catholiques sans exception : voilà le cléricalisme, dont on demande la mort à grands cris.

CHAPITRE III - CAUSE DE LA HAINE

1. MORT AU CLÉRICALISME ! Pourquoi ? quel mal vous a-t-il fait ? Ne dites pas qu'il est ennemi de la société, des lumières, de la liberté, du progrès, de la civilisation ; ces mots sont usés, et nous ne nous payons pas de mots. Donnez-nous d'autres motifs. Soyez francs, et si vous n'avez pas le courage de l'être, nous le serons pour vous.

2. MORT AU CLÉRICALISME ! C'est entendu : je veux qu'il meure parce qu'il s'oppose à mes désirs. Je veux disposer de ma vie sans dépendance et sans contrôle : et il ne le veut pas.

Je veux être libre de croire, de douter ou de nier suivant mes convenances : et il ne le veut pas.

Je veux que toutes les religions soient également bonnes, également vraies, également fausses, afin d'avoir le droit de les mépriser toutes et de n'en pratiquer aucune : et il ne le veut pas.

Je veux bouleverser l'ordre social, parce que je n'y trouve pas la place qui me convient : et il ne le veut pas.

Au lieu de vivre de mon travail, je veux vivre de mes rentes ; au lieu de marcher à pied, je veux voyager en voiture ; au lieu d'habiter un galetas on une chaumière, je veux loger dans un palais : et il ne le veut pas.

Je veux être ce que je ne suis pas : ouvrier, laboureur, homme de peine, je veux être patron, bourgeois, préfet, député, sénateur ; au lieu d'obéir, je veux commander, au lieu d'être en bas, je veux être en haut : et il ne le veut pas.

Je veux m'occuper exclusivement de la vie présente, jamais de la vie future ; de mon corps, toujours ; de mon âme. jamais : et il ne le veut pas.

Je veux me dégrader au point de me croire un tas de boue, et de me faire enfouir comme une bête : et il ne le veut pas.

3. Je veux satisfaire toutes mes passions, le plus possible, le plus promptement possible, par tous les moyens possibles : et il ne le veut pas.

Je veux, si cela me convient, être un mauvais citoyen, un mauvais époux, un mauvais père, un mauvais fils, un voleur, un libertin, un usurier : et il ne le veut pas.

Je veux, dites donc le mot, je veux **être mon maître**, mon unique maître : et il ne le veut pas ; **mon dieu** : et il ne le veut pas.

Voilà pourquoi je dis et je répète : Mort au cléricalisme et aux cléricaux.

4. L'anticlérical dit vrai : le secret de sa haine est au fond de son cœur. Ses bruyantes accusations contre le cléricalisme entrent dans son rôle. Bonnes pour amener les foules ignorantes et en faire les instruments aveugles de sa coupable ambition, lui-même n'en croit pas le premier mot. L'anticlérical qui voudrait, pour soutenir une seule de ses accusations, se laisser couper la première phalange du petit doigt, est encore à trouver.

CHAPITRE IV – AVEUGLEMENT DE LA HAINE

1. MORT AU CLÉRICALISME ! Soit ; le plus terrible châtiment dont Dieu pourrait punir vos blasphèmes, vos vœux insensés, vos coupables efforts, votre monstrueuse ingratitude, serait de vous exaucer.

Vous tuerez le cléricalisme, vous l'enterrez sous terre. Comme autrefois les deux géants de la persécution anticléricale, Dioclétien et Maximien, vous élèverez sur sa tombe une colonne de granit, monument de Votre victoire ; vous y graverez leur inscription : "*Superstitione christiana ubique deleta*". Dans le monde il ne sera plus question du cléricalisme : qu'arrivera-t-il ?

2. Il n'en est pas de l'homme comme d'une statue. La statue peut rester intacte et debout, longtemps après la mort du statuaire. L'homme, au contraire, ne peut subsister même une seconde, si Dieu retire la main qui le fit sortir du néant et qui l'empêche d'y retomber. Ainsi de l'humanité tout entière. Or, l'humanité peut dire du cléricalisme ce que Salomon disait de la Sagesse : Tous les biens me sont venus avec elle : "*Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa*". Il est donc évident que, **le cléricalisme mort, tous les biens dont il est la source disparaîtront avec lui**. La lumière du jour n'est pas plus claire que cette vérité.

3. Si vous en doutez, promenez vos regards sur une mappemonde : que verrez-vous ? Toutes les nations chez lesquelles n'a pas encore régné le cléricalisme, demeurent enfoncées dans la triple barbarie de l'esprit, du cœur et des sens. Et l'histoire, que vous dit-elle ? deux choses : toutes les nations qui abandonnent le cléricalisme retombent, proportionnellement à cet abandon, **dans la barbarie** ; et toutes les nations qui en sont sorties le doivent au cléricalisme, et au cléricalisme seul.

CHAPITRE V - CONSEQUENCE DE LA HAINE

1. MORT AU CLÉRICALISME ! Le cléricalisme étant, comme il vient d'être prouvé, l'unique civilisateur du monde,

l'anticléricalisme est le négateur adéquat de tout ce qu'affirme le cléricalisme.

Mort au cléricalisme veut donc dire mort à la vérité, vive l'erreur ; mort à la lumière, vivent les ténèbres ; mort à la sagesse, vive la folie ; mort à la vertu, vive le vice ; mort à la civilisation, vive la barbarie ; mort à la liberté, vive l'esclavage ; mort à la propriété, vive le vol ; mort à la fraternité, vive la haine ; mort à la paix, vive la guerre avec toutes ses horreurs ; mort à la justice, vive le droit du plus fort ; vive le pillage, le meurtre, l'incendie, la morale des loups et la chute de l'humanité dans un abîme de sang et de boue ; **mort à Dieu, vive Satan** ; mort au ciel, vive l'enfer ; mort au sacrifice divin, vive le sacrifice humain !

2. MORT AU CLÉRICALISME ! Vous avez beau faire, vous ne le ferez pas mourir. Rois, empereurs, ministres, députés, sénateurs, académiciens, journalistes, francs-maçons, impies de toute couleur et de tout rang, il vous ensevelira tous dans le tombeau que vous aurez creusé pour lui. Avec vos prédécesseurs, les persécuteurs des anciens âges, plus puissants que vous, vous serez depuis longtemps réduits en poussière, qu'il restera debout, plein de jeunesse et de vie.

Il a ce que vous n'avez pas, ce que vous n'avez jamais eu, ni vous ni les vôtres, ce que vous n'aurez jamais : **il a des promesses d'immortalité**. Seulement, vous pouvez, en punition de leurs iniquités, *décliquer* les nations. N'ayant, pas comme l'Eglise des promesses d'immortalité, elles deviendront, grâce à vos efforts insensés, ce qu'elles étaient avant le cléricalisme. Ce qu'elles étaient, nous le dirons bientôt.

3. MORT AU CLÉRICALISME ! Vous tous qui répétez ce mot sans le comprendre, ou qui le comprenez, ne vous faites pas illusion. Le cléricalisme détruit, le monde redeviendra ce qu'il était avant le cléricalisme. La nature humaine étant toujours la même, la seule différence qui distingue le monde d'aujourd'hui, du monde d'autrefois, est due au cléricalisme.

4. Or, qu'était le monde avant le cléricalisme ? Trois grands faits dominant son existence et lui imprimant son cachet : l'esclavage, l'adoration du serpent, le sacrifice humain. Trois monstruosités encore en vigueur aujourd'hui où le cléricalisme ne règne pas. Le cléricalisme nous en a délivrés, et vous voudriez, en l'exterminant, nous gratifier, de nouveau, de pareilles horreurs !

Tant qu'il vous plaira, criez à l'absurde et à la calomnie ; protestez de vos intentions ; jurez qu'on ne reverra jamais ce qu'on a vu, et que le monde jamais ne retournera au paganisme.

Je réponds qu'il ne faut jurer de rien : vous allez savoir pourquoi.

CHAPITRE VI - UNE LECON D'HISTOIRE

1. Quand nos pères du dix-huitième siècle lisaient, dans les *Actes des Martyrs*, les affreuses tortures des premiers chrétiens : tour à tour couverts de peaux de bêtes et dévorés par des chiens ; revêtus d'une chemise soufrée, *tunica incendialis*, et brûlés vifs pour servir de flambeaux pendant la nuit ; étendus sur les chevalets et écorchés avec des ongles de fer ; ou broyés dans les amphithéâtres sous la dent des lions et des tigres : nos pères disaient : Jamais on ne reverra de pareilles horreurs.

2. Ils oubliaient qu'entre l'homme et la bête féroce ; entre l'homme d'autrefois et l'homme d'aujourd'hui ; entre Néron et saint Vincent de Paul, il n'y a de séparation que celle qui est due au christianisme ; que, le christianisme cessant d'exercer son influence salubre, l'homme se retrouve le même qu'avant le christianisme.

Ils oubliaient que les flots de doctrines antichrétiennes, que les philosophies versaient chaque jour dans l'âme du peuple, finiraient par étouffer les sentiments de justice et même d'humanité dus à la civilisation chrétienne, et qu'un jour viendrait où l'homme, déchristianisé, retomberait dans la barbarie, en retrouverait tous les instincts et en commettrait tous les crimes.

3. Ceux de nos pères qui vécurent jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, ont vu de leurs yeux la vérité pratique de cet inflexible raisonnement. Pour nous apprendre à nous-mêmes à ne jurer de rien, ils ont raconté ce qu'ils ont vu écoutons-les un instant.

C'était le dimanche 2 septembre 1792, vers midi : le canon d'alarme retentit dans Paris. La populace se rassemble de tous les quartiers ; un cri de mort s'élève de toutes parts : *Aux prisons, aux prisons ! il faut tuer les aristocrates !*

On se précipite : on égorge dans cinq prisons à la fois : celle de l'Abbaye fut témoin d'un massacre qui égale en atrocité, s'il ne les surpasse, toutes les boucheries païennes.

Le sang ruisselait de toutes parts, les cadavres s'entassaient les uns sur les autres ; la cour en était remplie. A mesure que les victimes étaient immolées, les égorgeurs apportaient, sur la table du comité, les montres, les portefeuilles, les mouchoirs dégoûtants de sang, trouvés dans les poches des prisonniers. Jourdan, président du comité, ayant témoigné l'horreur que ces objets lui inspiraient, un des commissaires lui dit :

"Le sang des aristocrates est pour les yeux des patriotes ce qui les flatte le plus".

4. Au même instant entra un des bourreaux tenant à la main un sabre ensanglanté :

"Je viens, dit-il, vous demander les souliers que ces aristocrates ont à leurs pieds ; nos braves frères sont nu-pieds, et ils partent demain pour la frontière.

- Rien n'est plus juste", répondit le comité.

A ce premier égorgeur en succède un autre, demandant du vin pour ses braves frères. Le comité lui avait accordé un bon pour vingt-quatre pots de vin, on dressa, au milieu des cadavres, des tables couvertes de bouteilles de vin ; les égorgeurs se mirent à boire, et leurs mains laissaient sur les verres des traces de sang.

5. Sur ces entrefaites arriva Billaud-Varennes, substitut du procureur de la Commune. Il traverse la cour en marchant sur les cadavres, et dit aux assassins :

"Peuple, tu immoles tes ennemis, et tu fais ton devoir".

Excités par ces paroles, les égorgeurs continuent le carnage avec plus de fureur ; le sang coule pendant toute la nuit. On massacrait à la lueur des tombes, et chaque victime tombait aux cris de Vive la Nation !

6. Cependant la cour de l'Abbaye était inondée de sang et tellement encombrée de cadavres qu'on pouvait à peine y marcher. Pour la rendre propre à de nouveaux massacres :

"Voici, dit l'abbé Sicard, témoin oculaire, le parti qui fut adopté : On fit venir des charrettes, pour enlever les cadavres; on fit apporter de la paille, dont on forma une espèce d'estrade, qu'on exhaussa encore avec les habits des victimes déjà immolées, et sur laquelle on faisait monter celles qu'on devait encore égorger.

"Un des sicaire se plaignant alors de ce que chacun d'eux n'avait pas le plaisir de frapper chaque victime, ils décidèrent qu'on commencerait par la faire courir entre deux haies formées par tous, mais qu'alors on ne la frapperait qu'avec le dos des sabres, et que, lorsqu'elle serait montée sur l'estrade, frapperait qui pourrait avec le tranchant ou la pointe. Ils décidèrent aussi qu'il y aurait autour de cette estrade des bancs pour les femmes et pour les hommes qui voudraient voir de près l'exécution, et qu'ils appelaient les *messieurs* et les *dames*.

6. "Tout ceci je l'ai vu et entendu. J'ai vu ces *dames* du quartier de l'Abbaye se rassembler autour du lit qu'on préparait pour les victimes, y prendre place comme elles l'auraient fait à un spectacle amusant. Dès ce moment les victimes furent amenées, suivant le mode récemment convenu entre les assassins".

Billaud-Varennes parut une seconde fois, et dit :

"Respectables citoyens, vous venez d'égorger des scélérats, vous avez sauvé la patrie : la France vous doit une reconnaissance éternelle ; la municipalité ne sait comment s'acquitter envers vous. Sans doute le butin et la dépouille de ces scélérats appartiennent à ceux qui nous en ont délivrés. Mais sans croire pour cela vous récompenser, je suis chargé de vous offrir à chacun 2 livres, qui vont vous être payées sur-le-champ. Respectables citoyens, continuez votre ouvrage, et la patrie vous devra de nouveaux hommages".

7. Quand il eut parlé, tous les égorgeurs se précipitèrent dans la salle du comité pour réclamer leur salaire. Celui-ci tenait un sabre sanglant : celui-là une pique couverte de cervelle humaine ; un autre tenait dans ses mains un cœur palpitant ; tous, élevant en l'air ces témoignages de leurs forfaits, en demandaient le prix. On leur paya la moitié de la somme promise et ils retournèrent au massacre.

De chaque côté de la haie par où l'on faisait passer les victimes, il avait deux Anglais, vis-à-vis l'un de l'autre, tenant des bouteilles et des verres. Ils offraient à boire aux massacreurs et les pressaient, en leur portant le verre à la bouche¹.

Voilà ce qui s'est passé en France, il y a moins d'un siècle. **C'était la récolte de ce qu'on avait semé.** Et alors les semences antichrétiennes étaient vingt fois moins répandues qu'elles ne le sont aujourd'hui !

CHAPITRE VII - UNE LEÇON D'HISTOIRE, suite

1. A l'heure qu'il est, où en sommes-nous ? où en est la France ? où en est l'Europe ? où en est l'ancien et le nouveau monde ? L'insurrection générale contre le cléricalisme nous autorisent-elle, oui ou non, à dire : Il ne faut jurer de rien ?

Nous le répétons : on récolte ce qu'on sème. Vous semez du vent, vous moissonnez des tempêtes. Tout royaume qui s'insurge contre Dieu, périra. Quand **le monde entier** aura refusé de reconnaître, pour son Dieu et pour son Roi, l'Agneau dominateur des siècles, Dieu le brisera comme un verre, et sa dernière heure aura sonné : *Tanquam vas figuli confringes eos*.

Ces lois de l'ordre moral ne sont pas moins immuables que les lois du monde physique : l'histoire entière en est la preuve.

2. Plus encore aujourd'hui qu'au dernier siècle, on est autorisé à dire : Il ne faut jurer de rien. Ce n'est pas assez : j'ajoute qu'**on peut jurer de quelque chose.**

Nos pères ont vu la France entière placer sur ses autels une prostituée, et l'adorer ; ils ont vu Paris, la capitale de la civilisation, comme ils l'appellent, bâtir, au carré des Champs-Élysées, un temple à Cybèle, et toutes les autorités constituées, suivies des jardiniers, des maraîchers, des boulangers, venir offrir à la déesse les prémices des biens de la terre.

3. Et nous mêmes qu'avons-nous vu ? En 1830, 1848, 1871, nous avons vu à Paris, comme autrefois à Rome, les bœufs aux cornes dorées figurer avec les *Théories grecques*, dans des processions en l'honneur de la déesse de l'Agriculture ; la déesse Raison, en chair et en os, reparaissant dans une procession sacrilège à Paris et à Versailles ; des milliers de croix brisées, des églises indignement profanées et de nombreuses victimes égorgées.

A cette heure même, nous voyons Rome replacer au Capitole, comme le signe vivant de son retour à la belle antiquité, la Louve de Romulus, l'entourer de respect et la nourrir aux frais de l'Etat. Nous voyons dans la plus grande partie de l'Europe le spiritisme renoueler les anciennes pratiques démoniaques de l'Orient et de l'Occident.

Nous voyons les principes constitutifs de l'ancien paganisme rentrer à pleines voiles dans le monde actuel : l'émancipation de la raison ; l'émancipation des sens ; la concentration des pouvoirs spirituels et temporels dans la main

¹ *Histoire du clergé de France*, etc., t. II, p. 142.

d'un laïque, appelé président, roi, empereur ou César; la haine néronienne de la Vérité ; la proclamation légale de l'athéisme et le débordement d'iniquités qui en est la suite. Les enfouissements humains et le suicide dépassent aujourd'hui tous les chiffres connus jusqu'à présent : 5717, soit, 16 par jour¹ !

4. Puisqu'il est vrai qu'on récolte ce qu'on sème, et que la graine récoltée est de la même nature que la semence ; que les nations ne vont pas en corps dans l'autre monde, mais qu'elles doivent être jugées, récompensées ou punies ici-bas, ou peut donc jurer de quelque chose.

On le peut, d'autant plus que, malgré les cris d'alarme répétés des sentinelles d'Israël, malgré les avertissements sévères de la Providence, malgré les miracles éclatants qui crient au monde coupable d'imiter, sous peine de mort, Ninive pénitente ; **on rit de tout, on se moque, on insulte, on s'obstine à fermer les yeux pour ne pas voir, les oreilles pour ne pas entendre : à s'enfoncer de plus en plus dans le matérialisme ; à inonder chaque jour l'âme des peuples de torrents de doctrines antireligieuses et antisociales, et à la nourrir de scandales.**

5. Que dirai-je encore ? Quand on entend les cris sauvages que poussent d'un bout de l'Europe à l'autre les anticléricaux, leurs appels incessants à la destruction radicale de la religion, de la société, de la famille et de la propriété ; leurs menaces à tous les cléricaux, prêtres et laïques : n'est-il pas trop évident qu'on peut jurer de quelque chose ?

6. Ce n'est pas tout : quand on voit des écrivains de renom, des maîtres de la jeunesse, réhabiliter les plus féroces ennemis du christianisme, Néron même et Julien l'Apostat; que dis-je, réhabiliter Satan, l'appeler, avec l'accent de la compassion, un révolutionnaire malheureux, et lui dire pour le consoler : *Viens que je t'embrasse, le béni de mon cœur !*

Quand les nations, toujours au moment d'en venir aux mains, dans un branle-bas général, ne sont plus des nations, mais des camps armés ; et que toute leur intelligence est à l'étude pour inventer les meilleurs moyens de tuer le plus d'hommes possible, dans le moins de temps possible !

7. Quand enfin on se souvient de ce qu'ont fait les anticléricaux pendant le règne éphémère de la Commune, qu'ils appellent un simple combat d'avant-garde : toutes ces causes réunies permettent de jurer que, si Dieu n'y met la main le monde reverra des hécatombes humaines, qui dépasseront celles de l'antiquité païenne ; et que si les anticléricaux viennent jamais au pouvoir, il ne tiendra pas à eux de réaliser le vœu d'un de leurs ancêtres : **Étrangler, le dernier roi, avec les boyaux du dernier prêtre.**

Pour justifier mes craintes et mon affirmation, j'ai des preuves qui vous manquent pour appuyer votre quiétude et votre négation : elles seront données dans le chapitre suivant.

CHAPITRE VIII - LES PREUVES

1. La première preuve, qui sans doute vous touchera peu, mais qui me touche beaucoup, c'est la parole trois fois vénérable du Vicaire de Jésus-Christ. Depuis plusieurs années, le Voyant d'Israël répète que **le monde, poussé par la Révolution, retourne visiblement au paganisme.**

La seconde, tirée de l'expérience. Combien de fois n'a-t-on pas dit que nous ne reverrions jamais les horreurs de la première Révolution ; que nous n'entendrions plus les mêmes blasphèmes ; que les infernales débauches de cruauté, de luxure et d'impiété, dont le souvenir nous fait encore rougir et trembler, ne se reproduiraient plus ; que notre siècle était trop civilisé et de mœurs trop douces pour s'en rendre coupable !

2. Et cependant nous avons vu **les horreurs de la Commune**, l'incendie, le meurtre, le pillage, les sacrilèges ; nous avons vu les massacres du Liban ; nous voyons en Allemagne l'expulsion, la spoliation, l'emprisonnement de milliers de prêtres, de religieux et de religieuses ; nous voyons le martyre de la Pologne ; nous entendons le râle de l'agonie de milliers de Polonais, prêtres et laïques, expirant sous le knout moscovite dans les déserts glacés de la Sibérie ; en Bulgarie, cent villages brûlés, dix mille chrétiens massacrés et des horreurs que la plume se refuse à décrire.

3. Que dirai-je encore ? Ne voyons-nous pas, à l'heure même, ce que le monde n'avait jamais vu, ce que les siècles passés n'avaient pas même soupçonné, le Vicaire de Jésus-Christ, le père de la famille chrétienne, prisonnier dans sa demeure, dépouillé de tout et obligé de tendre la main pour manger son pain de chaque jour. Et ce qui est bien autrement grave, l'hérésie implantée dans Rome, au cœur même du catholicisme, bâtissant des temples, ouvrant des écoles, d'où sortent à flots les négations et les blasphèmes, en opposition aux affirmations du Vatican.

Ce qu'on a vu peut donc se revoir peut-être pis !

4. La troisième preuve, fondée sur la raison, nous dit : La nature humaine étant toujours la même, entre l'homme d'autrefois, adorateur des idoles, et l'homme d'aujourd'hui, adorateur du vrai Dieu, il n'y a d'autre séparation que la feuille de papier que vous appelez **le cléricalisme** et **que nous appelons le catholicisme** ; que cette feuille de papier disparaisse, et nous reverrons tout ce qu'a vu le monde païen, tout ce que voit encore le monde idolâtre.

5. Sur ce point la logique est inflexible. Pourquoi ? Parce que **l'homme n'est pas un être indépendant. Libre de se choisir un maître, il ne peut pas n'en avoir point. Théocratie, ou démonocratie ; les canons du Vatican, ou le canon des barricades; l'eau bénite, ou le pétrole, Jésus-Christ, ou Bélial; adorateur de Dieu, ou adorateur de**

¹ Statistique officielle de la justice criminelle, publiée en octobre 1876 - et l'on parle d'un grand progrès religieux !

Satan: pas de milieu. Telle est, du reste au témoignage de l'histoire, l'alternative dans laquelle le genre humain a toujours vécu depuis le commencement de son existence.

6. La quatrième preuve est dans **la nature même de Satan**. Comme le tigre guette sa proie, nuit et jour, Satan épie l'humanité. Suivant le mot de saint Pierre, c'est un lion qui rôde sans cesse autour d'elle, cherchant à s'en emparer. On l'a dit avec vérité : Si Dieu sort par la porte, Satan entre par la fenêtre. Comme il ne change ni ne vieillit, il entre avec tous ses instruments de règne ; je veux dire avec tous les éléments de **mensonge** et de **haine** qui caractérisent **le grand menteur et le grand homicide**. En passant infailliblement dans l'ordre des faits, ces éléments, toujours les mêmes, font revivre, sous une forme ou sous une autre, le paganisme religieux et social.

7. Je le veux, l'homme est toujours moins mauvais que ses principes, et, quoi qu'on fasse, il restera toujours au fond de l'âme des peuples baptisés quelque chose de chrétien, qui les empêchera de réaliser, dans toute leur étendue, et sous les mêmes formes, les monstrueux excès de l'ancien paganisme ou de l'idolâtrie moderne ; mais en raisonnant dans l'hypothèse du **succès complet des anticléricaux** et suivant leurs désirs hautement exprimés, nous disons que **tout est possible**.

8. Oui, **dans ce cas, le retour à l'esclavage est possible ; le retour à l'adoration du démon est possible ; le retour au sacrifice humain est possible**. Je me permettrai même de rappeler le mot du roi Louis-Philippe, qui disait : "Si on continue, comme on fait, d'empoisonner la jeunesse, non arriverons à l'anthropophagie".

Pour parler seulement de ce dernier, nous allons, dans cet ouvrage, donner un échantillon de ce qui se passait, sous ce rapport, dans la belle antiquité, et qui se passe encore là où le cléricalisme n'est pas connu.

9. Cet échantillon suffira :

- 1° pour révéler le gracieux avenir que préparent à l'humanité, le sachant ou sans le savoir, les anticléricaux ;
- 2° pour nous avertir nous, les cléricaux, de nous tenir prêts et de ne pas nous flatter que les loups déchaînés se changeront en agneaux ;
- 3° pour **pulvériser l'absurde, mais dangereuse maxime, que l'homme peut se passer de religion ; ou, ce qui revient au même, que toutes les religions sont également bonnes, également vraies et également fausses**.

Tel est le triple but de notre modeste travail : l'avoir atteint, du moins en partie, sera notre récompense.

CHAPITRE IX - POSSIBILITÉ DU RETOUR AU SACRIFICE HUMAIN.

1. **Le sacrifice est tellement dans les lois de l'ordre éternel, qu'il a toujours et partout existé**. Le vrai Dieu l'a exigé, et Il l'a eu. Singe de Dieu. Satan l'a exigé, et il l'a eu. Toujours le vrai Dieu s'est contenté du sacrifice des animaux. Devenu le roi et le dieu de ce monde, *princeps hujus seculi, deus hujus mundi*, **Satan** ne s'est pas contenté du sacrifice des animaux. Ennemi implacable de l'homme, il **a voulu avoir l'homme pour victime : et il l'a eu**.

2. Il a fallu le sacrifice d'une victime divine, pour abolir le sacrifice des victimes humaines. Partout où la victime divine n'a pas été immolée, a régné et règne encore l'immolation des victimes humaines : **que le sacrifice divin vienne à cesser, le sacrifice humain recommence**.

3. Il est vrai, les nations protestantes, même plusieurs nations infidèles, chez qui ne s'offre plus ou ne s'est pas encore offert le sacrifice divin, n'immolent point de victimes humaines : je le sais. Mais il faut remarquer, que l'influence du sacrifice divin continue de se faire mystérieusement sentir chez nos frères séparés et même chez certains peuples infidèles : *L'autel fut au Calvaire, mais le sang de la victime a inondé l'Univers*.

C'est ainsi que la présence du soleil se fait sentir à l'aveugle qui ne l'a jamais vu, comme à l'aveugle qui ne le voit plus. Mais, je le répète, **sacrifice divin ou sacrifice humain : l'alternative est inévitable, comme est inévitable l'alternative entre Jésus-Christ et Bélial. La raison le dit et l'histoire le prouve**.

4. Il faut seulement remarquer que le sacrifice humain se divise en sacrifice *indirect* et en sacrifice *direct*.

Par le **sacrifice indirect**, on doit entendre l'immolation que l'homme, inspiré par le démon, fait de ses semblables, en les sacrifiant à l'Orgueil, à l'Ambition, à la Volupté, à la Haine de la Vérité, divinités malfaisantes devenues ses idoles. Ce genre de sacrifice, nous le voyons, plus ou moins, dans tous les temps et chez tous les peuples, parce que toujours et partout, depuis sa première victoire sur les pères du genre humain, Satan a toujours et partout conservé une partie de sa puissance homicide.

5. Elle fut complète dans l'antiquité païenne. La guerre alors, mais la guerre immiséricordieuse, fut continuelle dans toute l'étendue du monde connu. Pendant les 800 ans de sa belliqueuse existence, Rome ne ferma que deux fois le temple de Janus. Compter les feuilles des arbres ne serait guère plus impossible, que de mesurer le nombre, la largeur, la profondeur des fleuves de sang humain, dont la terre fut abreuvée par la guerre, depuis le déluge jusqu'à l'Incarnation.

6. A partir de la naissance de l'Église, que furent les millions de **martyrs** qui, pendant trois siècles, inondèrent de leur sang toutes les parties de l'Orient et de l'Occident ? Que sont encore les martyrs des âges suivants, et même des temps actuels ? sinon des **victimes humaines, immolées par l'inspiration du démon et pour la défense de son règne**.

7. Les **conquérants** qui, dans les **guerres injustes**, font périr des millions d'hommes, que sont-ils, sinon **les grands prêtres de Satan, les grands sacrificateurs de victimes humaines** ?

Et le puissant philosophe, nommé Brissot, qui, vers la fin du dernier siècle, écrivait un livre pour demander l'établissement de boucheries humaines, était-il autre chose que l'instigateur de sacrifices humains ?

8. Les affreux démagogues de 93, qui, établissant ces boucheries sur toute l'étendue du sol français, immolèrent à leur haine sauvage du trône et de l'autel, tant de milliers de victimes ; et les communards de Paris qui, en haine du cléricalisme, fusillèrent les otages : que sont-ils encore, sinon les prêtres de Satan qui a toujours eu et qui aura toujours soif du sang humain ?

En demandant à grands cris l'extermination du cléricalisme, que sont les anticléricaux d'aujourd'hui, sinon encore et toujours les sacrificateurs anticipés de victimes humaines ?

9. Chose qu'il faut soigneusement remarquer ! **ce sacrifice indirect de victimes humaines n'a lieu chez les peuples ou de la part des individus, que lorsque le sacrifice divin, cessant de faire sentir son influence victorieuse, le démon fait de nouveau sentir la sienne.**

Voilà pour le sacrifice indirect. Non seulement il est possible, mais il existe. A voir l'état du monde actuel, ce sacrifice menace même de s'accomplir, un jour ou l'autre, dans les plus effrayantes proportions.

10. **Toutes les fois que l'homme fait la guerre à Dieu, il la fait à ses semblables.** Pour lui, leurs droits les plus sacrés, leurs intérêts les plus chers, dépouillés de la garantie divine, ne sont que des appas ou des obstacles à ses convoitises, et il s'arme pour en jouir ou pour les briser.

A plus forte raison quand un peuple, **quand un monde entier, comme le monde actuel, fait la guerre à Dieu, la lutte des nations entre elles est inévitable. Cette lutte sera universelle, comme l'insurrection contre Dieu.** La preuve en est, d'abord, que Dieu, combattu, et comme aujourd'hui combattu à outrance, toutes les barrières vraiment protectrices de la justice, de la paix par conséquent, sont détruites. Dès lors, semblables au torrent tombant du haut des montagnes, toutes les passions déchaînées feront de la terre un vaste champ de bataille. Ensuite, **il faut une expiation des crimes commis contre Dieu. Les souillures humaines n'étant plus lavées dans le sang de la victime divine, le seront dans le sang de l'homme.**

11. Tout incrédules qu'elles sont, les nations actuelles semblent avoir l'instinct de ce qui se prépare. Comment expliquer autrement leur crainte réciproque : crainte universelle et inguérissable, malgré les promesses de paix, malgré les relations scientifiques et commerciales des peuples entre eux, malgré la civilisation matérielle ? Que signifient ces nombreuses armées permanentes, maintenues sur le pied de guerre ? Pourquoi ces armements formidables, inconnus même du monde ancien ? Au plus haut point de sa puissance militaire, Rome n'avait que vingt-cinq légions, ce qui ne donne pas un effectif de 200 000 hommes, la légion n'étant pas même de 7000 hommes tout compris

Et puis ne savons-nous pas que vers la fin des temps, moins éloignée peut-être qu'on ne pense, il y aura des guerres qui dépasseront en étendue toutes les autres guerres, et des armées dont les soldats se compteront par millions ?

12. Je viens de dire que **la fin des temps est peut-être moins éloignée qu'on ne pense.** Pour rendre non pas certaine, mais soutenable cette opinion, partagée par des hommes éminents, je n'aurai recours ni aux prophéties modernes, ni aux calculs chronologiques, ni aux commentaires de l'Apocalypse . il me suffit de signaler un fait palpable, visible à tous les yeux. Le voici :

13. Il est **divinement certain que vers la fin des temps, il y aura un règne antichrétien.** Ce règne sera la plus formidable puissance qui se sera jamais élevée contre l'Eglise de Dieu. Les dangers qu'il fera courir même aux élus, seront tels que si les jours de ce règne diabolique n'étaient abrégés, personne ne serait sauvé : *non salva fiet omnis caro.*

Il est humainement certain que ce règne, si redoutable par son étendue, par sa puissance, par ses moyens de séduction, ne naîtra pas du jour au lendemain, comme le champignon sous le chêne. Il aura des **préparations** en rapport avec son infernale et sa gigantesque mission.

14. Je demande maintenant à quiconque jette un regard attentif sur la face de la terre : «Si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous étiez chargé de préparer le règne antichrétien, vous y prendriez-vous bien autrement qu'on ne fait aujourd'hui, d'un bout à l'autre de l'ancien et du nouveau monde ? Vous prêcheriez la **négation radicale de tous les dogmes chrétiens** ; vous émanciperiez les sens en poussant puissamment au **matérialisme, au luxe, au sensualisme, et en oblitérant autant que possible le sens moral.**

15. Afin d'ôter aux **nations chrétiennes** leur raison d'être, vous les rendriez **apostates comme nations.**

Vous **anéantiriez l'autorité sociale de l'Eglise** ; vous concentreriez tous les pouvoirs entre les mains d'un homme, déclarant **la politique indépendante de la religion.** Vous attireriez sur les catholiques et sur le clergé toutes les dérisions, tous les mépris et toutes les haines, en attendant que vous puissiez **les séduire ou les exterminer.** Votre cri de guerre serait le mot qui retentit dans Jérusalem quelques heures avant le supplice du Rédempteur et peu d'années avant la ruine de la cité déicide, image de la fin du monde : «**Nous ne voulons plus que le Christ règne sur nous** : *Nolumus hunc regnare super nos*» (Luc, xix, 14). Telle est, sauf erreur, la conduite que vous tiendriez et vous seriez logique.

16. Ce que vous feriez, ne le fait-on pas ? N'est-il déjà pas fait aux trois quarts ? Et ce dernier quart ne travaille-t-on pas à le réaliser, avec une ardeur que rien ne ralentit ? On peut donc le dire avec raison, **le règne antichrétien est à peu près formé** : par conséquent la fin des temps est peut-être moins éloignée qu'on ne pense, attendu que le règne antichrétien ne sera pas de longue durée. Que serait-ce si on voulait montrer les autres signes précurseurs de la fin, qui paraissent aujourd'hui à l'horizon ?

17. Ainsi tout fait prévoir dans un avenir plus ou moins prochain **des guerres immenses** et conséquemment **des hécatombes de victimes humaines**. Cependant l'homme du monde attend la paix, le catholique le triomphe de l'Eglise. La paix ! La paix au milieu du renversement de toutes les lois divines ! La paix lorsque toutes les tempêtes humaines sont déchaînées ! Non, **le monde n'aura pas la paix** ; il aura ce qu'il a voulu en se révoltant contre Dieu : **la guerre avec toutes ses horreurs**.

18. Le triomphe de l'Eglise ! Je puis dire que je le désire autant que personne ; mais je me suis souvent demandé ce qu'on entend par le triomphe de l'Eglise. Il y a, ce me semble, un triomphe *négatif* et un triomphe positif.

Le triomphe négatif consiste en ce que **l'Eglise sortira victorieuse de la lutte, dans ce sens qu'elle ne perdra ni un seul de ses dogmes, ni un seul de ses points de morale, ni un seul de ses sacrements, ni son chef suprême, ni les personnes essentielles à sa hiérarchie : ce triomphe-là est assuré**.

19. Le triomphe positif serait la restauration sociale de l'autorité de l'Eglise, redevenue, l'oracle obéi des gouvernements et des peuples : la restitution des domaines volés au Saint-Siège ; la rentrée des principes chrétiens dans les lois et dans les constitutions des peuples ; la négation légale d'un droit quelconque à toute erreur religieuse ; en un mot, **le retour des nations à la foi de leur baptême**.

Il est trop évident qu'un pareil triomphe ne peut être que **l'effet d'un miracle**. Or, la promesse d'un pareil miracle ne se trouve ni dans l'Ecriture ni dans la tradition. Qu'après des secousses plus ou moins violentes, il y ait encore pour le monde quelques années de répit, et pour l'Eglise un été de la Saint-Martin, afin de laisser à la nation juive le temps de se convertir, et au christianisme, celui d'achever le tour du monde : cela paraît très possible et même probable. Tel est le sens dans lequel il est permis de dire que la fin des temps est peut-être moins éloignée qu'on ne pense.

CHAPITRE X - SACRIFICE DIRECT. QUESTION AUX RATIONALISTES. AUTEUR DU SACRIFICE HUMAIN.

1. Quant au **sacrifice direct**, c'est-à-dire **l'immolation de victimes humaines** en l'honneur d'un homme ou de quelque fausse divinité, on le trouve en vigueur **partout où le cléricalisme ne l'a pas aboli. Toujours il a été commandé au nom de la religion**.

2. C'est ici qu'il faut s'adresser à tous nos fiers rationalistes, qui prétendent que toutes les religions sont également bonnes, et leur demander une **réponse catégorique** à la question suivante :

Voici une religion qui dit à un père, à une mère : Donnez-moi ce que vous avez de plus cher au monde, votre jeune enfant. Il me le faut pour l'égorger, pour le brûler vif. Mes dieux l'exigent, malheur à vous si vous refusez.

Voici une autre religion qui dit : Gardez-vous bien d'immoler votre enfant. Veillez au contraire sur sa vie, comme sur la prunelle de vos yeux. C'est un dépôt sacré dont Dieu vous demandera compte.

Ces deux religions vous paraissent-elles **également bonnes** ?

3. Si elles ne sont pas également bonnes, elles ne sont **pas également vraies** ; si elles ne sont pas également vraies, elles ne sont **pas également divines**. Il n'est donc pas indifférent de pratiquer l'une ou de pratiquer l'autre. Or, le cléricalisme est la seule religion qui a mis fin au sacrifice humain ; qui défend tous les crimes ; qui commande toutes les vertus ; et c'est le cléricalisme que vous voulez exterminer ! Malheureux ! Si le succès couronnait vos coupables efforts, vous seriez les **assassins de l'humanité**.

4. Avant d'entrer dans l'histoire du sacrifice humain direct, il faut en connaître **l'auteur**. Vingt fois il a été démontré qu'à aucun point de vue, **l'idée du sacrifice ne se trouve dans la raison humaine**. Impossible en effet d'établir un rapport logique entre l'immolation d'une bête et l'expiation d'un péché. Toutefois l'idée du sacrifice et de son efficacité est **dans la nature humaine** ; elle y est **dès l'origine du monde**. Elle vient donc **du dehors** : les faits confirment le raisonnement.

5. Que voyons-nous dans l'Ecriture ?

Nous voyons que parmi l'immense variété de sacrifices offerts dans la loi mosaïque, il n'en est pas un dont l'ordre ne soit venu d'un **oracle divin**. Nous voyons que dans la loi évangélique, l'auguste sacrifice du Calvaire, substitué à tous les sacrifices, est une **révélation divine**. **Dieu a parlé et l'homme sacrifie**.

6. Par une raison analogue, **le singe de Dieu, Satan, a parlé et l'homme sacrifie**. La parole de Satan est d'autant plus certaine que l'homme se sacrifie lui-même, en sacrifiant son semblable. Il le sacrifie sur tous les points du globe ; la parole de Satan est donc **universelle**. Il le sacrifie, malgré les répugnances les plus vives de la nature ; la parole de Satan est donc **absolue et menaçante**. Il le sacrifie **partout où le sacrifice divin n'est pas offert**. Le Juif lui-même, aussitôt qu'il abandonne Jéhovah, tombe dans Moloch, et lui sacrifie ses fils et ses filles.

7. Le sacrifice humain n'est donc ni l'effet de l'imagination, ni le résultat d'une déduction logique, ni une affaire de race, de climat, d'époque, de civilisation plus ou moins avancée, ou de circonstances locales : **c'est une affaire de culte**. Tout sacrifice repose sur un oracle divin ou sur un oracle satanique. Écoutons l'histoire :

8. «Les sacrifices humains, écrit Eusèbe, doivent être attribués aux esprits impurs, qui ont conjuré notre perte. Ce n'est pas notre voix, c'est la voix de ceux qui ne partagent pas nos croyances, qui va rendre hommage à la vérité. À l'égard des sacrifices humains, dit Porphyre, on ne peut ni admettre que les dieux (pour lui les dieux sont les bons anges) les aient exigés, ni supposer que des rois ou des généraux les aient offerts spontanément, soit en livrant leurs propres enfants à d'autres pour les sacrifier, soit en les dévouant et les immolant eux-mêmes. Ils voulaient se mettre à l'abri des colères et des emportements d'êtres terribles et malfaisants¹.

L'histoire confirme l'affirmation de Porphyre. **Le sacrifice humain a toujours été le corollaire obligé de l'idolâtrie , c'est-à-dire de l'adoration du démon, adoré surtout sous la forme du serpent.**

9. Pourquoi le démon a-t-il **toujours exigé le sacrifice et surtout le sacrifice humain** ? **Se faire adorer à la place du Verbe incarné** : tel a été dès l'origine le but invariable de l'ange rebelle, tel il sera toujours. «Les démons, continue Porphyre, veulent être dieux ; et le chef qui les commande aspire à remplacer le Dieu suprême. Ils se délectent dans les libations et la fumée des victimes. Ils se nourrissent de vapeurs et d'exhalaisons diversement, suivant la diversité de leur nature, et ils **acquièrent des forces nouvelles par le sang et par la fumée des chairs brûlées**².

10. Saint Augustin et saint Thomas nous donnent le vrai sens des paroles de Porphyre, en nous expliquant la nature du **plaisir** que les démons prennent à l'**odeur** des victimes. «Ce qu'on estime dans le sacrifice, ce n'est pas le prix de la bête immolée, mais **ce qu'elle signifie**». Or, elle signifie l'**honneur rendu** au souverain maître de l'univers. De là cette parole : **Les démons ne se réjouissent pas de l'odeur des cadavres, mais des honneurs divins**³».

11. On voit pourquoi le démon demande le sacrifice en général ; mais pourquoi demande-t-il surtout le sacrifice humain ? **Sa haine du Verbe fait chair est inextinguible. N'avant pu le faire immoler qu'une fois sur le calvaire, il veut le faire immoler dans ses membres sur tous les points du globe**. D'une part, ce sacrifice satisfait sa haine ; d'autre part, il comble ses vœux. Le sacrifice est l'acte le plus élevé du culte de l'idolâtrie, auquel le démon, dit saint Thomas, n'a cessé d'aspirer depuis sa révolte : *Ascendam et similis ero Altissimo*. Comme nous l'avons dit : **se poser en rival de Dieu et jouir de tous les hommages dus à Dieu** : voilà le dernier mot de Satan.

12. Non seulement il veut des victimes humaines ; mais par un raffinement de méchanceté, il veut des victimes choisies. **Les enfants et les jeunes vierges ont été surtout ses victimes préférées**.

Commençons maintenant notre voyage dans le monde ancien et dans le monde moderne. Je ne le dissimule pas, ce voyage sera **profondément douloureux**, puisque nous allons **constamment marcher dans le sang humain** ; mais il nous sera utile au premier chef pour les raisons suivantes :

1° En nous faisant connaître la profondeur de l'abîme, ou l'humanité a pu descendre, il nous pénétrera d'une reconnaissance éternelle pour le Dieu qui nous en a tiré et qui nous empêche d'y retomber.

2° Il nous inspirera une égale pitié et une égale horreur pour ceux qui, aujourd'hui, voulant exterminer le christianisme, reconduiraient le monde à l'état où il était avant le christianisme.

3° Il nous remplira d'un zèle nouveau pour les trois grandes œuvres catholiques de notre époque : la *Propagation de la foi*, l'*Œuvre apostolique* et la Sainte-Enfance.

CHAPITRE XI - SACRIFICE HUMAIN.

1. Abel, Noé, Abraham et les autres patriarches offraient des sacrifices au Seigneur, Satan l'avait remarqué. Aussitôt le singe de Dieu ou plutôt son ambitieux rival veut avoir les siens. Telle fut, dès l'origine, sa redoutable puissance qu'il obtint même du peuple de Dieu des victimes humaines. Il est vrai, on ne voit pas que, pendant leur séjour en Égypte, les Hébreux aient offert un seul sacrifice aux idoles : mais à peine sortis de la captivité, ils adorèrent **le veau d'or**, ce n'était qu'un commencement.

2. Bientôt, en contact avec ces abominables nations de Chanaan, plongées dans la plus licencieuse et la plus sanguinaire idolâtrie, ils devaient se laisser corrompre et trop souvent participer à leur culte. Afin de prémunir Son peuple contre le scandale, le Seigneur dicta à Moïse cet article de loi : «Quiconque sacrifiera aux dieux étrangers, sera **puni de mort** : *qui immolat diis occidetur*». (Exod. xxii, 20).

Plus loin la même défense est renouvelée avec aggravation de peine. «Si quelqu'un, dit le Seigneur, sacrifie à Moloch quelqu'un de ses enfants, il sera puni de mort et tout le peuple le lapidera ; que si le peuple négligeant Mes ordres, n'en tient pas compte, J'exterminerai Moi-même le coupable, sa famille et tous ceux qui auront consenti à son crime». (Levit., xx, 2-5)

3. Malgré ces défenses réitérées et les peines terribles édictées contre les **prévaricateurs**, les Hébreux, fascinés par le démon et par l'exemple des peuples qu'ils avaient mission d'exterminer, se laissent entraîner à l'idolâtrie. Déserteurs

¹ *Apud. Euseb, Præp. evang.*, lib. IV, c. iv et xv.

² *Apud. Euseb, Præp. evang.*, lib. IV, c. xxii.

³ II II, q. 84, art. 2, ad. 2.

du vrai Dieu, on les voit trop souvent offrir des victimes aux idoles. C'est le reproche que Moïse lui-même leur adressa au moment de mourir : «Ils ont offert des victimes aux idoles et non à Dieu, à des divinités inconnues et que leurs pères n'adoraient pas». (Deut., xxxii, 19).

4. Quelles étaient ces victimes ? **David** nous l'apprend. Retraçant à grands traits l'histoire de ses aïeux, il les accuse d'avoir offert au démon de nombreuses victimes humaines et surtout des victimes préférées, de jeunes enfants de l'un et de l'autre sexe. «Ils se sont mêlés avec les gentils ; ils ont appris leurs œuvres : ils ont adoré leurs idoles, et ils ont immolé leurs fils et leurs filles aux démons, et ils ont répandu **le sang innocent**, le sang de leurs fils et de leurs filles, qu'ils ont sacrifiés aux idoles de Chanaan : *quas sacrificaverunt sculptilibus Chanaan*». (Ps., 105, 35, 36).

5. Trois cents ans après David, **Isaïe** nous montre le sacrifice humain toujours en vigueur chez les juifs, ses contemporains. «N'êtes-vous pas, leur dit-il, des fils scélérats, une race menteuse, vous qui cherchez votre consolation dans les idoles, sous des arbres touffus, immolant des enfants dans les cavernes des torrents : *Immolantes parvulos in torrentibus*». (vii, 5).

Cent ans après Isaïe, le prophète **Jérémie** constate la persistance du sacrifice humain chez ses compatriotes et nous dit de quelle manière il s'accomplissait : «Ils ont inondé de sang la vallée des fils d'Ennon ; ils ont offert des sacrifices aux dieux étrangers, et ils ont élevé des autels à Baal, pour brûler leurs enfants en l'honneur de Baal : *Et ædificaverunt excelsa Baalim, ad comburendos filios suos igni in holocaustum Baalim*». (xix, 4-5).

6. Cent ans après Jérémie, nous entendons le prophète **Ezéchiël** élever la voix contre le même scandale. «Vous avez, dit le Seigneur, pris vos fils et vos filles, que vous avez mis au monde pour moi, et vous les avez immolés aux idoles pour leur servir de pâture : *Et immolasti eis ad devorandum*». (xvi, 20).

Même reproche dans le prophète **Osée** qui nous apprend qu'on ne sacrifiait pas seulement des enfants, mais encore des hommes faits, à l'instar de tous les peuples païens : *Immolate homines, vitulos adorantes*. (xiii, 2).

Enfin, le livre de la **Sagesse** nous révèle les **abominables turpitudes** qui accompagnaient les sacrifices humains : *Filios suos sacrificantes, obscura sacrificia facientes, insanix plenas vigilias habentes*, etc. (xiv, 23, 27).

Il en était de même chez tous les peuples païens, chez les Romains en particulier dont les amphithéâtres étaient toujours accompagnés de thermes ou *fornices*. Après avoir pris un bain de sang humain, on allait prendre un bain de luxure. Voilà ce qui se passait chaque jour, dans la belle antiquité.

7. La principale divinité des Chananéens, à laquelle les Juifs immolaient leurs enfants, était **Moloch**. C'est ici le lieu de faire connaître cet **affreux démon**. Moloch passait pour le maître des dieux. A ce titre, son culte était plus suivi et plus célèbre que celui de tous les autres dieux, mâles ou femelles. On l'honorait de deux principales manières : en lui consacrant les enfants, ou en les immolant en son honneur.

8. La première manière consistait à faire passer ces innocentes créatures, entre deux haies de feux allumés, qui aboutissaient à la statue de Moloch. C'est ce qu'on appelait *initier à Moloch* ; un pareil acte d'**idolâtrie** était défendu sous peine de mort. Néanmoins les Juifs ne s'en privaient pas (IV Rois, xxiii, 10 ; Jer., xxii, 25). C'était une **parodie sacrilège du baptême**.

9. La seconde manière, dont le souvenir seul fait frémir, avait lieu comme il suit : Moloch était représenté par une monstrueuse statue d'airain, de forme humaine, surmontée d'une tête de veau ; il avait de très larges mains sur lesquelles on déposait les petites victimes ; un brasier ardent chauffait la statue qui était cave. L'enfant posé sur ces mains incandescentes était bientôt consumé. Les spectateurs s'écriaient qu'il était mort dans les embrassements de Moloch, que le sacrifice était agréable au dieu et que l'enfant était élevé au ciel. Pour étouffer les **cris déchirants** des innocentes victimes, les prêtres du dieu faisaient une **musique assourdissante**.

On croit que le Moloch auquel les Juifs sacrifiaient leurs enfants, avait une tête de veau, en mémoire du veau qu'ils avaient adoré dans le désert.

Si, malgré les lumières dont le Seigneur les avait favorisés, malgré la peine de mort portée contre quiconque sacrifierait aux idoles, les Juifs se montrèrent tellement enclins à l'idolâtrie, que, pendant de longs siècles, ils inondèrent du sang de leurs enfants les autels des faux dieux, on peut juger d'avance de ce qui devait avoir lieu chez les nations infidèles. Nous en donnerons un aperçu dans le cours de cet ouvrage.

CHAPITRE XII - ANCIENNE ASIE. LES PHENICIENS. LES SYRIENS. LES MOABITES. LES GRECS.

1. Un des plus anciens peuples du monde, et des plus célèbres, furent les **Phéniciens**. Leur pays, contrée de la Syrie, s'étendait le long de la mer, depuis l'Antiliban jusqu'à l'embouchure du fleuve Bélus. Commerçants actifs et entreprenants, ils bâtirent plusieurs villes célèbres : Tyr, Sidon, Béryte, Byblos, Acre et d'autres encore.

Navigateurs audacieux, ils parcoururent pendant bien des siècles les différentes mers connues à leur époque. On croit même qu'ils naviguèrent dans l'océan Atlantique, et qu'ils firent le tour de l'Afrique. Quoiqu'il en soit, ils couvrirent les côtes et les îles de la Méditerranée de leurs colonies et de leurs stations coloniales. De ce nombre furent Carthage, la rivale de Rome, Hippone, Utique, Gadès, Palerme, Lilybée.

2. Aussi **corrompus** qu'ils étaient actifs, nul peuple ne pouvait être mieux choisi par Satan, pour propager l'idolâtrie dans le monde, et en particulier la coutume barbare du sacrifice humain. Chez eux il était en usage depuis la plus haute antiquité.

Un des plus anciens historiens, leur compatriote, Sanchoniaton, dont les écrits nous ont été conservés par un autre de leurs compatriotes, Philon de Byblos, s'exprime ainsi :

«Chez les Phéniciens, c'est un **antique usage**, que dans les graves dangers, pour prévenir une ruine universelle, les chefs de la ville et de la nation, livrent les plus chéris de leurs enfants, pour être immolés, comme une rançon, aux dieux vengeurs.

«C'est ainsi que Cronus, roi de ce pays, celui même qui après sa mort fut consacré dans l'astre qui porte son nom, ayant eu d'une nymphe de la contrée, nommée Anobret, un **fil unique**, que pour cette raison il nomma *leoud*, c'est ainsi que même aujourd'hui on appelle en Phénicie les fils uniques ; des grands dangers de guerre avant menacé le pays, il orna ce fils des attributs de la royauté, et l'immola sur l'autel qu'il avait lui-même préparée¹.

3. A Laodicée de Syrie, une vierge était immolée chaque année à Minerve.

«L'Ecriture elle-même rapporte que Mésa, roi des Moabites, refusait de payer à Joram, roi d'Israël, le tribut qu'il avait coutume de payer à son père, Joram marcha contre, lui avec Josaphat, roi de Juda, et avec le roi d'Edom. Mésa se voyant pressé et ne pouvant plus résister à tant d'ennemis, prit avec lui sept cents hommes de guerre pour forcer le camp du roi d'Edom ; mais il n'en put venir à bout. Alors prenant son fils aîné, qui devait régner après lui, il l'offrit en holocauste sur les murs de la ville, en présence des assiégeants». (IV Rois, III).

4. Ces sacrifices, dit l'historien, étaient accompagnés de **cérémonies mystérieuses**. Quelles étaient ces cérémonies ? A en juger par analogie, il est vraisemblable qu'elles consistaient en prières, en évocations, en pratiques superstitieuses et dans la participation au sacrifice par la manducation de la victime, en tout ou en partie ; à ce sujet, je consigne ici une remarque qui vient sous ma plume.

Nous verrons que chez la plupart des idolâtres modernes, le sacrifice humain est suivi de la **manducation de la victime**. Croire que **l'anthropophagie sacrée** fût inconnue des peuples de l'ancien monde, serait une erreur. Jusqu'au neuvième siècle, elle régnait en Chine, à Pégu, à Java et chez les nations de l'Indo-Chine. Les condamnés à mort, les prisonniers de guerre, étaient tués et dévorés. On servait à table des pâtés de chair humaine².

Voisins des Phéniciens, les Dommatiens, peuple d'Arabie, immolaient chaque année un enfant qu'ils enterraient sous l'autel, où il était sacrifié, et qui leur tenait lieu de statue³.

Voilà ce qui se passait chez les Juifs, les Phéniciens et les nations voisines, avant la prédication du cléricalisme. Et AUJOURD'HUI ON VEUT L'EXTERMINER ! ET ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

5. Avant de quitter la haute Asie, transportons-nous au **Japon**.

Aucun lieu de la terre n'a échappé à l'empire du démon et **partout il a eu son culte homicide**. Le grand et beau pays du Japon lui a payé son tribut. On sait que les Japonais idolâtres reconnaissent plus de cent mille dieux, qu'ils appellent *Kamis*. Certains animaux passant pour être les serviteurs des Kamis, on les honore comme des divinités protectrices. Celui qui est le plus soigné c'est le renard (*inari*). Les Japonais honorent cet animal, surtout le gris, le plus intelligent. Ils le consultent dans les affaires épineuses, lui élèvent un petit temple domestique dans l'intérieur du logis, et lui offrent en sacrifice des haricots et du riz rouge. Si les aliments ont disparu, on croit que le renard les a mangés, et l'issue de l'affaire sera heureuse ; s'ils restent intacts, malheur au postulant.

6. Dans des temps plus anciens, des holocaustes humains étaient offerts aux divinités malfaisantes, telles que Kiou-Sinsio, le dragon à neuf têtes du mont Toka-Kousi. Depuis, on s'est borné à divers mets, du riz, du poisson, du chevreuil. Jadis, **au décès des grands, un certain nombre de leurs amis et de leurs serviteurs étaient enterrés vifs avec eux**. Plus tard, on ne les enterra plus, mais d'eux-mêmes ils s'ouvraient le ventre. Cet usage se perpétua jusqu'à la fin du seizième siècle⁴.

Voilà ce qui se passait au Japon, avant la prédication du cléricalisme ! ET AUJOURD'HUI ON VEUT L'EXTERMINER ! ET ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

En terminant notre excursion dans le haut Orient, jetons un coup d'œil sur la **Tartarie**. Lorsque les Tartares marchent au combat, le général passe une revue générale des huit bannières réunies, et on renouvelle une cérémonie barbare, usitée, dit-on, de temps immémorial parmi ces peuples. On immole un cavalier, et tous les autres, depuis le simple soldat jusqu'au commandant des huit bannières, viennent tremper le bout de leurs lances dans son sang encore fumant⁵.

Descendons maintenant chez les **Grecs**. D'après nos études classiques, ce peuple est le plus civilisé, le plus poli, le plus parfait des peuples de la belle antiquité. En parlant ainsi, nos maîtres n'ont vu que les surfaces, et ne nous ont montré que le dessous des cartes. Sous le rapport des mœurs et de la barbarie, le dessous eût gâté leurs éloges. L'histoire du sacrifice humain chez les Grecs réduit ces éloges à leur juste valeur.

7. Entre tous les rites sacrés, prescrits par Moïse au peuple de Dieu, je ne sais s'il en est aucun de plus mystérieux et de plus célèbre que celui du **bouc émissaire**. Deux boucs, nourris pour cet usage, étaient amenés au grand prêtre à l'entrée du tabernacle. Chargés de tous les péchés du peuple, l'un était immolé en expiation, l'autre chassé au désert,

¹ Apud Euseb., *Præp. Evang.*, lib. IV, c. xvi

² *Annales de philosophie chrétienne*, T. IV, 4^e série, p. 162

³ Apud Euseb., *Præp. Evang.*, lib. IV, c. xvi

⁴ *Histoire générale des missions catholiques*, t. I, art. 2, p. 468. - Excellent ouvrage pour l'esprit comme pour le cœur, et d'une lecture agréable.

⁵ *Annales de la Propagation de la Foi*, n°116, p. 12

pour marquer l'éloignement des fléaux mérités. Le sacrifice avait lieu chaque année, vers l'automne, à la fête solennelle des expiations.

8. Cette institution divine, le grand homicide s'empressa de la contrefaire, mais il la contrefit à sa manière : au lieu du sang d'un bouc, il exigea le sang d'un **homme**. Écoutons les païens eux-mêmes nous raconter avec leur calme glacé l'horrible coutume.

«Dans les républiques de la Grèce et notamment à Athènes, on nourrissait aux frais de l'Etat quelques hommes vils et inutiles. Arrivait-il une peste, une famine, ou une autre calamité ? on allait prendre deux de ces victimes et on les immolait pour **purifier** la ville et la **délivrer**. Ces victimes s'appelaient *Demosioi*, nourris par le peuple ; *Pharmakoi*, purificateurs ; *Katharmata*, expiateurs.

9. «Il était d'usage d'en immoler deux à la fois : un pour les hommes, et un pour les femmes, sans doute afin de rendre plus complète la parodie des deux boucs émissaires. Afin que tout le monde pût jouir de la fête, on choisissait un **lieu commode** pour le sacrifice. Un des archontes, ou principaux magistrats, était chargé d'en soigner tous les préparatifs et d'en surveiller tous les détails.

10. «Le cortège se mettait en marche, accompagné de chœurs de musiciens, exercés de longue main et superbement organisés. Pendant le trajet, on frappait sept fois les victimes avec des branches de figuier et des oignons sauvages, en disant : *Sois notre expiation et notre rachat*.

«Arrivés au lieu du sacrifice, les expiateurs étaient brûlés sur un bûcher de bois sauvage et leurs cendres jetées au vent dans la mer, pour la purification de la ville malade.

«D'accidentelle qu'elle était au commencement, l'immolation devint **périodique** et reçut le nom de *Fête des Thargélies*. On la faisait en automne, elle durait deux jours, pendant lesquels les philosophes célébraient par de joyeux festins la naissance de Socrate et de Platon¹».

11. Dans la même catégorie, on peut ranger le sacrifice annuel, offert par les Athéniens à Minos. Les athéniens ayant fait mourir Androgée, furent moissonnés par la peste et par la famine. L'oracle de Delphes, interrogé sur la cause de la double calamité et sur le moyen d'y mettre un terme, répondit :

«La peste et la famine cesseront, si vous désignez par le sort sept jeunes gens et autant de jeunes vierges pour Minos. Vous les embarquerez sur la mer sacrée en représailles de votre crime. C'est ainsi que vous vous rendrez le dieu favorable²».

12. Ceci n'est ni une allégorie, ni une fable inventée à plaisir ; c'est un **fait historique** attesté par le double témoignage des historiens païens et des historiens chrétiens.

Les malheureuses victimes étaient conduites dans l'île de Crète et enfermées dans un labyrinthe, où elles étaient dévorées par un **monstre**, moitié homme et moitié taureau, qui ne se nourrissait que de chair humaine³.

13. «Qu'est-ce donc que cet Apollon (l'oracle de Delphes), ce dieu libérateur que consultent les Athéniens, demande Eusèbe aux auteurs païens, historiens du fait ? Sans doute, il va exhorter les Athéniens au repentir et à la pratique de la justice. Il s'agit bien de pareilles choses ! qu'importent de tels soins pour ces excellents dieux, ou plutôt pour ces démons pervers ? Il leur faut au contraire des actes du même genre, immiséricordieux, féroces, inhumains, ajoutant, comme dit le proverbe, la peste à la peste, la mort à la mort.

«Apollon leur ordonne d'envoyer chaque année au **Minotaure** sept adolescents et sept jeunes vierges, choisis parmi leurs enfants. Pour une seule victime, quatorze victimes, innocentes et candides ! et non pas une fois seulement, mais à tout jamais, de manière que jusqu'au temps de la mort de Socrate, c'est-à-dire plus de cinq cents ans après, l'odieux tribut n'était pas encore supprimé chez les Athéniens. Ce fut en effet la cause du retard apporté à l'exécution de la sentence capitale rendue contre ce philosophe⁴».

14. Sans compter les Thargélies, voilà pendant cinq cents ans **sept mille victimes humaines**, la fleur de la jeunesse athénienne, immolées au démon ! Et l'on ne cesse de nous vanter la belle antiquité : Athènes surtout comme le type inimitable de la civilisation !

CHAPITRE XIII - LES GRECS (*Continuation*).

¹ *Annales de philosophie chrétienne*, juillet 1861, p. 46 et sv.

² Tum vero dira fames, atque inclementia pestis

Deseret, ac tristis melior Deus exuet iras,

Cum vestro e numero, scelerisque piacula vestri

Quos sors cumque petit, seu mas seu fæmina cedat,

Corpora pontus agat magni Minois ad urbem.

Ex. *Ænomao*, apud Euseb., *Præp. Evang.*, lib. V, c. xix.

³ Ce monstre était un écart de la nature, à la formation duquel Satan n'était pas étranger. Son existence n'est pas plus douteuse, que celle des faunes, par exemple, dont parlent Pline, saint Jérôme et saint Athanase.

⁴ Euseb., *ibid.*, lib. V, c. xviii.

1. Ce n'est pas seulement Athènes, la République modèle, qui sacrifiait des victimes humaines, c'était **toute la Grèce**. Chaque année au mois de mai, le sixième jour de la nouvelle lune, la ville de Rhodes immolait un homme à Saturne. Avec le temps cet usage fut modifié, mais non supprimé. A la place d'un prisonnier ou d'un esclave, on sacrifiait un condamné à mort. La fête des Saturnales étant arrivée, on conduisait cet homme hors des murs, en face de la déesse Aristobule. Là, après lui avoir fait boire du vin, on l'égorgeait.

2. A Salamine, on immolait régulièrement un homme à Aglaure, fille de Cécrops et de la nymphe Aglauris. Le malheureux condamné à mort était conduit par des jeunes gens dans le temple de la déesse, et faisait trois fois le tour de l'autel en courant ; après quoi, le prêtre le frappait dans l'estomac avec une lance ; puis, il le consumait tout entier sur un bûcher préparé à cet effet.

3. Disons en passant ce qui avait lieu en **Egypte**, le pays des savants. A Héliopolis les Egyptiens étaient dans l'usage d'immoler des hommes à la déesse, connue en Occident sous le nom de Junon. Ces hommes étaient choisis de la même manière que pour les taureaux sacrés ; et on les marquait d'un sceau. On en immolait trois le même jour.

4. A Chio, aujourd'hui Scio, île de l'archipel grec, on immolait un homme à Bacchus, que l'on écartelait ; on en faisait autant à Ténédos et à Lacédémone en l'honneur du dieu Mars. Aristomène, roi de Messine, égorgea trois cents Lacédémoniens en l'honneur de Jupiter d'Ithome, croyant que d'aussi nombreuses et de telles hécatombes devaient lui être agréables. En effet, Théopompe, roi de Lacédémone, en faisait partie.

5. A Pella, ville de Thessalie, on immolait un homme de l'Achaïe en l'honneur de Pélée et de Chiron. Les Lyctiens, peuple de Crète, égorgeaient un homme en l'honneur de Jupiter ; les Lesbiens en l'honneur de Bacchus, et les Phocéens, un homme en holocauste à Diane. Erethée l'Athénien immola sa propre fille à Proserpine.

6. Outre ces immolations périodiques, les Athéniens **dans les circonstances difficiles**, n'hésitaient pas plus que les autres peuples de la belle antiquité à recourir, sur la demande des dieux, aux sacrifices humains. C'était au moment de livrer bataille à la flotte de Xercès :

«Pendant que Thémistocle, écrit Plutarque, faisait aux dieux des sacrifices sur le vaisseau amiral, on lui présenta trois jeunes prisonniers, d'une beauté extraordinaire, magnifiquement vêtus, et chargés d'ornements d'or. On disait que c'étaient les fils de Sandaque sœur du roi, et d'un prince appelé Artaycte.

7. «Au moment où le devin Euphratidès les aperçut, il remarqua qu'une flamme pure et claire sortait du milieu des victimes et un étournement donna un augure à droite. Alors, appuyant sa main droite sur Thémistocle, il lui ordonna, après avoir invoqué Bacchus-Omestès (mangeur de chair crue), de lui immoler ces jeunes gens, l'assurant que la victoire et le salut des Grecs étaient à ce prix. Thémistocle semble hésiter, mais les soldats veulent qu'on suive l'avis du devin et les jeunes gens sont immolés¹.

De son côté l'historien Plutarque nous apprend que tous les Grecs immolaient en commun des victimes humaines avant de marcher aux ennemis².

8. Telle que soit l'origine grecque ou germanique des Pélasges, nous les plaçons ici parce qu'ils habitèrent la grande Grèce. On sait que la grande Grèce était cette contrée située à l'extrémité orientale de l'Italie. Là, comme partout ailleurs, Satan demandait le sang de l'homme et surtout le sang de l'innocence.

«Je vais, dit Eusèbe, citer un témoin non suspect de la férocité sanguinaire des démons, ennemis implacables de Dieu et des hommes: c'est Denys d'Halicarnasse, écrivain très versé dans l'histoire romaine qu'il a embrassée tout entière dans un ouvrage écrit avec le plus grand soin.

9. «Les Pélasges, dit-il, restèrent peu de temps en Italie, grâce aux dieux qui veillaient sur les Aborigènes. Avant la destruction des villes, la terre était minée par la sécheresse, aucun fruit n'arrivait à maturité sur les arbres. Les blés qui parvenaient à germer et à fleurir, ne pouvaient atteindre l'époque où l'épi se forme. Le fourrage ne suffisait plus à la nourriture du bétail. Les eaux perdaient leur salubrité et parmi les fontaines, les unes tarissaient pendant l'été, les autres à perpétuité.

10. «Un sort pareil frappait les animaux domestiques et les hommes. Ils périssaient avant de naître ou peu après leur naissance. Si quelques-uns échappaient à la mort, ils étaient atteints d'infirmités ou de difformités de toute espèce. Pour comble de maux, les générations parvenues à leur entier développement, étaient en proie à des maladies et à des mortalités, qui dépassaient tous les calculs de probabilité.

«Dans cette extrémité, les Pélasges consultèrent les oracles pour savoir quels dieux leur envoyaient ces calamités, pour quelles transgressions, et enfin par quels actes religieux ils pouvaient en espérer la cessation. Le dieu rendit cet oracle : "En recevant les biens que vous aviez sollicités, vous n'avez pas rendu ce que vous aviez fait **vœu** d'offrir : mais vous retenez le plus précieux". En effet, les Pélasges avaient fait vœu d'offrir en sacrifice à Jupiter, à Apollon et aux Cabires, la **dîme** de tous leurs produits.

¹ *In Themist.*, c. XIII, n°3.

² *Apud Euseb.*, lib. IV, c. XVI.

11. «Lorsque cet oracle leur fut apporté ils ne purent en comprendre le sens. Dans cette perplexité un des vieillards leur dit : Vous êtes dans une erreur complète, si vous pensez que les dieux vous font d'injustes répétitions. Il est vrai, vous avez donné fidèlement les prémices de vos richesses, mais la part de la génération humaine, la plus précieuse pour les dieux, est encore due. Si vous payez cette dette les dieux seront apaisés et vous rendront leur faveur.

«Les uns considérèrent cette solution comme parfaitement raisonnable, les autres, comme un piège. En conséquence, on proposa de consulter le dieu pour savoir si, en effet, il lui convenait de recevoir la dîme des hommes. Ils députèrent donc une seconde fois des ministres sacrés, et le dieu répondit d'une manière affirmative.

12. «Bientôt des difficultés s'élevèrent entre eux sur la manière de payer ce tribut. La dissension eut lieu d'abord entre les chefs des villes ; ensuite elle éclata parmi les citoyens qui soupçonnaient leurs magistrats. Des villes entières furent détruites, une partie des habitants déserta le pays, ne pouvant supporter la perte des êtres qui leur étaient le plus chers et la présence de ceux qui les avaient immolés.

«Cependant les magistrats continuèrent d'exiger rigoureusement le tribut, partie pour être agréables aux dieux, partie dans la crainte d'être accusés d'avoir dissimulé des victimes, jusqu'à ce qu'enfin la race des Pélasges trouvant son existence intolérable se dispersa dans des régions lointaines¹».

Voilà ce qui se passait chez ces Grecs si vantés, avant la prédication du cléricisme. ET AUJOURD'HUI ON VEUT L'EXTERMINER ! ET ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

CHAPITRE XIV - EUROPE. LES ROMAINS.

1. Après notre rapide excursion dans l'ancienne Asie, dirigeons notre voyage vers l'Europe. Sans doute cette partie du monde, privilégiée entre toutes, ne nous offrira pas l'affreux spectacle des sacrifices humains. Du moins les Romains, l'admiration des collèges, des lycées et même de certains petits séminaires, eurent constamment en horreur une pareille barbarie. L'éducation classique ne les accuse jamais d'y avoir participé, il est vrai ; mais **l'éducation classique n'est pas l'histoire**. Celle-ci va nous ouvrir ses **sanglantes annales** et nous montrer ce qu'étaient, non seulement sous le rapport des mœurs, mais encore de la **crualité**, ces Romains si vantés, qu'un chrétien n'a pas craint d'écrire qu'il faut *adorer leurs reliques*.

2. On le sait, les Romains avaient reçu des Grecs une partie de leurs institutions, de ce nombre était celle du sacrifice humain. Comme les Grecs, les Romains avaient donc leurs expiateurs publics. C'étaient des victimes choisies et dévouées d'avance. Dans les calamités publiques on allait, pour les égorger, les prendre dans le lieu où elles étaient nourries, comme le boucher va chercher au pâturage le bœuf qu'il conduit à l'abattoir².

3. Voici, d'après Denis d'Halicarnasse, comment les choses se passaient :

«Les anciens Romains offraient à Saturne des victimes, telles que les Carthaginois (des enfants) ne cessèrent d'en offrir tant que leur république subsista, et telles encore que celles offertes de nos jours chez les Gaulois et d'autres peuples occidentaux, c'est-à-dire qu'ils immolaient des victimes humaines.

«Pour une raison ou pour une autre, ce genre de sacrifice fut remplacé par le suivant : à la place des hommes dont ils liaient les pieds et les mains, et qu'ils précipitaient dans le Tibre pour apaiser la colère des dieux ils firent des images semblables à ces hommes, vêtues de la même manière. Peu après l'équinoxe du printemps, aux ides de mai, les pontifes, les vestales, les préteurs et ceux qui ont droit d'assister aux sacrifices religieux, jettent dans le Tibre du haut du pont Sacré trente images (mannequins) représentant des hommes, qu'ils nomment Argiens ou Grecs. C'est ce que les Romains n'ont cessé de mettre en pratique jusqu'à moi³».

4. Les Romains ne se contentèrent jamais de ces symboles de victimes humaines, ni de quelques victimes isolées. D'abord, toutes les fois qu'on donnait dans l'amphithéâtre **les jeux** en l'honneur de Jupiter Latialis⁴ ou Latiaris, la fête commençait par le sacrifice d'une victime humaine. La fête revenait chaque année et durait quatre jours.

«Encore maintenant, dit Lactance, Jupiter Latialis est honoré par le sang humain».

Prudence, Dion Cassius et Tertullien témoignent du même fait. Le grand apologiste s'exprime ainsi :

«Voilà que dans cette très religieuse ville des pieux fils d'Énée, il y a un certain Jupiter que dans leurs jeux, ils arrosent de sang humain⁵».

Saint Cyprien confirme le fait et décrit la manière dont se faisait l'immolation. Le prêtre égorgeait la victime, recevait le sang tout chaud dans un vase, et le jetait à la face de l'idole, comme pour le lui faire boire⁶.

5. Ensuite, **les combats de gladiateurs dans l'amphithéâtre n'étaient autre chose que des hécatombes**

¹ *Multæ propterea migrationez, quæ Pelasgam gentem varias in terras longe lateque deportarunt. Dieu, Haly., Hist., lib. I.*

² *Romani et Græci tempore communis pestis aut luis homines peculiare seligebant, cosque necando diis devovebant ad cladem avertendam. Cor. a Lap. in Levit., c. xvi 10.*

³ Denis d'Halicarnasse vivait vingt-cinq ans avant Notre-Seigneur. Apud Euseb., *Præp. Evang.*, lib. IV, c. xvi.

⁴ Latialis Jupiter et nunc sanguine colitur humano. *De divin. instit.*, lib. 1, 13.

⁵ *Ecce in illa religiosissima urbe Aeneadorum piorum est Jupiter quidam quem Ludis suis humano proluunt sanguine. Apud., IX.*

⁶ *Cruor etiam de jugulo calidus exceptus patera, cum adhuc fervet, et quasi sitiendi idolo, in faciem jactatur crudeliter propinatur. De spectaculi.* Voir les notes sur Euseb., *Præp. Evang.*, lib. IV, c.xv, note 2.

humaines offertes aux dieux, en actions de grâces de quelque victoire, ou de quelque grand événement favorable à la République. C'était l'accomplissement de la promesse faite par les généraux romains, lorsqu'ils assiégeaient une ville. Leur premier soin était de prononcer la formule d'**évocation** par laquelle ils priaient les divinités protectrices de la ville, de l'abandonner et de venir dans leur camp. A cette condition ils leur promettaient **des temples et des jeux, c'est-à-dire des combats d'hommes ou des immolations de victimes humaines**.

Pour rendre grâces aux dieux de la prise de Jérusalem, Titus donna cinq mille paires de gladiateurs, c'est-à-dire qu'il fit immoler, pendant l'espace de vingt jours, dix mille victimes humaines.

6. Octave, depuis l'empereur Auguste, lui avait donné l'exemple. Après la prise de Pérouse il offrit en sacrifice aux mânes de César trois cents chevaliers ou sénateurs romains¹

En cela il ne faisait que suivre l'exemple de César lui-même :

«A la suite des jeux qu'il fit célébrer après son triomphe sur Vercingétorix (qui fut égorgé), ses soldats se mutinèrent. Le désordre ne cessa que lorsque César s'étant présenté au milieu d'eux, saisit de sa main un des mutins pour le livrer au supplice. Celui-là fut puni pour ce motif ; mais deux autres hommes furent en outre **égorgés en manière de sacrifice**. C'est dans le champ de Mars, par les pontifes et par le flamme de Mars qu'ils furent immolés. Au reste, continue Tite-Live, il était permis au consul, au dictateur et au préteur, quand il dévouait les légions des ennemis, de dévouer non pas soi-même, mais le citoyen qu'il avait pris dans une légion romaine²».

7. Le même Esprit qui ordonnait autrefois dans le monde païen, le sacrifice humain, l'ordonne aujourd'hui dans tous les pays où il continue de régner sans contrôle : là, sous le nom de Mars, de Jupiter ou d'Apollon ; ici, sous le nom de Fétiche ou de Manitou. Sous une forme ou sous une autre, **l'anthropophagie suit le sacrifice**. L'Océanien mange ses victimes avec les dents, tandis que le Romain les dévorait des yeux et les savourait avec délices. L'Océanien est un sauvage inculte, le Romain était un sauvage policé. Dans l'un comme dans l'autre, on trouve la soif naturellement inexplicable de sang humain.

8. «Vue à travers Rome chrétienne, dit M. L. Veillot (*Parfums de Rome. Le sot païen*), l'antique Rome inspire aussitôt le **dégoût**. Ces grands Romains, ces maîtres du monde n'apparaissent plus que comme des saurages lettrés. Y a-t-il chez les cannibales rien de plus atroce, de plus abominable, ou de plus abject, que la plupart des coutumes religieuses, politiques ou civiles des Romains ? Y voit-on une luxure plus effrénée, une cruauté plus infâme, un culte plus stupide ? Quelle différence même de forme peut-on signaler entre le Fétiche et le dieu Lare ? Quelle différence entre le chef de horde anthropophage qui mange son ennemi vaincu, et le patricien qui achète des vaincus pour qu'ils se combattent sous ses yeux et se tuent dans les festins ? »

Voilà ce qui se passait chez les Romains avant la prédication du cléricalisme ! ET AUJOURD'HUI ON VEUT L'EXTERMINER ! ET ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

CHAPITRE XV - EUROPE. UNIVERSALITÉ DU SACRIFICE HUMAIN. GAULOIS. DRUIDES.

1. Afin de ne pas répéter, dans l'histoire de chaque peuple, les sanglants détails dont nous venons de tracer un rapide tableau, nous dirons en général que **le sacrifice, comme l'adoration du serpent, a fait le tour du monde ancien, et qu'il a persisté jusqu'à la prédication du cléricalisme**. Nous nous contenterons de l'étudier plus à fond chez les peuples qui nous intéressent particulièrement : les Gaulois et les Germains.

2. Quant à la généralité du sacrifice humain, Satan, roi et dieu du monde ancien, l'a **exigé** sur toute la face de la terre. Insatiable comme sa haine, sa soif de sang humain ne fut jamais étanchée. Sous mille formes différentes, il se présente aux adorations des fils d'Adam. et demande leur sang, le sang de ce qu'ils ont de plus cher.

Les Juifs, les Phéniciens, les Moabites, les Syriens, les Japonais, les Tartares, les Arabes, les Egyptiens, les Tyriens, les Carthaginois, les Athéniens, les Lacédémoniens, les Ioniens, les Pélasges, les Scythes, les Thraces, les Tauriens, les Germains, les Romains, les Espagnols, les Anglais et les Gaulois ont pendant de longs siècles apporté à des autels leurs semblables et leurs propres enfants.

3. Tous les historiens, païens et chrétiens, témoignent de ce **fait monstrueux et complètement inexplicable en dehors des idées chrétiennes**. On peut citer entre autres, Manéthon, Sanchoniaton, Philon de Byblos, Hérodote, Platon, Pausanias, Josèphe, Philon le Juif, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Cicéron, César, Porphyre, Strabon, Macrobe, Plutarque, Quinte-Curce, Plinie, Lactance, Arnobe, Minutius Félix, saint Cyprien ; la plupart des poètes grecs et latins : Ennius, Virgile, Sophocle, Silius Italicus, d'autres encore ; et après eux une partie des Pères de l'Eglise : Tertullien, Lactance, saint Augustin, saint Jérôme.

4. Nous avons nommé les **Gaulois** : venons à eux. Les connaître est pour nous d'un intérêt particulier, attendu qu'ils furent nos pères. En voyant la sanguinaire barbarie dans laquelle ils étaient plongés, avant la prédication du cléricalisme, la parole nous manquera pour qualifier ceux de leurs descendants, assez criminels pour payer aujourd'hui en monnaie d'injures, de haines, de calomnies et de persécutions, le christianisme, auquel ils sont redevables des

¹ *Trecentos ex diditiis electos, utriusque ordinis ad aram divo Julio extructam, idibus Martii hostiarum more mactatos.* Suet., in *Octav.*, n° 15.

² *Hist.*, lib. XLIII, c. xxiv ; et lib. VIII, c. x.

| lumières, de la liberté, de la civilisation et même de la vie.

5. Chez les Gaulois, il existait une caste fameuse aussi redoutable par sa puissance que par sa cruauté : c'était la caste des **druides** ; il entre dans notre sujet de la faire connaître.

Les druides étaient les **prêtres** des Gaulois. Choisis entre les nobles de la nation, tout pliait devant eux ; ils formaient un corps nombreux, distribué dans presque toutes les provinces des Gaules, où ils avaient des collèges pour instruire la jeunesse, surtout la plus noble qui embrassait souvent leur profession. Entre tous les privilèges dont ils jouissaient, le principal était de créer tous les ans dans chaque cité, celui qui devait la gouverner avec l'autorité et quelquefois avec le titre de roi. Le pouvoir qu'ils continuaient d'exercer sur lui était tel, qu'il ne pouvait rien faire sans eux, pas même assembler son conseil.

En sorte qu'à vrai dire c'étaient les druides qui **régnèrent**, et que les rois, bien qu'assis sur des trônes d'or, habitant des maisons superbes et nourris splendidement, étaient proprement les ministres des druides.

6. À eux appartenait exclusivement le droit de régler tout ce qui regardait **la religion**. Comme la religion était chez les Gaulois, ainsi que chez tous les anciens, **l'âme de la vie publique non moins que de la vie privée**, les druides exerçaient une autorité sans rivale. Ils étaient juges nés et arbitres absolus des différents intérêts de la nation, tant publics, que particuliers. S'il était question d'un crime, d'un meurtre, d'un héritage, c'étaient les druides qui prononçaient en dernier ressort. Si quelqu'un même, parmi les plus nobles refusait de s'en tenir à leur sentence, ils lui interdisaient les sacrifices, ce qui passait parmi les Gaulois pour la dernière des peines. Celui qui était ainsi **excommunié** était regardé comme un impie et un scélérat. Son témoignage n'était point reçu en justice. Toute charge ou dignité lui était interdite. Chacun le **fuyait** de peur que son abord ou son entretien ne portât malheur.

7. Les Gaulois ne faisaient point de sacrifices, sans appeler les druides pour les offrir. Cela, non seulement parce que les druides étaient par état sacrificateurs et prêtres ; mais encore parce qu'ils passaient pour être parfaitement instruits de la volonté des dieux avec lesquels ils étaient censés entretenir un **commerce intime**. Aussi, quand les druides voulaient terminer une guerre, ils n'avaient qu'à se présenter. Eut-on été au milieu de la mêlée, ils arrêtaient sur-le-champ l'ardeur du soldat.

8. Tous-puissants pour arrêter les combats, ils ne l'étaient pas moins pour exciter à la guerre. L'histoire en a conservé un exemple mémorable. Les druides ne pouvaient souffrir le joug des Romains, qui avaient fait perdre à la nation sa liberté, et à eux leur autorité. Arrive la mort de l'empereur Vitellius. Cette mort leur parut une occasion favorable de se relever. Dans ce but, ils font soulever toutes les Gaules, en leur promettant, sur la foi d'un oracle, qu'on recouvrerait la liberté. Oracle funeste dont on reconnut la fausseté par le mauvais succès de la révolte.

9. Toutefois, les druides n'allaient jamais à la guerre, ils en étaient exempts, aussi bien que de payer aucun tribut. Mais ils dépendaient d'un chef suprême ou grand prêtre, tiré de leur corps et qui jouissait de toute l'autorité. Après sa mort, le plus digne lui succédait. S'il y avait plusieurs concurrents, l'élection se faisait par le moyen des suffrages où les seuls druides donnaient leurs voix. S'il arrivait qu'on ne pût s'accorder, on prenait les armes et le plus fort était nommé.

10. Il paraît que les druides étaient vêtus d'étoffes rehaussées d'or, rayées de pourpre et portaient des colliers et des bracelets aux mains et au haut du bras, comme tous les Gaulois élevés aux premières dignités. Il est du moins certain que dans les cérémonies religieuses, ils étaient toujours habillés de blanc, avec une couronne de chêne sur la tête, et aux pieds des sandales de bois pentagones pour se distinguer.

CHAPITRE XVI - EUROPE.

1. Les **privilèges** dont jouissaient les druides, leur attiraient une infinité de disciples qui leur venaient de toutes parts. Les uns étaient envoyés par leurs parents ; les autres venaient d'eux-mêmes. Tous menaient pendant leurs études une vie séparée du monde ; car les druides tenaient leurs écoles, et faisaient leur demeure dans des forêts de chênes, et quelquefois dans des antres.

2. Leur enseignement religieux consistait en quatre points principaux : l'adoration des dieux ; l'immortalité de l'âme ; la défense de faire du mal à personne ; et l'obligation d'être brave. Quant aux doctrines humaines, ils enseignaient la médecine, l'astronomie, le cours de la lune et apprenaient à découvrir dans le mouvement des astres la volonté des dieux.

La doctrine de l'immortalité de l'âme faisait que les Gaulois en brûlant leurs morts, mettaient dans le bûcher ou dans l'urne funéraire, un compte exact des affaires du défunt, afin qu'il pût s'en servir pour être plus heureux dans le ciel, ou moins malheureux dans les enfers. C'était même une coutume assez ordinaire parmi eux de se prêter de l'argent dans ce monde, avec obligation de le rendre seulement dans l'autre. Bien plus, ils écrivaient des lettres aux morts, convaincus que les défunts les liraient dans leurs loisirs.

3 Leurs leçons, comme celles des Germains, consistaient principalement à faire apprendre par cœur à leurs disciples une grande quantité de vers sans les écrire. Cela demandait beaucoup de temps ; et il n'était permis de rien mettre par écrit. Aussi quelques-uns de leurs disciples passaient jusqu'à vingt années, occupés uniquement de ce genre d'études.

«Je crois, dit César, qu'ils défendent de rien écrire pour deux raisons : la première, afin que leur doctrine ne soit

connue de personne, et qu'elle en paraisse plus mystérieuse. La seconde, afin que ceux qui sont obligés d'apprendre ces vers, n'ayant point le secours des livres, soient plus soigneux de cultiver leur mémoire».

4. Outre quelques vérités, venues de la tradition, les druides enseignaient des **superstitions**, que leur avait appris le père du mensonge. En voici deux aussi ridicules et aussi célèbres l'une que l'autre. Les Gaulois se servaient de la **verveine** pour tirer leurs sorts, et former leurs réponses. Les druides étaient presque fous de cette herbe. Ils prétendaient qu'en s'en frottant, on obtenait tout ce qu'on voulait ; qu'elle chassait les fièvres, réconciliait les ennemis et guérissait toute sorte de maladies.

Mais il fallait la cueillir au moment de la canicule, avant le lever du soleil et de la lune, et après avoir offert à la terre des fèves et du miel en sacrifice d'expiation. Il fallait creuser la terre autour avec un couteau, qu'on tenait de la main gauche, et la faire sauter en l'air ; puis, la faire sécher à l'ombre tige, feuilles, racine, séparément.

5. Voilà pour les guérisons, voici pour le succès dans les affaires. Les druides vantaient par dessus tout une espèce d'œuf, connu d'eux seuls et de leurs initiés. Cet œuf, disaient-ils, était formé par une quantité prodigieuse de serpents, qui y contribuaient tous de leur bave et de l'écume qui sortait de leur corps. On lui donnait pour cela le nom d'*anguinum*.

Aux sifflements des serpents, l'œuf s'élevait en l'air ; il fallait aussi le recevoir en l'air, de peur qu'il ne touchât la terre. Celui qui avait eu le bonheur de le recevoir, devait prendre vite un cheval et s'échapper, parce que les serpents couraient tous après lui, jusqu'à ce qu'ils fussent arrêtés par une rivière, qui leur coupât le chemin.

6. Pour le faire valoir de plus en plus, les druides disaient qu'il l'allait le recevoir certain jour de la lune. Celui qui était assez heureux pour remplir toutes ces conditions était sûr d'avoir gain de cause dans tous ses différends et d'avoir toujours libre accès auprès des rois.

Toujours jaloux de se faire honorer dans le serpent, le démon, chose qui paraît incroyable, avait mis en vogue cette superstition et lui avait obtenu créance.

«C'est une si grande superstition, dit Pline le naturaliste, que l'empereur Claude fit mourir un chevalier romain du Dauphiné, pour cela seul qu'il portait un de ces œufs dans son sein, en vue de gagner un procès».

7. Chaque année, les druides tenaient une assemblée générale dans un lieu sacré du pays Chartrain, ce lieu était une immense et sombre forêt de chênes. Les Gaulois s'y rendaient de toutes les provinces pour soumettre leurs différends aux druides qui les jugeaient sans appel.

Comme Dieu ne s'est jamais laissé sans témoignage, les druides furent quelquefois ce qu'étaient les sibylles de l'Orient : ils annonçèrent quelques-uns des grands mystères de l'avenir. Il est plus que probable que c'est dans une de ces réunions générales, au milieu des sombres forêts du pays Chartrain, qui fut comme leur quartier général, qu'ils annoncèrent le divin enfantement de la très sainte Vierge. C'est en effet dans l'épaisseur de ces bois fameux, qu'a été trouvée la célèbre inscription : «*Virgini parituræ, druides* : A la Vierge qui doit enfanter, les druides».

8. Dans les Gaules, il n'y avait pas que des druides, il y avait aussi des **druidesses**. Formées par les druides, ces vierges ou ces femmes participaient à leur autorité religieuse et civile, et rendaient des **oracles**. Plus encore que les hommes, placées sous l'influence du démon, elles faisaient des choses extraordinaires, que l'on ne peut nier sans nier l'histoire.

Il y avait trois sortes de druidesses : les unes gardaient toujours la virginité comme celles de l'île de *Sain* sur les côtes de Bretagne ; d'autres, quoique mariées, étaient obligées à la continence et à rester toujours dans les temples qu'elles desservaient. Celles de la troisième classe ne se séparaient point de leurs maris, élevaient leurs enfants et vaquaient aux devoirs de la famille.

9. Au rapport de Tacite (*De morib. Germ.*), les Germains croyaient que les filles de leur nation étaient douées de sainteté et de prescience de l'avenir. Les Gaulois avaient la même opinion de leurs filles. De là l'**immense autorité** dont jouissaient les druidesses. Il fut un temps, antérieur à la conquête romaine, où les druidesses décidaient de la paix et de la guerre, comme des plus importantes affaires de l'État. Elles jouissaient encore de ce pouvoir souverain, et rendaient la justice, lorsqu'Annibal passa les Alpes, pour porter la guerre en Italie.

10. Un des articles de l'alliance conclue entre lui et les Gaulois était que si un Gaulois avait à se plaindre d'un Carthaginois, le Gaulois porterait sa plainte devant les magistrats que le sénat de Carthage aurait établis en Espagne ; et lorsqu'un Gaulois ferait quelque tort à un Carthaginois, la cause serait portée devant le tribunal des femmes des Gaules.

La réputation des druidesses n'était point renfermée dans l'enceinte des Gaules ; elle volait partout et faisait que les druidesses jouaient un fort grand rôle. On les consultait de toutes parts avec empressement et leurs décisions étaient prises pour des oracles.

11. Prêtresses des idoles, les druidesses avaient le droit d'offrir des sacrifices ; et, hélas ! elles offraient des sacrifices humains. Vêtues d'une tunique blanche, qu'elles attachaient avec des agrafes et qu'elles ceignaient d'une ceinture d'airain, les pieds nus, elles accompagnaient les armées au combat. Dès que les Gaulois avaient fait des captifs, elles traversaient l'armée, un glaive nu à la main, volaient aux prisonniers, les renversaient, les traînaient à un *labrum*, grande vasque qui tenait vingt amphores. Àuprès de ce *labrum* était un marchepied, sur lequel montait la druidesse victimaire. De là, elle enfonçait un couteau dans la gorge de chaque victime, et tirait ses augures du sang qui coulait dans le *labrum*. A mesure qu'elle expédiait les malheureux, d'autres druidesses s'en saisissaient, les ouvraient, fouillaient dans leurs

entrailles, et formaient des prédictions sur les affaires de la nation.

12. Les druidesses étaient de **véritables sorcières** dont la génération s'est perpétuée longtemps dans les Gaules. C'est à elles qu'il faut remonter pour trouver l'origine de ces **assemblées nocturnes**, dans les airs, présidées par le démon et dans lequel l'esprit de luxure se repaissait d'abominations, à faire pâlir la lune.

Un savant canoniste du douzième et treizième siècle, Burchard, rapporte les nombreux décrets qui avaient paru jusqu'à lui, pour condamner ces assemblées nocturnes. Puis, il s'élève avec énergie contre les femmes de son temps, entraînées par des démons transformés en hommes, *dæmonum turba, in similitudinem hominum transformata*, qui s'associaient toutes les femmes disposées à les suivre.

«Démons et femmes, dit-il, s'en vont durant la nuit tous montés sur des bêtes, faire de grandes courses dans les airs, ayant à leur tête *Diane*, dont il faut dépendre sans réserve et lui obéir aveuglément. La troupe ou société s'appelle *Holda*. Les femmes toutes couchées qu'elles sont à côté de leurs maris, sortent les portes fermées, s'élèvent dans les nues, traversent les airs, tuent sans aucune arme visible des hommes baptisés et rachetés du sang de Jésus-Christ ; font cuire leurs chairs et les mangent. Ces courses sont quelquefois entreprises pour aller livrer des combats à d'autres femmes semblables, et en recevoir réciproquement des blessures. Au reste, elles affirment qu'elles ne peuvent se dispenser de se trouver à ces assemblées, dans l'équipage qui vient d'être dit : *Se affirmant necessario et ex precepto facere debere*.

8. Des statuts manuscrits de l'ancien évêché de Conserans, du treizième et quatorzième siècle, font aussi mention des femmes qui faisaient métier d'aller à cheval pendant la nuit avec *Diane*, et faisaient inscrire leurs noms dans le catalogue de toutes celles de leur sexe, qui passaient pour déesses.

14. Voilà l'origine du **Sabbat**, dont la réalité est mise hors de doute, non seulement par les capitulaires de nos rois, par les témoignages des théologiens ; mais encore par les récents ouvrages de MM. de Mireville, Des Mousseaux, Bizouard, de Lancre ; et particulièrement par le fait juridiquement prouvé, qui a eu lieu en Suède, il y a quelques années seulement. Si affirmer n'est pas prouver ; nier n'est pas répondre, nier sans raison est une niaiserie¹.

CHAPITRE XVII - LES DRUIDES. LE GUI.

1. Deux faits principaux distinguaient la religion des druides et par conséquent des Gaulois : la cérémonie du gui et le sacrifice humain.

Le seul gui du chêne était l'objet de leur culte. Pourquoi cela et d'où venait cette étrange superstition ? Rappelons d'abord que le chêne a été tenu, par tous les peuples anciens, pour un arbre sacré, et comme tel honoré d'un culte tout à la fois confiant et terrible. L'explication d'un pareil mystère n'est pas difficile.

2. **Satan est le singe de Dieu. Tout ce que Dieu fait pour Sa gloire, il le contrefait à son profit.** Oracles, prestiges, temples, autels, sacrifices, pèlerinages, **il n'est pas une chose sainte dont il ne se soit emparé**. L'antique souvenir du chêne de Mambré, à l'ombre duquel Abraham reçut, sous la figure de trois anges, les trois personnes de la sainte Trinité, était un trop bon moyen d'attirer au chêne de Mambré, d'abord, et par suite aux chênes ordinaires, la vénération de ses aveugles adeptes, pour qu'il le laissât périr.

3. Le **chêne de Mambré**, qui se voyait encore, au quatrième siècle, du temps de saint Basile, fut de temps immémorial l'objet d'un grand concours de toutes sortes de gens, venus des différentes parties du monde, même les plus éloignées. Ce concours se changea en foires ; et, pour le dire en passant, c'est à ces foires que furent vendus une multitude de Juifs, qui s'étaient révoltés contre les Romains, du temps de l'empereur Adrien².

4. La vénération que les chrétiens portaient à ce chêne, fut bientôt changée par les païens en superstitions criminelles et en sacrifices abominables. Il était difficile qu'il en fût autrement. D'une part, Satan était là s'efforçant de faire profaner ce lieu saint ; d'autre part, toute la contrée était païenne même du temps d'Abraham. Il en résulta que, **grâce aux inspirations jalouses de l'esprit de mensonge**, les païens firent de ce chêne l'objet principal de leur culte, dont tout le fondement était que le Dieu du Ciel s'était montré à Abraham et lui avait parlé sous cet arbre. De là à croire et à faire croire aux autres que le Dieu du ciel habitait sous ce chêne, il n'y avait qu'un pas : et ce pas fut bientôt franchi.

5. Le progrès du temps et de l'idolâtrie aidant à travestir les premières notions, il arriva qu'à défaut du chêne de Mambré, on s'accoutuma à regarder le chêne ordinaire, les uns comme un arbre où le Dieu du ciel se plaisait le plus à faire son séjour ; les autres, comme la figure du Dieu du ciel ; d'autres enfin, comme un arbre consacré de sa nature au Dieu du ciel. Comme toutes les nations païennes convenaient que Jupiter était le Dieu du ciel, toutes convinrent aussi que le chêne était ou la demeure, ou la figure, ou l'arbre de Jupiter.

6. Telle est l'explication de la vénération religieuse de tous les peuples de l'antiquité pour le chêne. Nulle part, elle ne fut plus grande que chez nos ancêtres. Aucun d'eux, homme ou femme, n'osait le toucher de la main.

L'usage constant était de le laisser pourrir sur son tronc, de ne l'employer à aucun usage, même à celui du feu, et d'être saisi à son aspect d'une religieuse terreur.

¹ Voir *Religion des Gaulois*, t. II. liv. IV, c. XIII.

² S. Hier, in *Jerem.*, xxxi ; et in *Zach.*, x.

Ce qui vient d'être dit, est prouvé, entre autres, par le fait suivant. César avait des Gaulois dans son armée. Un jour, il leur ordonna d'abattre des chênes. Il fallut obéir ; mais les mains leur tremblaient ; et la majesté du lieu les pénétrait si vivement qu'ils croyaient que tous les coups qu'ils porteraient aux chênes se retourneraient contre eux¹.

7. Ce n'est pas tout. Les druides portaient leur vénération pour le chêne, au point de n'oser offrir aucun sacrifice sans chêne, soit entier, soit en feuilles ou en rameaux. Ils pendaient même et **crucifiaient** à ces arbres, et jamais à d'autres qu'au défaut des chênes, les prisonniers qu'ils faisaient sur les ennemis, tournant leur supplice en sacrifice à l'honneur de l'arbre sacré.

8. Afin de marquer de plus en plus leur respect pour cet arbre mystérieux, les druides s'étaient, comme nous l'avons remarqué, fait une loi d'établir leur demeure dans des bois de chênes, d'y tenir leurs assemblées, d'y fixer leurs tribunaux pour rendre la justice, d'y avoir leurs collèges pour l'éducation de la jeunesse gauloise ; tout cela dans l'intention de ne jamais perdre de vue le chêne, d'être toujours à portée d'y faire leurs sacrifices ou de méditer avec plus de recueillement sur la divinité, dont le chêne était le représentant.

9. De là vient que les Gaulois n'avaient d'autres temples que les forêts, et particulièrement les forêts de chênes.

«**Ils n'ont**, dit Tacite, **pour temple qu'une forêt**, où ils s'acquittent de tous les devoirs de la religion. Personne n'a entré dans ce bois, s'il ne porte une chaîne en témoignage de sa dépendance et du souverain domaine de Dieu sur lui.

«S'il lui arrive de faire une chute, il ne lui est pas permis de se relever, ni à qui que ce soit de l'aider à le faire ; il faut qu'il se roule et se traîne sur son ventre²»

10. Venons aux cérémonies observées par les druides en cueillant le gui du chêne. Pline nous en a laissé la description.

«**Les druides**, dit-il, **qui sont chez les Gaulois ce que les mages sont ailleurs**, n'ont rien de si sacré que le gui et l'arbre qui le porte, pourvu que ce soit un chêne. Ils choisissent donc toujours un bois de chêne. Aussi ont-ils de cet arbre une si haute idée, qu'ils ne font pas la moindre cérémonie sans porter une couronne de feuilles de chêne. Ils tiennent que tout ce qui naît sur cet arbre vient des cieux, et que c'est une marque évidente que Dieu l'a choisi.

11. «Le gui est fort difficile à trouver. Quand on l'a découvert, les druides vont le chercher avec un profond respect. C'est toujours le sixième jour de la lune, jour si célèbre parmi eux, qu'ils l'ont pris pour le commencement de leurs mois, de leurs années et même de leurs siècles, qui ne sont que de trente ans. Le choix qu'ils font de ce jour vient de ce que la lune a alors assez de force, bien qu'elle ne soit point arrivée à son complet accroissement ; enfin ils sont si fort prévenus en faveur de ce jour, qu'ils lui donnent en leur langue un nom qui signifie : *médecin de tous maux*.

12. «Lorsque les druides ont préparé sous l'arbre tout l'appareil du sacrifice et du festin qu'ils doivent y faire, ils font approcher deux taureaux blancs, qu'ils attachent par les cornes pour la première fois. Ensuite, un prêtre revêtu d'une robe blanche monte sur l'arbre, coupe le gui avec une faucille d'or et le reçoit dans un *sagum* : linge blanc. Cela est suivi des sacrifices que les druides offrent à Dieu, en lui demandant que le gui fasse le bonheur de ceux qui le recevront.

« Car ils tiennent que l'eau du gui rend féconds les animaux stériles et qu'elle est un spécifique contre toutes sortes de poisons³»

13. Il paraît certain que la cérémonie du gui ne se faisait que dans les forêts du pays Chartrain, et n'avait lieu que dans l'assemblée générale des druides. Or, les druides ne s'assemblaient qu'une fois l'an, et dans le pays Chartrain. Ensuite, la cérémonie du gui était la plus solennelle de la religion. Il est donc tout naturel que les druides choisissent, pour l'accomplir, le moment où les Gaulois de toutes les provinces étaient réunis. Enfin, ce que dit Pline, que le gui de chêne était difficile à trouver, ne saurait s'appliquer qu'aux bois du pays Chartrain, où les druides s'assemblaient, et où il n'était sans doute si rare, que parce qu'on s'était fait une loi de ne le prendre que là.

Passons maintenant au second point, plus important encore de la religion des Gaulois : le sacrifice.

CHAPITRE XVIII - LE SACRIFICE HUMAIN CHEZ LES GAULOIS.

1. L'Écriture sainte nous dit que **tous les dieux des païens étaient des démons** : *Omnes dii gentium dæmonia*. (Ps., xcvi, 5).

Or, les Gaulois adoraient quatre dieux principaux, c'est-à-dire quatre grands diables, connus sous les noms d'Esus, Teutatès, Taranis et Bélénus. Le premier était le plus célèbre et le plus redouté. Comme son nom l'indique, il semble être le Zeus, ou le Jupiter deus-pater des Grecs et des Romains. En l'honneur de ces quatre démons, le sang humain, pendant bien des siècles, inonda toutes les provinces des Gaules.

2. La **cruauté** faisait le **caractère des Gaulois** ; de là cette coutume barbare d'offrir presque exclusivement aux dieux

¹ *Tremuere manus motique veneranda
Ma, jestate loci, si robora ferirent,
In sua credebant radituras membra secures.*
Lucan., lib. III.

² De morib. Germ.

³ Hist. nat., lib. XVI, c. XLIV.

des victimes humaines. Tous les auteurs s'accordent sur ce point.

«Quand des Gaulois, dit César, sont atteints de quelque grave maladie, qu'ils courent quelque danger ou qu'ils sont dans la mêlée, ils immolent sur-le-champ des victimes humaines, ou ils font vœu de le faire. Ils croient que les dieux se plaisent à ces sortes de sacrifices, comme les plus parfaits ; ils sont encore persuadés que, pour obtenir des dieux la vie d'un homme, il faut l'acheter par celle d'un autre homme.

3. «Ils ont établi des cérémonies publiques qu'on est obligé d'observer, quand on offre ces sacrifices. Ils ont des statues d'osier d'une grandeur monstrueuse, qu'ils remplissent d'hommes, et auxquelles ils mettent le feu. La flamme saisit incontinent ces malheureux qui sont bientôt suffoqués et réduits en cendres. Les Gaulois tiennent pourtant que le sacrifice des malfaiteurs est plus agréable aux dieux que les autres. Néanmoins, faute de criminels, ils sacrifient des innocents.

4. «Leurs funérailles sont magnifiques. Tout ce qui était au gré du défunt, jusqu'aux animaux, est jeté dans le bûcher. Naguère encore, ils y mettaient les esclaves et les chiens, que les maîtres avaient le plus aimés. Il y avait même des parents du mort qui se jetaient volontairement dans le bûcher, espérant vivre avec lui dans l'autre monde¹».

5. Une autre manière de sacrifier les hommes était tantôt de les **percer de flèches**, tantôt de les **attacher en croix**, tantôt d'en faire un **holocauste** avec un certain nombre de toutes sortes de bêtes, qu'ils faisaient brûler dans une grande machine de foin, attachée à un pieu. Quelquefois aussi ils réservaient les criminels pendant cinq ans. Alors ils les fixaient à des poteaux, et construisaient tout autour un grand bûcher, qu'ils couvraient des prémices de leurs fruits, et faisaient de tout un sacrifice à leurs dieux².

6. Pour se garantir de la peste, quand ils en étaient menacés ou attaqués, ils prenaient un pauvre, qui se présentait volontairement, et le nourrissaient un an entier très délicatement et très somptueusement, aux dépens du trésor public. Après ce terme, on le revêtait d'ornements sacrés, on l'ornait de verveines, et, après l'avoir promené par toute la ville en le chargeant de malédictions, et priant que tous les maux dont ils étaient affligés ou menacés, tombassent sur lui, il était précipité du haut d'un rocher³. Qui peut dire combien de fois les grands rochers de la citadelle de Besançon, furent témoins de ce spectacle ?

7. Ce n'était pas toujours des pauvres qui servaient ainsi de victimes, on s'efforçait encore de gagner des gens de qualité des mieux faits *aliquis de elegantissimis*, à force d'argent, de récompenses et par la perspective de l'immortalité parmi les dieux, à se dévoiler pour le salut de la ville ou de la province⁴. On observait à leur égard les mêmes cérémonies qu'à l'égard du pauvre ; et au bout d'un an on les assommait hors des murs à coups de pierres⁵.

8. Les sacrifices qui se faisaient pour la nation, la province ou la ville, se renouvelaient deux fois le jour, à midi et à minuit.

Les autels étaient de grandes et larges pierres, tantôt carrées en tous sens, tantôt plus longues que larges. La partie supérieure était creusée en forme de bassin ou de rigoles, pour recevoir le sang des victimes. Ces autels qu'on trouve encore dans les forêts de plusieurs de nos provinces, portent le nom de **dolmens**. J'avoue qu'on ne peut les voir, sans se dire : peut-être sur cette pierre fut immolé un de mes aïeux ; peut-être moi-même, sans le christianisme, aurais-je été couché, lié et égorgé par les mains d'un druide.

9. J'ai dit **lié** ; en effet si la victime devait être égorgée ou assommée, on commençait par la lier solidement, pour l'empêcher de se démener, de peur que le coup mortel ne tombât à faux, car il était de l'essence du sacrifice, que les victimes parussent volontaires. On était si rigoureux sur ce point que, lorsqu'il était question d'immoler des enfants, les mères les tenaient entre leurs bras et les comblaient de caresses pour étouffer leurs cris⁶.

10. Nous avons vu les Gaulois offrant des victimes humaines, soit en expiation des fautes publiques, soit pour détourner des châtiments mérités : c'étaient les Targélies des Grecs. Il n'est pas étonnant si nous les trouvons à **Marseille**, fondée par une colonie de Phocéens. Seulement un long séjour dans les Gaules leur avait fait adopter le dieu principal des Gaulois. Même après la conquête romaine, ils adoraient encore, plus ou moins publiquement, le terrible Esus, avec la sanglante superstition des premiers âges.

11. «Hors de l'enceinte de Marseille, dit Lucain, il y avait un bois sacré, sur lequel on n'avait jamais osé porter la cognée, depuis la naissance du monde. Les arbres touffus couronnaient la terre où ils étaient plantés ; et ils formaient partout des berceaux, que les rayons du soleil ne pouvaient percer, et où régnaient une fraîcheur et une obscurité

¹ De bell. Gall., lib. VI.

² Strab., lib. IV ; Diod., lit. VI, c. IX.

³ Servius in lib. III Æneid., n. 58.

⁴ Lactant. Placid. in Statii Theb., lib. XV. 488.

⁵ Medio cum Phœbus in axe est,
Aut cœlum nox atra tenet.

Lucan., lib. III, v. 423

⁶ Tertull., Apol., IX.

perpétuelles. Ce lieu était destiné à des mystères tout barbares. On ne voyait de tous côtés que des **autels**, sur lesquels on égorgeait des victimes humaines, dont le sang rejaillissait sur les arbres qui en étaient dégoûtants.

12. «Les chênes, que le moindre zéphir n'agite jamais, portent dans les âmes une sainte horreur, aussi bien que l'eau noire qui serpente et coule dans divers canaux. Les figures du dieu qu'on y adore sont sans art, et consistent en des troncs brutes et informes ; la mousse jaune qui les couvre entièrement inspire la tristesse, empreinte sur leur écorce. C'est le génie des Gaulois de n'être saisis de respect que pour des dieux représentés sous des figures étranges, et leur crainte augmente à proportion qu'ils ignorent les dieux qu'ils adorent.

13. «La tradition porte que ce bois s'émeut et tremble souvent ; qu'alors des voix mugissantes sortent des cavernes ; que les ifs abattus se redressent ; que le bois paraît tout en feu sans se consumer et que les chênes sont entortillés de dragons monstrueux. Par respect aucun Gaulois n'oserait habiter ce lieu redouté : ils l'abandonnent tout entier au dieu. Seulement à midi et à minuit un prêtre y va tout tremblant célébrer ses mystères redoutables ; il craint toujours que le Dieu auquel le bois est consacré ne vienne à se présenter à lui¹».

Voilà une forêt hantée, comme bien d'autres lieux.

14. Sous une forme plus expressive encore, les Marseillais avaient leurs Targéïes. Dans les temps de peste, on prenait un pauvre qu'on nourrissait délicatement pendant une année entière ; c'était une victime qu'on engraisait pour Satan. L'année révolue, on prenait le pauvre, on le conduisait par la ville, et on le chargeait d'anathèmes, en lui disant : Sois notre expiation : *Esto nostrum peripsema*, et on le jetait dans la mer².

Voilà ce qui se passait en France, notre chère et belle patrie, avant la prédication du cléricalisme ; ET AUJOURD'HUI ON VEUT L'EXTERMINER ! ET ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

CHAPITRE XIX - EDITS CONTRE LE SACRIFICE HUMAIN. LE SACRIFICE HUMAIN CHEZ LES ANGLAIS.

1. Les hécatombes humaines, qui duraient depuis tant de siècles dans les Gaules, avaient pris de telles proportions, que les empereurs romains Claude et Tibère firent plusieurs **édits pour y mettre fin** ; ils ne réussirent que très imparfaitement. **Le sacrifice divin pouvait seul abolir le sacrifice humain. Celui-ci continua donc de s'offrir en secret, non seulement dans les Gaules mais à Rome même³.**

Le fait nous est révélé tout à la fois par Tertullien : *Sed et nunc in occulto perseverat sacrum facinus*, et par les autres historiens chrétiens et profanes. Tous affirment que les sacrifices humains ont continué, tant chez les Gaulois que chez les autres peuples, **jusqu'au troisième et même au quatrième siècle** : c'est-à-dire jusqu'à ce que l'influence du christianisme se fit sentir d'une manière efficace.

2. Aussi, on éprouve, je ne sais quelle indignation, lorsqu'on entend les écrivains de Rome païenne déclamer contre la barbarie de nos pères, comme s'ils pouvaient en absoudre les Romains. Non seulement ils ne le peuvent pas pour le temps qui les avait précédés, mais surtout pour celui où ils écrivaient. Or, ce temps est celui que dans les collèges on appelle le siècle d'or.

«Les Romains, disent Tertullien, Lactance, Minutius Felix et autres écrivains du second et du troisième siècle, n'ont pas moins trempé dans cette barbarie que les autres peuples, puisque encore aujourd'hui ils immolent des victimes humaines à Jupiter Latialis⁴ ; que peuvent-ils alléguer pour colorer le sacrifice plein d'horreur, que Plutarque décrit en ces termes ?

«A l'approche de la guerre des Gaulois, sous la conduite de Viridomare, les Romains se virent forcés d'obéir à certains oracles, contenus dans les livres des sibylles, et se portèrent à **enterrer tout vivants** dans le marché aux bœufs deux Grecs, homme et femme, et deux Gaulois de même ; et à cause de ces oracles ils font encore aujourd'hui, dans le mois de novembre, des **sacrifices secrets**, que le peuple n'a pas la liberté de voir⁵».

3. Tite-Live et Pline sont d'assez bonne foi pour avouer que ce même sacrifice fut ordonné et accompli plus d'une fois au même lieu, surtout au commencement de la guerre punique, qui suivit celle de Viridomare⁶. Des exemples semblables se multiplieraient sous ma plume si je n'étais forcé de me restreindre. Pour finir l'Europe ancienne, je me contenterai donc de parler du sacrifice humain chez les Anglais.

4. Suivant d'anciennes traditions, **l'Angleterre fut peuplée par les démons et par des druidesses** ; quoi qu'il en soit, l'Angleterre devint pour les Gaulois, ce qu'était la Toscane ou l'Etrurie pour les Romains : le **foyer de l'idolâtrie**. Comme les Romains envoyaient régulièrement en Etrurie quelques-uns des fils des meilleures familles, pour s'instruire des mystères les plus secrets de la religion ; ainsi, au rapport de César, les Gaulois se rendaient en foule en Angleterre

¹ Lib. III.

² Voir Corn. à Lap., in I Cor., IV, 13.

³ *Druidarum religionem apud Gallos diræ immanitatis, et tantum civibus sub Augusto interdictam, penitus abolevit.* Suet., in Claud., n. 25.

⁴ *Nec Latini quidem hujus immanitatis expertes fuerunt : siquidem latialis Jupiter etiam nunc sanguine colitur humano.* Apol., IX ; Scorp., VII.

⁵ In Marcel.

⁶ Tit. Liv., XXII, c. LVI ; Plin., lib. XXVIII, c. II.

afin de se perfectionner dans la connaissance de la religion.

5. Comme les Gaulois, les Anglais avaient, en grand nombre, des druides et des druidesses. Mais non plus que les Gaulois, ils n'avaient **pas de temples**. Leurs affreux mystères s'accomplissaient dans l'obscurité **des forêts**. Tacite décrivant la descente des Romains dans l'île de Monay, aujourd'hui Anglesey, s'exprime ainsi :

«Dès que les Romains s'en furent rendus maîtres, leur premier soin fut d'abattre les bois que les druides et les druidesses souillaient tous les jours du sang des victimes humaines¹».

Si ces insulaires avaient eu des temples, les Romains n'auraient pas manqué de les détruire, pour la même raison qu'ils avaient eue d'abattre le bois. Or, comme César ne fait mention des voyages des Gaulois en Angleterre, que pour montrer qu'ils se conformaient aux Anglais sur tout le détail de la religion, on en conclut justement que **les Gaulois non plus n'avaient point de temples**.

6. Nous avons vu que les druides des Gaules jouissaient de grands privilèges, il n'en était pas de même de ceux d'Angleterre, du moins pour ce qui regarde la guerre. Les druides des Gaules en étaient exempts ; ceux d'Angleterre étaient obligés de s'y rendre. La preuve en est dans le fait suivant, rapporté par Tacite :

«Sous l'empire de Néron, Paulinus Suetonius entreprit de se rendre maître de l'île de Monay située au nord de la Bretagne.

«Il trouva sur le rivage une forte armée d'hommes bien armés. Dans leurs rangs couraient çà et là des femmes échevelées, la torche à la main et vêtues d'habits de deuil.

7. «D'autre part, les druides faisaient le tour de l'armée, les mains levées vers le ciel et vomissant des imprécations contre les Romains. Ce spectacle **effraya** nos soldats, jusqu'à se laisser tuer sans se défendre. Mais enfin, ranimant leur courage et animés par les paroles du général, ils font avancer les drapeaux, tuent tous ceux qui se présentent, et les brûlent dans leur propre feu. Ensuite, on leur imposa un tribut, et on abattit leur bois sacré, car ils se faisaient un point de religion d'y **sacrifier les captifs**, et de **consulter les dieux dans les entrailles des hommes**²».

Est-il besoin d'ajouter qu'en Angleterre, comme dans les Gaules et dans toutes les parties du monde ancien, **le serpent vivant, le serpent en chair et en os était religieusement adoré. Son culte même était le principe du sacrifice humain**.

Voilà où en était l'Angleterre avant la prédication du cléricalisme ; ET AUJOURD'HUI ON VEUT L'EXTERMINER ! ET ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

CHAPITRE XX - L'ANCIENNE AFRIQUE.

1. Abordons maintenant la terre d'**Afrique**, cette grande fabrique de l'esclavage et qui porte encore la peine du péché de Chain. Les historiens anciens et les voyageurs modernes ont constaté que le souvenir du péché de leur ancien aïeul s'est conservé assez clairement dans plusieurs tribus de ce malheureux pays.

«Les peuplades africaines, écrit Charlevoix, qui habitent entre le cap Blanc et le cap Nègre, avouent sans façon qu'un sentiment intime leur dit qu'ils sont une **race maudite**. Les plus spirituels comme ceux du Sénégal, ont appris par une tradition qui se perpétue parmi eux, que ce malheur est une suite du péché de leur Papa-Tain (Cham) qui se moqua de son père³».

2. Un savant voyageur qui vient d'explorer l'Afrique n'est pas moins explicite.

«Le nègre a une conscience presque touchante de son infériorité. Cette conscience repose sur une tradition vraie, bien qu'un peu altérée. Au Mozambique, chez la puissante tribu des *Maknas*, elle dit que dans le principe les Africains étaient aussi intelligents que les Européens.

«Mais un jour *Maluka* (le bon Dieu), s'étant enivré, tomba dans le chemin, les vêtements en désordre. Les Africains qui passaient se raillaient de sa nudité ; les Européens, au contraire, eurent pitié de lui. Ils cueillirent les fleurs et l'en couvrirent respectueusement. Aussi Dieu punit-il les Africains. La même tradition existe en Guinée et dans l'intérieur du continent. Partout les nègres se déclarent déshérités et sous le coup d'une malédiction divine⁴».

3. Ce n'est pas d'aujourd'hui que le sacrifice humain se pratique en Afrique : dans cette partie du monde, comme dans toutes les autres, il remonte à la plus haute antiquité. On est épouvanté à la pensée des multitudes innombrables de victimes humaines qui, sur toute l'étendue de la terre et pendant des milliers de siècles, ont été immolées au démon. Ce calcul, mathématiquement impossible, peut néanmoins servir à mesurer la haine implacable que le grand homicide porte à l'homme, parce qu'il est le frère du Verbe incarné.

4. Pénétrons en **Libye**. Ce pays des grands lions va nous offrir des bêtes plus féroces, que les sauvages habitants de ses brûlants déserts. Les Barbares, habitants de la Libye, avaient, dit Porphyre, imité les sacrifices des Tauriens⁵, et mangeaient la chair des hommes sacrifiés. Après ces odieux repas, ils entraient en fureur contre eux-mêmes, se mordant

¹ Annal., lib. XIV, c. xxx.

² Annal., lib. XIV, c. xxx. Pour tous les détails ci-dessus, voir *Histoire de la religion des Gaulois*. 1 vol. in-4.

³ Charlevoix, Hist. de l'île espagnole, t. II, p. 385.

⁴ *L'Afrique nouvelle*, par Alfred Jacob. Paris, 1863.

⁵ Habitants de la Chersonèse ou Crimée, fameux par leur férocité et par leurs continuels sacrifices humains.

mutuellement, et ils ne cessèrent de se nourrir de sang, que quand les démons qui avaient introduit ces sortes de sacrifices eurent détruit leur race¹».

Revenons sur nos pas et entrons à **Carthage**. La Reine africaine est la patrie de grands hommes de guerre. Elle est peuplée de riches négociants et d'habiles navigateurs. Cette civilisation matérielle va sans doute la soustraire aux exigences tyranniques du démon ? Pour réponse, assistons au spectacle dont elle fut un jour témoin.

5. «Après la mort d'Alexandre de Macédoine, et du vivant du premier Ptolémée, écrit Diodore de Sicile, les Carthaginois furent assiégés par Agathocle, tyran de Sicile. Se voyant réduits à l'extrémité, ils soupçonnèrent Saturne de leur être contraire. Leur soupçon se fondait sur ce que, dans les temps antérieurs, ayant coutume d'immoler à ce Dieu les enfants des meilleures familles, plus tard ils en avaient fait acheter clandestinement qu'ils élevaient pour être sacrifiés. Une enquête eut lieu, et on découvrit que plusieurs des enfants immolés avaient été supposés.

6. «Prenant ce fait en considération et voyait l'ennemi campé sous leurs murs, ils furent saisis d'une terreur religieuse, pour avoir négligé de rendre les honneurs traditionnels à leurs dieux. Afin de réparer au plus tôt cette omission, ils choisirent, par la voie des suffrages, deux cents enfants des meilleures familles, qu'ils immolèrent dans un sacrifice solennel. Ensuite, ceux que le peuple accusait d'avoir fraudé les dieux, s'exécutèrent d'eux-mêmes, en offrant spontanément leurs enfants. Il y en eut environ trois cents²».

7. Comme le sacrifice lui-même, le mode du sacrifice était prescrit par les oracles. Rien ne prouve mieux la présence de l'esprit infernal, que la manière dont s'accomplissait le meurtre abominable dont nous venons de parler. Dans un temple de Carthage, se trouvait une statue colossale de Saturne, en airain. Elle avait les mains étendues et inclinées vers la terre ; à ses pieds était un gouffre plein de feu. L'enfant placé sur les bras de l'idole, n'étant retenu par rien, glissait dans la fournaise, où il était consumé au bruit des chants et des instruments de musique³.

8. Sous des noms différents, cette statue homicide existait en Orient et en Occident, chez les Juifs et chez les Gaulois.

L'Afrique étant assez peu connue des anciens, les documents font défaut pour nous instruire du sacrifice humain dans les différentes parties de la vaste péninsule. Nous savons seulement que **l'Egypte**, la contrée la plus policée du pays, offrait des victimes humaines. Par là, on peut juger de ce qui se passait ailleurs. On le peut avec d'autant plus d'assurance que dans les temps modernes, les missionnaires et les voyageurs ont trouvé le sacrifice humain en plein exercice dans l'intérieur et sur toutes les côtes orientales et occidentales de la terre de Cham. Nous allons le voir dans les chapitres suivants.

CHAPITRE XXI – L'AFRIQUE ORIENTALE. LES CONDES, PEUPLE DE L'INDE.

1. La côte orientale d'Afrique s'étend depuis le canal Mozambique, en passant par Zanguebar, jusqu'au cap des Parfums : c'est-à-dire sur un espace de plus de cinq cents lieues. Sur cette immense côte et dans les tribus de l'intérieur qui en sont plus ou moins rapprochées, le sacrifice humain s'exerce encore à l'heure qu'il est, **même chez certaines peuplades mahométanes**.

«Dans une ville arabe, voisine de la côte orientale de notre Afrique, écrivait naguère un de nos missionnaires, ville que je connais, j'ai visité la maison où l'on a immolé, il y a quatre ans, trois jeunes vierges, pour détourner un malheur qui menaçait la contrée.

«Cette barbarie n'était pas le fait d'un seul, mais l'accomplissement d'une **décision prise en conseil par les grands du pays**. Je sais de source certaine, et je pourrais produire les témoins, que ces malheureuses victimes de la superstition musulmane ont été divisées en tronçons, et leurs membres portés et enterrés en divers endroits du territoire menacé⁴».

2. Plaçons ici un fait semblable qui s'accomplit dans **l'Inde** anglaise. Là, **on engraisse des enfants qu'on égorge par centaines**, au printemps, et dont le sang répandu sur les prairies passe pour avoir la vertu de les fertiliser.

A la date du 6 septembre 1850, l'évêque d'Olène, vicaire apostolique de Visigapatam (Inde anglaise), écrit :

«Le gouvernement anglais a cru devoir porter la guerre jusqu'aux foyers des **Condes**. En voici la raison : les sacrifices humains sont encore en usage chez ce malheureux peuple. A l'occasion d'une fête ou d'une calamité, à l'époque des semailles surtout, ils immolent des enfants de l'un et de l'autre sexe. Dans ce but, on fait de ces innocentes victimes, comme des dépôts pour servir dans les différentes circonstances. Tout prétexte est bon pour cette boucherie, un fléau public, une maladie grave, une fête de famille.

3. «Huit jours avant le sacrifice, le malheureux enfant ou adolescent qui doit en faire les frais est garrotté, on lui donne à boire et à manger ce qu'il désire. Pendant cet intervalle, les villages voisins sont invités à la fête. On y accourt en grand nombre. Lorsque tout le monde est réuni, on conduit la victime au lieu du sacrifice. En général, on a soin de la mettre

¹ De *abstin.*, lib. II, 1, 56^e édit. Didot, p. 45.

² Primum quidem eximios communibusque lectos suffragiis adolescentes, omnino ducentos, publice immolarunt. Deinde vero alii præterea, qui violatæ religionis suspecti vulgo erunt, ultro sese ac sponte obtulerunt, trecentis haud pauciores. *Hist.*, lib. XX.

³ Diod. Sicul., *ibid.*

⁴ *Annales de la Propagation de la Foi*, n° 138, p. 399, 480.

dans un état d'ivresse.

4. «Après qu'elle est attachée, la multitude danse à l'entour. Au signal donné, chaque assistant court couper un morceau de chair qu'il emporte chez lui. La victime est **dépecée toute vivante**. Le lambeau que chacun en détache pour son propre compte, doit être **palpitant**. Ainsi **chaud et saignant**, il est porté en toute hâte sur le champ qu'on veut féconder. Tel est le sort réservé à ceux qui me parlaient, et cependant ils dansèrent une grande partie de la nuit¹».

5. Revenons à l'Afrique orientale.

Un de nos plus célèbres missionnaires, le Révérend Père Horner, supérieur de la mission de Zanzibar, qu'il dirige depuis treize ans, avec un admirable succès, nous donne les détails les plus certains et les plus tristement intéressants sur le sacrifice humain. Il écrit :

«Parmi les coutumes religieuses des Vazaramo, tribu voisine de la côte, il en est qui font **horreur**. Dans le temps où l'on craint la guerre, le Mganga (devin) inspecte le sang et les os d'une volaille écorchée, afin de connaître l'issue de la lutte. Ainsi faisaient les Grecs et les Romains, ces peuples tant vantés et si faussement admirés.

6. «Si la victoire paraît douteuse, le magicien se fait apporter un enfant qu'il tue et qu'il écorche. Puis, l'étendant de tout son long au travers du grand chemin du village, il ordonne aux guerriers de franchir ce cadavre sanglant, afin de s'assurer la victoire. S'agit-il de connaître le moment précis où commenceront les hostilités ? Le suppôt du grand homicide place sur le feu, un grillage de lattes entrecroisées, sur lequel il attache un **enfant vivant** et une poule. Il les y laisse un certain temps, après lequel il examine si les victimes sont mortes, ou si elles vivent encore. Si elles sont mortes, la guerre doit être différée. Si elles sont vivantes, les hostilités s'ouvrent immédiatement²».

7. Chez les Ounyamouezi, autre tribu de la côte orientale, la **sépulture** de quelques grands chefs est accompagnée de circonstances horribles. Voilé d'une peau de bête et couvert d'un manteau de cuir, le corps est déposé dans un caveau muré, où il est assis, tenant son arc à la main. Trois femmes esclaves, l'une devant lui, l'autre à sa droite et la troisième à sa gauche, sent **enterrées vivantes**, pour épargner au chef les ennuis de la solitude. Pendant qu'on ferme le mausolée, on fait, à grand bruit, de copieuses libations, sans doute dans le but de distraire ces trois malheureuses victimes, dont le sort fait frissonner³.

8. L'intrépide capitaine anglais, Speke, rapporte le fait suivant dont il fut témoin.

«Dagara, roi du Karagué, étant mort, son corps fut porté sur une montagne. Au lieu de l'enterrer, le peuple construisit une hutte pour l'abriter ; on y fit entrer de force cinq jeunes filles, cinquante vaches, et, toutes les issues solidement barricadées, on les y laissa mourir de faim⁴».

Pauvres filles d'Eve ! quand cesserez-vous d'être esclaves de l'homme et victimes préférées des cruelles superstitions de Satan ? quand vous serez les filles de Marie : pas avant.

CHAPITRE XXII - AFRIQUE ORIENTALE, (suite).

1. Chez la plupart des tribus africaines, il est reçu qu'un chef ou même un homme libre, ne meurt jamais de mort naturelle, on suppose toujours qu'il a succombé à un empoisonnement ou à quelque maléfice. Parmi les Mouézi, tribu voisine de Vazaramo, cette erreur donne lieu à d'**abominables cruautés**.

Un des grands chefs vient-il à tomber malade, aussitôt on appelle le *mganga*. Le **médium**, comme on dit aujourd'hui en Europe, prend une poule, lui fait avaler un philtre mystérieux, la tue, l'ouvre, et en examine les entrailles. A part quelques circonstances accessoires, telle était, dans la belle antiquité, la **conduite de tous les prêtres de Satan**. Si la chair de l'oiseau offre quelques défauts près des ailes, les enfants et les autres parents sont convaincus du crime. La colonne vertébrale tachée, prouve la culpabilité de la mère et de la grand-mère, la queue accuse l'épouse, les cuisses inculpent les concubines, et les pattes les esclaves.

2. L'examen fini, on réunit les prétendus coupables : après avoir drogué une seconde poule, le *mganga* la jette au-dessus de la bande incriminée. Le malheureux sur lequel tombe l'animal est déclaré coupable. Aussitôt, on lui place la tête entre deux planches que l'on serre si fortement avec des cordes, que la cervelle finit par sortir du cerveau écrasé.

Ces **immolations horribles** se renouvellent chaque jour, jusqu'à la mort ou à la guérison du chef. Il en résulte que si la maladie se prolonge, un grand nombre de malheureux sont victimes de cette affreuse superstition ; mais si le chef vient à mourir on enterre avec lui le magicien : y a-t-il de l'injustice ?⁵

3. «Après avoir passé six jours à Bagamoyo, continue le Père Horner, nous cinglâmes vers le nord, en passant devant l'embouchure du Kingani. Ce beau fleuve sépare le pays des Vazaramo, de celui des Vadoé : cette dernière tribu est essentiellement **anthropophage**. Bientôt nous arrivâmes à Kipombouy, où nous rencontrâmes quelques Vadoé ; ils ont

¹ *Annales de la Propagation de la Foi*. n° 138, p. 402 et suiv. ; voir aussi *Annales*, mars 1863, p. 132 ; *ibid.*, n° 138, p. 377, 380 ; *ibid.*, n° 116, p. 49, etc.

² *Voyage à la côte orientale d'Afrique*, p. 99.

³ *Voyage à la côte orientale d'Afrique*, p. 154.

⁴ *Tour du monde*, n° 229, p. 322.

⁵ *Voyage*, etc., p. 165.

l'air de **démons**.

«Les hommes et les femmes vous présentent, comme ornement de tête, deux larges cicatrices rouges, courant depuis les tempes jusqu'au bas du menton ; à leur bouche manquent les deux incisives de la mâchoire supérieure qu'ils ont soin d'arracher. Leur costume formé de peaux teintées en jaune, achève de leur donner un aspect sauvage.

4. «Outre les armes ordinaires aux Africains, les hommes portent un grand couteau à double tranchant, une massue, une hache de bataille, un bouclier de peau de rhinocéros, et, ce qui est épouvantable, des **crânes humains pour boire**.

«Lorsqu'un homme libre meurt, on enterre avec lui deux esclaves vivants de sexe différent. L'un orné d'une hache, doit couper le buis à feu pour chauffer son maître dans l'humide région des morts. L'autre est destiné à supporter le tête du défunt¹».

5. Ecoutons maintenant un officier anglais, chargé par le vice-roi d'Egypte d'une expédition dans quelques parties de l'Afrique, voisins du Nil, c'est sir Samuel White Baker, qui vient de publier la relation de son voyage en 1875.

«Arrivé, avec ma troupe, dans le pays d'Ounyor, je ne cessais de causer avec les divers chefs. J'obtins d'eux le récit des cérémonies funèbres, qui avaient eu lieu quelques mois auparavant, à l'enterrement du roi Kamrasi. Quand un roi de l'Ounyor meurt, le cadavre est déposé sur un cadre de bois vert, semblable à un gigantesque gril, au-dessus d'un feu bas qui le dessèche lentement ; une fois **momifié**, on l'enveloppe d'une toile d'écorce neuve et on l'expose dans une grande hutte construite pour la circonstance.

6. «Ses fils se disputent le trône. La guerre civile peut se prolonger pendant des années ; mais durant cette période d'anarchie, le corps du feu roi demeure sans sépulture. Enfin, quand la victoire s'est décidée en faveur de l'un des fils, le vainqueur vient visiter la hutte où se trouve le corps de son père. Il s'approche du cadavre et plante en terre le fer de sa lance, qu'il laisse ainsi fixée près de la main droite du roi, ce qui est un symbole de victoire. Une fois monté sur le trône, les funérailles de son père doivent être son premier devoir.

7. «On creuse une tranchée assez grande pour contenir **quelques centaines d'individus**, et que l'on garnit d'écorce lissée. Au fond sont assises plusieurs femmes du feu roi, sur les genoux desquelles repose le cadavre.

«La veille des funérailles, pendant la nuit, les gardes du corps du roi entourent quelques villages et s'emparent indistinctement des habitants, à mesure qu'à l'aube ceux-ci sortent de leurs huttes. Ces prisonniers sont conduits au bord de la tranchée. On leur **casse les bras et les jambes** avec des massues et on les précipite dans la fosse ; ils y tombent sur le groupe des femmes qui soutiennent le corps du roi.

8. «Les sons des cornets, des tambours et des flageolets, mêlés aux hurlements d'une foule frénétique, étouffent les cris de ces malheureux. L'immense fosse est aussitôt **comblée**, tassée par les pieds de la foule et on élève au-dessus un tumulus en terre²».

Voilà où en est encore l'Afrique orientale qui n'a pas reçu la prédication du Cléricalisme ; ET AUJOURD'HUI ON VEUT L'EXTERMINER ! ET ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

De toutes les horreurs que nous venons de décrire, soit en Afrique, soit dans les Gaules ; de tous ses enterrements de victimes vivantes, pour accompagner et servir les défunts dans l'autre monde, se dégage **un dogme impérissable au cours de l'humanité : c'est la croyance à l'immortalité de l'âme** qui met au-dessous des sauvages les modernes solidaires, qui pour l'homme n'est qu'un tas de boue : *corruptio optimi pessima*.

CHAPITRE XXIII - AFRIQUE OCCIDENTALE.

1. Depuis les îles du Cap-Vert jusqu'au Congo, les côtes occidentales d'Afrique, sur une largeur de vingt, de quarante lieues, peut-être plus, ruissellent continuellement de sang humain : il en est ainsi depuis des siècles inconnus.

Lorsqu'à la fin du quinzième siècle, vers 1451, les Européens abordèrent aux côtes occidentales d'Afrique, ils trouvèrent le royaume de Bénin en pleine puissance des **féticheurs**. Oracles de la nation, ces prêtres d'idoles s'attribuaient des rapports familiers avec le démon, et l'art de pénétrer dans l'avenir, par le moyen d'un pot percé de trois trous, d'où ils tiraient un certain son. Les nègres consultaient le féticheur dans toutes leurs entreprises de religion, et se conduisaient par ses avis.

2. Régulateurs du culte, ils avaient établi beaucoup de jours consacrés au service des dieux. Le jour de repos revenait de cinq en cinq jours. On le célébrait par des offrandes et des sacrifices. Les grands immolaient des vaches, des moutons et des chèvres, Tandis que le peuple se contentait de sacrifier des chiens, des chats et des poulets.

Dans la fête anniversaire, célébrée en l'honneur du dernier roi mort, on sacrifiait non seulement un grand nombre d'animaux, mais plusieurs victimes humaines. C'étaient ordinairement des criminels condamnés à mort, et réservés pour cette solennité. L'usage en demandait vingt-cinq.

3. S'il s'en trouvait moins, les officiers du roi avaient ordre de parcourir les rues de Bénin, pendant la nuit, et d'enlever indistinctement toutes les personnes qu'ils rencontreraient sans lumière. On permettait aux riches de se racheter, mais les pauvres étaient immolés sans pitié. Les esclaves d'un grand pouvaient être rachetés par leur maître, pourvu qu'il

¹ Voyage, etc., p. 169.

² Ismaelia, c. XVIII, p. 261.

fournît d'autres victimes¹.

4. Depuis la découverte par les Européens, le royaume de **Bénin** n'a rien perdu de sa férocité. Comme il est un des plus puissants Etats de la Nigritie maritime, il s'étend depuis Lagos jusqu'à Bonny, et compte parmi ses vassaux, les royaumes d'Avissie, de Kosie et la république de Bonny. Encore aujourd'hui, ses habitants, farouches et belliqueux, immolent des victimes humaines, vendent ceux qu'ils ne tuent pas, et regardent leur roi comme un dieu, qui subsiste sans se nourrir. Un puits profond sert de sépulture à ce chef ; et ils précipitent sur son corps une foule de personnes, surtout ses favoris. En 1648, leur nombre s'élevait quelque fois jusqu'à trois cents.

5. La république de **Bonny** se distingue par une atrocité particulière. Chaque année, dans une certaine saison, on jette à l'embouchure du Niger, fleuve du pays, une grande quantité de viande, afin d'attirer les requins. On prend ensuite une petite fille de six à sept ans, qu'on place sur une petite pirogue ornée de feuillage. On la descend à l'embouchure du fleuve, au milieu de cris sauvages et au son du tam-tam. Arrivée à l'endroit indiqué, on fait chavirer la pirogue et la pauvre enfant tombe au milieu des **requins**, qui n'en font qu'une bouchée.

Le sacrifice annuel de cette innocente victime se fait au génie du fleuve, dans le but d'y attirer les commerçants. Cette révoltante cruauté n'étonne plus, quand on sait qu'un gros **serpent**, appelé au Gabon, Guelé-Toppia est le dieu des habitants².

Voilà ce qui se passe encore à l'heure qu'il est, dans le royaume de Bénin, qui n'a pas encore reçu la prédication du Cléricalisme ; ET AUJOURD'HUI ON VEUT L'EXTERMINER ! ET ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

6. En longeant, vers le sud, la côte occidentale d'Afrique, nous arrivons au **Congo**. Au quinzième siècle l'antique idolâtrie y régnait en souveraine, et exigeait sans mesure des pauvres nègres, le double tribut du corps et de l'âme. Découvert en 1487, par le capitaine portugais, Diego Cans, ce pays vit arriver, deux ans plus tard, les premiers missionnaires catholiques. Lorsque les apôtres de la bonne nouvelle mirent le pied sur cette malheureuse terre, voici les rites barbares dont ils furent témoins.

7. Le nègre qui voulait offrir un sacrifice à quelqu'une des nombreuses divinités dont le pays était rempli, en donnait avis au ministre de l'idole. Celui-ci ne manquait pas d'exagérer l'importance du service demandé, et d'exhorter le nègre à ne pas se montrer avare dans les offrandes prescrites. Il le menaçait de la colère de l'idole qui saurait tirer vengeance de sa parcimonie.

Le nègre, rentré dans sa case, faisait venir les meilleurs musiciens de la contrée, afin de publier l'heure à laquelle la cérémonie aurait lieu. Au jour marqué il retournait, accompagné de ses parents et de ses amis, à la case du prêtre, qu'il suppliait de venir lui servir d'intermédiaire auprès de l'idole.

8. Celui-ci, assis avec ses confrères qui formaient un cercle, se levait à l'approche du nègre, courait à la porte, examinait l'honoraire présenté, et qui devait toujours dépasser ce dont on était convenu. S'il l'agréait, il disait gravement au nègre qu'il consentait à lui rendre ce service. Suivi de ses confrères, il se rendait à la case de l'idole, où il entrait en battant des mains, en signe de joie. Il disait à haute voix le nom et le rang de celui qui offrait le sacrifice, le nombre et la valeur des oblations ; puis, les mettant sur l'autel avec l'apparence d'un profond respect, il demandait à l'idole de conserver en paix et en santé celui qui, offrant le sacrifice, n'épargnait rien pour l'honorer.

9. A la fin de cette prière éclatait, avec le plus affreux vacarme, la musique des barbares symphonistes. mélange de cris et de sons qui retentissaient au loin. Cet exercice violent, les musiciens n'auraient pu le continuer longtemps, si le nègre ne leur eût donné à **boire**, mais il leur prodiguait les liqueurs les plus fortes du pays, et les échauffait par là de telle sorte que le tintamarre allait croissant, jusqu'à ce que le prêtre le fit cesser.

10. Après trois heures de cet horrible tapage, on se rendait à la case du nègre, autour de laquelle les chants, la musique et la danse duraient trois jours et trois nuits. Le quatrième jour, qui était proprement celui du sacrifice, tout le bruyant cortège retournait à la case de l'idole. On y amenait les hommes et les bêtes qui devaient être immolés. Après les avoir présentés au dieu, le prêtre les égorgeait.

Le nombre des victimes humaines était proportionné à la qualité de l'idole, dont la figure était aussitôt barbouillée du sang fumant, que tout le monde ensuite s'empressait de boire. Dès que le sang des malheureuses victimes cessait de couler, on coupait les corps en pièces ; on les mettait sur le feu ; et, sans même attendre qu'ils fussent cuits, les assistants se jetaient dessus et les dévoraient, plutôt qu'ils ne les mangeaient.

Ceux qui étaient assez insensés pour faire ces coûteux sacrifices se ruinaient pour l'ordinaire de fond en comble, sans qu'il leur restât autre chose que le vain honneur d'être appauvris par cette fête abominable³.

Voilà ce qui se passait au Congo avant la prédication du cléricalisme ; ET AUJOURD'HUI ON VEUT L'EXTERMINER ! ET ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

CHAPITRE XXIV - AFRIQUE OCCIDENTALE (continuation).

¹ Walkenaer, *Histoire générale des Voyages*, t. I, p. 91.

² Lettre du R. P. Delorme, missionnaire au Gabon, 27 septembre 1876.

³ *Relation hist. de l'Éthiopie occidentale*, par le P. Labat, t. I, p. 212.

1. Non moins triste était l'état des voisins royaumes de Caongo et d'Angoy. Aux superstitions les plus cruelles et les plus ridicules, se joignait abondamment le sacrifice humain. Les nègres de ce pays croyaient que l'homme quittait en mourant une vie misérable, pour entrer dans une autre pleine de félicité ; et ils s'appuyaient sur cette croyance pour hâter la mort des malades. On voit ici **l'affreuse méchanceté du démon, qui fait tourner à des actes barbares ; le dogme le plus consolant du christianisme.**

2. Ainsi, les parents d'un nègre à l'agonie lui tiraient le nez et les oreilles de toutes leurs forces ; lui donnaient des coups de poing sur le visage ; lui agitaient les bras et les jambes avec violence, et lui fermaient la bouche pour l'étouffer plus promptement. D'autres le prenaient par les pieds et par la tête ; et, après l'avoir élevé le plus haut possible, le laissaient tomber rudement ; d'autres encore se mettaient à genoux sur sa poitrine et la foudroyaient de manière à la rompre.

Ils agissaient ainsi, disaient-ils, par compassion pour éviter à l'agonisant les douleurs d'une longue lutte et le délivrer sans retard des peines de la vie terrestre.

3. Lorsque le malade était mort, ses esclaves, ses parents et ses amis se rasaient entièrement la tête en signe de deuil ; et, après se l'être frottée d'huile ainsi que le visage, ils se couvraient de poudres de différentes couleurs, mêlées de plumes et de feuilles sèches pilées.

Les funérailles commençaient par le sacrifice de quelques poules, dont le sang servait à arroser la case au dedans et au dehors. Ensuite, on jetait la carcasse par-dessus le toit, pour empêcher que l'âme du mort ne fit le *Zumbi*, c'est-à-dire ne revînt troubler les habitants par des apparitions ; car ils croyaient que celui qui verrait l'âme d'un mort, tomberait mort lui-même sur-le-champ.

4. Après la cérémonie des poules, on continuait de se lamenter sur le cadavre. Lorsqu'on avait pleuré et crié quelque temps, on passait tout à coup de la tristesse à la joie, en faisant bonne chère aux frais des plus proches parents du défunt. On ne cessait de boire et de manger que pour danser. Le bal fini, on procédait à la sépulture.

5. La marche devait se faire en droite ligne, et si l'on rencontrait quelque mur, ou même quelque maison sur le passage, on ne balançait point à l'abattre. L'usage ordinaire (bel usage vraiment !) était d'enterrer quelques personnes vivantes dans le même tombeau, avec une provision de vivres et de liqueurs, pour le service du mort.

Voilà ce qui se passait dans les royaumes de Caongo et d'Angoy avant la prédication du cléricalisme ; ET AUJOURD'HUI ON VEUT L'EXTERMINER ! ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

6. Arrivons à une autre partie considérable de l'Afrique occidentale : la **Guinée** ou les deux Guinées. Ce vaste pays est compris entre la colonie anglaise de Sierra Léone au nord, et le cap Lopez au sud. Les Espagnols et les Portugais la découvrirent successivement pendant les années 1446 et 1484. Comme toutes les autres parties de la côte, ils trouvèrent le pays sous la domination sanguinaire et absolue du démon. Cependant l'heure de la miséricorde arriva pour ce pauvre peuple, que continuent encore aujourd'hui d'évangéliser, avec un dévouement héroïque, les enfants du vénérable Père Libermann.

7. En 1605, le célèbre missionnaire jésuite Balthazar Barreira, débarqua sur la côte de Guinée. Il s'était embarqué à Lisbonne avec plusieurs de ses confrères. Tous arrivèrent heureusement à l'île de San-lago, la principale de l'archipel du Cap-Vert. C'était comme l'entrepôt général des malheureux esclaves noirs, qu'on y amenait de l'intérieur de la Guinée, pour les exporter au loin. Le premier bienfait des missionnaires fut d'ouvrir les yeux à ces pauvres nègres sur les prestiges de leurs devins, qui, sous prétexte de rendre la santé aux malades, nuisaient également à leurs corps et à leurs âmes.

8. Un autre mal non moins déplorable, c'est que les traitants, impatients du lucre, baptisaient les esclaves à la hâte, par troupes quelquefois de six cents hommes, afin de les transporter au plus vite dans différentes contrées du monde. Les Pères obtinrent la liberté pour un grand nombre de ces malheureux, qu'on arrachait par violence à leur patrie et à leur famille. Pour tous, ils obtinrent les délais que réclamait l'enseignement de la religion, qu'on leur faisait embrasser.

9. S'avancant dans l'intérieur des terres, le Père Barreira arriva à Quinola, le 7 janvier 1605 ; mais il ne put aborder le vieux roi de Bissan, qui lui avait donné des espérances de conversion. Il obtint seulement du ministre, protection pour le christianisme, et la promesse de ne point souiller de sang humain les funérailles du roi : car c'était l'usage de ce peuple d'égorger sur la tombe de leur Prince ses femmes, ses principaux serviteurs, son cheval de bataille, afin que, dans l'autre monde, il pût se présenter avec un cortège royal¹.

10. En 1607, le général des jésuites envoya plusieurs auxiliaires au Père Barreira, entre autres, le Père Emmanuel Alvarez. Ce courageux missionnaire s'enfonça dans les terres, et son premier soin fut de travailler à adoucir les mœurs des habitants. Il obtint d'abord la suppression des sacrifices humains, accompagnés de circonstances atroces, par lesquels les noirs prétendaient honorer les princes défunts. Le roi de Quinola abolit cet usage barbare et demanda le baptême. Voilà ce qui se passait en Guinée avant la prédication du cléricalisme ! ET AUJOURD'HUI ON VOUDRAIT L'EXTERMINER ! ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES (IBID.) !

¹ Du Jarric, *Hist. des choses les plus mémorables*, t. III, p. 377.

CHAPITRE XXV - AFRIQUE OCCIDENTALE.

1. Continuons notre voyage sur les côtes africaines. Le 18 octobre 1861, un de nos missionnaires, venu à Paris, après douze ans de séjour dans les différentes parties de l'Afrique occidentale, nous disait, et plus tard voulait bien nous écrire ce qui suit :

«C'était au mois de septembre 1850. J'étais moi même sur les lieux, où s'accomplit le sacrifice dont je vais vous parler. Il est à remarquer que ce n'est pas ici un fait isolé ; mais ces sortes de sacrifices sont d'un **usage très fréquent**. La victime était un beau jeune homme, pris dans une peuplade voisine. Pendant quinze jours, il fut attaché par les pieds et par les mains à un tronc d'arbre, au milieu des cases du village.

2. «Sachant le sort qui l'attendait, le malheureux fit, pendant la nuit du quatorzième au quinzième jour, un suprême effort pour se dégager de ses liens : il y réussit. Eperdu, il arriva avant le jour à un poste français. Personne n'entendant sa langue, il fut pris pour un esclave fugitif ; et on le livra sans difficulté aux nègres qui, s'étant mis à sa poursuite, ne tardèrent pas à le réclamer. Reconduit au village, le sacrifice fut décidé pour le jour même, qui était un vendredi ; il eut lieu de la manière accoutumée.

3. «La victime est garrottée et assise sur une pierre, en guise d'autel, au centre de la grande place. Autour de la place, des marmites pleines d'eau sont placées sur des foyers. Une musique bruyante, accompagnée de nombreux tam-tams, occupe une des extrémités de la place, et attend le signal. La population du village et des villages voisins, souvent au nombre de trois à quatre mille personnes, revêtues de leurs habits de fête, se range en cercle autour de la victime. C'est en petit **les amphithéâtres des Romains**.

4. «Au signal donné, la musique, les tam-tams, les vociférations de la foule remplissent l'air d'un bruit infernal ; c'est l'annonce du sacrifice. Les sacrificateurs s'approchent de la victime, armés de mauvais couteaux, et commencent leur atroce ministère. Suivant les rites, la victime doit être **dépecée toute vivante, et par les articulations**.

«On commence par la main droite qu'on détache du bras, en coupant l'articulation du poignet. De là, on passe au pied gauche qu'on coupe au-dessous de la cheville ; puis on vient à la main gauche et au pied droit. Des poignets, on passe aux coudes, des coudes aux genoux, des genoux aux épaules, des épaules aux cuisses, toujours en alternant, jusqu'à ce qu'il ne reste que le tronc, surmonté de la tête. Ainsi fut immolé mon malheureux jeune homme.

5. «A mesure qu'ils tombent, les membres de la victime sont portés dans les chaudières pleines d'eau bouillante. On termine l'opération en tranchant, ou mieux en **sciant la tête** qui est jetée au milieu de la place. Alors commence un spectacle dont rien ne saurait donner même une faible idée : les spectateurs semblent saisis d'une **fureur diabolique**.

«Au son d'une musique affreusement discordante, au bruit de vociférations inhumaines, les femmes échevelées, les hommes défigurés par je ne sais quelle ivresse diabolique, se livrent à des danses, ou plutôt à des contorsions effrayantes. La ronde infernale n'a d'autre règle que l'obligation, pour chaque danseur, de donner, en dansant et sans s'arrêter, un coup de pied à la tête de la victime, qu'on fait ainsi rouler sur tous les points de la place ; et de saisir avec un couteau, en passant près des chaudières, un morceau de chair, mangé avec la voracité du tigre. Ils croient par là apaiser le fétiche en courroux¹».

6. Écoutons le récit d'un autre missionnaire résidant dans les mêmes parages et témoin oculaire du fait qu'il raconte.

«Depuis quelques mois, la fièvre sévissait dans une de nos tribus, et faisait un grand nombre de victimes. Le roi vint trouver le féticheur (prêtre du serpent) :

«- N'as-tu pas, lui dit-il, quelque moyen de faire cesser le fléau.

- Les dieux sont irrités, répond le féticheur : ils demandent du sang.

- Va, lui dit le roi, choisis dans la tribu la jeune fille la plus belle et la plus pure, et tu l'écorcheras vivante».

7. «Le lendemain, lorsque je sortis de ma case, quelle scène épouvantable s'offrit à ma vue ! un corps tout rouge de sang, d'où s'exhalait encore d'ineffables sanglots, les pieds passés dans un nœud coulant, et traîné, au moyen d'une longue corde, dans les broussailles de la forêt par une foule en délire. C'était la jeune fille fraîchement écorchée ; et sa mère était là, suivant à la trace du sang et des lambeaux de chair accrochés aux épines, le corps de son enfant immolé au démon !»

8. Les faits suivants, d'une date toute fraîche, puisqu'ils sont du mois de décembre 1874, et du mois d'avril 1875, montrent la persistance opiniâtre du sacrifice humain, sur la malheureuse terre d'Afrique.

«Messi, roi de Porto-Novo, écrivent nos missionnaires, vient de mourir, **victime de la débauche et de l'ivrognerie**. La nuit qui a suivi sa mort, on a creusé dans une partie isolée de sa demeure une large fosse. A minuit, bâillonnées, et à moitié ivres, les victimes, au nombre de six, sont amenées par les aides du *migan*, ou bourreau. Ce sont le porte-clefs, la première femme du roi, son petit esclave, la femme qui rafraîchit le roi au moyen d'un large éventail, celle qui étend la natte sous ses pieds et celle qui tient le parasol.

9. «Placé sur le bord de la fosse, le chef des Bouteilles (le *gogan*), les présente au sacrificateur qui les reçoit et les présente aux dieux, en répandant sur la tête de chacune d'elles, un peu d'huile de palme mêlée à de la farine de maïs.

¹ Lettre de Mgr Duret, vicaire-apostolique de la Sénégambie.

Puis, on accorde aux victimes, comme consolation dernière, quelques gouttes de tafia. Les trois premières, garrottées et agenouillées, reçoivent le coup fatal, et leurs têtes tombent sous le sabre fétiche.

«Les trois autres, étendues dans la fosse, sont frappées à l'occiput avec un bâton rond et poli. De ce sang chaud et fumant, sortant à flots par la bouche et par le nez des victimes, les bourreaux crépissent le fond et les parois de la fosse, et reçoivent des mains du chef des Bouteilles, des nattes et des étoffes qu'ils étendent sur cette **couche de sang**.

10. «Aux premiers rayons du soleil, la bière royale est descendue dans la fosse. A côté, on place, enveloppés dans une natte, les cadavres de la première femme du roi et du petit esclave, et la fosse est recouverte de terre. Les autres cadavres sont jetés dans une fosse séparée.

«Trois mois après, ont lieu les funérailles solennelles. Elles sont l'occasion d'horribles sacrifices humains, qui se succèdent pendant neuf jours, avec une **barbarie incroyable**. Retirée de la fosse, la tête du roi est portée à la case fétiche de Mézé, et les funérailles s'accomplissent dans un bosquet voisin, illustré par des crimes séculaires. Ces secondes funérailles sont l'apothéose du roi, qui alors devient **fétiche**.

11. «Pour rehausser l'éclat de sa cour dans son nouveau royaume. on lui envoie des ministres et un grand nombre de femmes et d'esclaves, qu'on immole en grande cérémonie. Ces malheureuses victimes, richement habillées, portent les insignes des hauts personnages qu'ils représentent. L'esclave du chef du palais porte le nom et les décorations de son maître ; il est conduit au sacrifice, tenant dans ses mains une peau de léopard et un plat. La victime du second ministre arrive au bûcher funèbre, tirant un cheval par la bride.

«Les princes des campagnes amènent aussi leurs esclaves destinés au sacrifice. Les princesses elles-mêmes offrent au roi défunt une jeune et belle négresse, pour danser et chanter devant lui.

12. «A minuit, les tueries commencent et continuent jusqu'au jour. Elles s'accomplissent dans la cour du palais, près d'une cabane de bambous. La première amenée, est un malheureux qui, se voyant entre les mains brutales des exécuteurs, comprend qu'on va l'immoler, et pousse des cris de détresse : «Au secours ! on veut me tuer ! qu'ai-je donc fait ? Blancs, secourez-moi». Il exhale en vain son désespoir, car nul ne peut intervenir sous peine de mort. On ne le bâillonne cependant pas, parce qu'on veut, avant qu'il expire, lui donner des commissions pour l'autre monde.

13. «Le sang de la victime est recueilli dans unealebasse ; on coupe au cadavre une main qu'on suspend à la porte fétiche ; on détache habilement la peau des reins, pour en faire un tambour qui servira aux prochaines féticheries. Les caillots de sang épars çà et là, sont mêlés à de la bouse de vache, et on en frotte le sol de la cabane. Quant aux derniers lambeaux de chair, ils sont traînés et honteusement exposés devant le palais, à la vue de tout le peuple..

14. «Une nouvelle victime est amenée. C'est un jeune homme qui ignore complètement ce qui l'attend. On le conduit à la cabane, et pendant qu'on l'invite à sonner de la trompette, les exécuteurs le saisissent, lui donnent les commissions d'usage pour l'autre monde, le renversent et l'assomment sous une grêle de coups de bambous. Son sang est recueilli pour achever de crépir la case ; de la même manière furent, pendant huit jours, immolées les autres victimes.

15. «Le neuvième jour approche, toute la ville retentit de cris, de chants, de hurlements, de bruits de mousqueterie. La matinée se passe ainsi en fêtes. On régale les victimes, dont la plupart ignorent le sort qui les attend. Vers deux heures de l'après-midi, on se prépare à la dernière cérémonie. Tous les braves de Porto-Novo se rangent en bataillons sur la place, près de leurs chefs de guerre, armés de leurs parasols. On se met en marche, au son lugubre du tambour, fabriqué avec la peau de la victime immolée le premier jour.

16. «De la mission, nous pouvons voir tout ce qui va se passer. En face de nous, à cinquante pas, hors du rempart, s'élève au milieu de la plaine, un petit bosquet sacré de forme ronde : c'est un massif de broussailles impénétrables. La veille les noirs y ont ouvert, à coups de sabre, un larve et tortueux chemin, conduisant au pied d'un grand arbre, où l'on doit immoler les victimes. Une longue file d'hommes armés arrivent, bannières déployées, et viennent se ranger par bataillons, de chaque côté du bosquet. Nous découvrons la première victime. Vêtue de blanc, elle conduit un cheval par la bride : c'est le représentant du chef des écuries du roi. Il marche d'un pas décidé et paraît heureux : c'est un jeune homme d'une vingtaine d'années.

17. «La veille, le palefrenier chef lui dit : «Je désire faire présent d'un cheval pour le roi, veux-tu le conduire là-bas dans le buisson, où l'on va s'amuser ?» Le jeune homme accepte. «C'est bien, dit le palefrenier, va te laver et reviens ; mange bien et bois bien. Demain tu conduiras le cheval et tu feras les commissions qu'on te donnera pour le roi».

«Je vois le pauvre jeune homme s'avancer. Arrivé en face du bosquet, il s'arrête avec son cheval et trouve à l'entrée l'exécuteur, et plus loin ses lits et ses esclaves, armés de sabres et de bâtons.

18. «La seconde victime arrive, vêtue comme le chef qu'elle représente, on tient un parasol au-dessus de sa tête. En dehors du bosquet on place une chaise. La victime s'y assied. Les noirs viennent se prosterner devant elle et la complimenter. A voir le malheureux parler, gesticuler, sourire, s'asseoir et se lever, on croirait qu'il se croit un vrai chef.

«Bientôt arrivent deux hommes et quatre femmes qui doivent porter dans le bosquet, les têtes des victimes immolées au palais. Les malheureux ! ils ignorent qu'ils vont préparer l'autel qui va les dévorer.

19. «Enfin, le feu est mis au bûcher. Les exécuteurs découvrent leurs armes et se précipitent sur les victimes, qui sont

aussitôt immolées. Cependant un fort jeune homme s'arrache aux bourreaux, s'élance dans les broussailles et cherche à s'échapper. Une haie d'hommes lui interdit le passage ; il reçoit un coup de feu à la tête et on le traîne au supplice.

Dans la confusion produite par cet incident, la jeune fille que les princesses envoyaient au roi pour chanter et danser devant lui, avait pu s'échapper aussi dans les broussailles. La malheureuse, bientôt reprise, pousse des cris que le tumulte ne nous permet pas de saisir. Ceux qui étaient plus rapprochés l'ont entendue crier : «Au secours ! au secours !» Beaucoup de curieux effrayés ont fui. D'autres victimes ont poussé ce cri que j'ai entendu : «*Ou pa mi ô ! on me tue*». Malgré ses larmes et ses supplications, la jeune fille est exécutée ainsi que le conducteur du cheval et un grand nombre d'autres victimes, dont on jette sur le bûcher les corps encore palpitants.

«L'horrible sacrifice est consommé. Les coups de feu, en signe de réjouissance, continuent encore deux heures, et chacun reprend le chemin de sa case.

«Je ne sais si les Anglais laisseront ces cruautés impunies, ou demanderont réparation de la violation du traité qu'ils ont fait avec Sungi, père de Toffa, et que celui-ci n'a pas respecté¹».

Telles sont les **incroyables horreurs** qui se commettent encore, à l'heure qu'il est, sur les côtes occidentales de la malheureuse terre de Cham. La raison en est que le cléralisme n'a pas été prêché. ET AUJOURD'HUI ON VOUDRAIT L'EXTERMINER ! ET ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

CHAPITRE XXVI - L'AFRIQUE OCCIDENTALE. LE DAHOMEY.

1. Entrons enfin dans l'affreux royaume du **Dahomey**, dont les principales villes sont Abomey, Cana, et Widah sur le bord de la mer. Le sang humain y coule encore aujourd'hui, non pas en ruisseaux, mais **à torrents**. Chaque année on y célèbre une fête solennelle, appelée la *fête des Coutumes*. Voici la relation de cette fête, écrite, en 1860, par un voyageur européen, témoin oculaire de ce qu'il rapporte.

2. «Le 16 juillet on présente au roi, successeur et fils du roi défunt, un captif fortement bâillonné. Le roi lui donne des commissions pour son père, lui fait remettre pour sa route une piastra et une bouteille de tafia, après quoi on l'expédie. Deux heures après, quatre autres messagers portaient dans les mêmes conditions. Le 23, j'assistai à la nomination de vingt-trois officiers et musiciens, qui vont être sacrifiés pour entrer au service du roi défunt. Le 28, immolation de quatorze captifs, dont on porte les têtes sur différents points de la ville, au son d'une grosse clochette.

«Le 29, on se prépare à offrir à la mémoire du roi Ghézo les victimes d'usage. Les captifs ont un bâillon en forme de croix, qui doit les faire énormément souffrir. On leur passe le bout pointu dans la bouche, il s'applique sur la langue, ce qui les empêche de la doubler et par conséquent de crier. Ces malheureux ont presque tous **les yeux hors de la tête**. Les chants ne discontinuent pas, ainsi que les tueries. Pendant la nuit du 30 et du 31, il est tombé plus de cinq cents têtes. Plusieurs fossés de la ville sont comblés d'ossements humains. Les jours suivants, continuation des mêmes massacres.

«La tombe d'un dernier roi est un grand caveau, creusé dans la terre. Ghézo est au milieu de toutes ses femmes qui, avant de s'empoisonner, se sont placées autour de lui, suivant le rang qu'elles occupaient à sa cour. Ces morts volontaires peuvent s'élever au nombre de six cents.

3. «Le 4 août, exhibition de quinze femmes prisonnières, destinées à prendre soin du roi Ghézo, dans l'autre monde. On les tuera cette nuit d'un coup de poignard dans la poitrine. Le 5 est réservé aux offrandes du roi, quinze femmes et trente-cinq hommes y figurent, bâillonnés et ficelés, les genoux repliés jusqu'au menton, les bras attachés au bas des jambes, et maintenus chacun dans un panier qu'on porte sur la tête ; le défilé a duré plus d'une heure et demie. C'était un **spectacle diabolique** que de voir l'animation, les restes, les contorsions de toute cette négrille.

4. «Derrière moi étaient quatre magnifiques noirs, faisant fonction de cochers autour d'un petit carrosse, destiné à être envoyé au défunt, en compagnie de ces quatre malheureux. Ils ignoraient leur sort. Quand on les a appelés ils se sont avancés tristement, sans proférer une parole. Un d'eux avait deux grosses larmes qui perlaient sur ses joues, ils ont été tués tous quatre comme des poulets, par le roi en personne.

5. «Après l'immolation, le roi est monté sur une estrade, a allumé sa pipe et donné le signal du sacrifice général. Aussitôt les coutelas se sont tirés, et les têtes sont tombées. Le sang coulait de toutes parts ; les sacrificateurs en étaient couverts, et les malheureux qui attendaient leur tour, au pied de l'estrade royale, étaient comme teints eu rouge.

«Ces cérémonies vont durer encore un mois et demi, après quoi le roi se mettra en campagne pour faire de nouveaux prisonniers, et recommencer la *fête des Coutumes*. Vers la fin d'octobre il y aura encore sept à huit cents têtes abattues²».

«Au roi Ghézo a succédé son fils, le prince Badou. L'intronisation du nouveau monarque a été le triomphe des anciennes lois, qui ont acquis toute la vigueur sanguinaire réclamée par les féticheurs».

Il ne faut pas croire que la boucherie humaine se borne aux grandes fêtes. Pas une ne se passe sans que quelques têtes ne tombent sous la hache du fanatisme. Dernièrement l'Europe a frémi en apprenant que le sang de trois mille

¹ *Annales de la Propagation de la foi*, n°284, janvier 1876.

² L'auteur de ce récit n'est pas un missionnaire catholique. Nous avons vu un missionnaire qui nous a confirmé tous ces détails, en ajoutant que depuis douze ans qu'il est en Afrique, on peut, sans exagération, porter à 16.000 le nombre des victimes humaines, immolées dans le royaume de Dahomey, qui compte près d'un million d'habitants. Voir le *Voyage*, de M. Répin, *médecin de Marine*, et *Annales de la Propagation de la foi*, mars 1861, p. 122 et suivantes.

créature humaines avait arrosé le tombeau de Ghézo. Hélas ! s'il n'y en avait que trois mille ¹!

6. En effet, ce n'est pas seulement à Cana, la ville sainte de Dahomey, mais encore à Abomey, capitale du royaume, que se jouent ces sanglantes tragédies.

«Appelés au palais du roi, écrit tout récemment un voyageur, nous vîmes quatre-vingt-dix têtes humaines, tranchées le matin même : leur sang coulait encore sur la terre. Ces affreux débris étaient étalés de chaque côté de la porte, de manière que le public pût bien les voir.

7. «Trois jours après, nouvelle visite au palais, et même spectacle. Soixante têtes fraîchement coupées, rangées comme les premières, de chaque côté de la porte, et trois jours plus tard, encore trente-six. Le roi avait fait construire, sur la place du marché principal, quatre plates-formes, d'où il jeta au peuple des *cauris*, coquillages servant de monnaie, et sur lesquelles il fit encore immoler soixante victimes humaines²».

8. Voici qu'elle fut la forme de ce nouveau sacrifice.

«On apporta de grandes mannes ou corbeilles, contenant chacune un homme vivant, dont la tête seule passait au dehors. On les aligna un instant sous les yeux du roi, puis on les précipita, l'un après l'autre, du haut des plates-formes sur le sol de la place, où la multitude dansant, chantant et hurlant, se disputait cette aubaine comme en d'autres contrées les enfants se disputent les dragées de baptême.

Tout Dahomyen assez favorisé du sort pour saisir une victime et lui **scier la tête**, pouvait aller, à l'instant même, échanger ce trophée pour une filière de cauris, environ 2 fr. 50. Ce n'est que lorsque la dernière victime eut été décollée, et deux piles sanglantes, l'une de têtes, l'autre de troncs, eurent été élevées aux deux bouts de la place, qu'il me fut permis de me retirer chez moi³».

9. Que deviennent les cadavres ? L'histoire nous apprend que **toujours et partout la manducation, sous une forme ou sous une autre, accompagne le sacrifice**. Que deviennent donc les corps des innombrables victimes du Moloch Dahomyen ?

«J'ai souvent, écrit un voyageur, posé cette question à des Dahomyens de diverses classes, et je n'ai jamais pu obtenir une réponse bien catégorique. Je ne crois pas les Dahomyens anthropophages. Il pourrait se faire néanmoins qu'ils attachassent quelque idée superstitieuse à la consommation de ces restes, et qu'ils servissent à de secrètes et révoltantes agapes ; mais, je le répète, je n'ai là-dessus que des soupçons, qu'ont fait naître dans mon esprit l'hésitation et l'embarras des noirs que j'ai interrogés à ce sujet⁴».

10. Si on en juge par la **tyrannie absolue que le grand Homicide exerce sur ce malheureux pays**, il est bien probable que les soupçons du voyageur ne tarderont pas à devenir une affreuse réalité. Avec la haine de l'homme et la soif de son sang, cette tyrannie se révèle par un dernier trait.

«C'est à Abomey que se trouve le tombeau des rois, vaste souterrain creusé de mains d'homme. Quand un roi meurt, on lui érige, au centre de ce caveau, une espèce de cénotaphe entouré de barres de fer et surmonté d'un cercueil, **cimenté du sang d'une centaine de captifs**, provenant des dernières guerres, et sacrifiés pour servir de gardes au souverain, dans l'autre monde. Le corps du monarque est couché dans ce cercueil, la tête reposant sur les crânes des rois vaincus. Comme autant de reliques de la royauté défunte, on dépose au pied du cénotaphe, tout ce qu'on peut y placer de crânes et d'ossements.

11. «Tous les préparatifs terminés, on ouvre la porte du caveau et l'on y fait entrer huit *Abaïes*, danseuses de la cour en compagnie de cinquante soldats ; danseuses et guerriers, munis d'une certaine quantité de provisions, sont chargés d'accompagner leur souverain dans le royaume des ombres : en d'autres termes, ils sont offerts en **sacrifice vivant**, aux mânes du roi mort.

«Dix-huit mois après, pour l'intronisation du nouveau roi, le cercueil est ouvert, et le crâne du roi mort en est retiré. Le régent prend ce crâne dans la main gauche, et, tenant une petite hache de la main droite, il la présente au peuple, proclame la mort du roi et l'avènement de son successeur. Avec de l'argile pétrie dans le sang de victimes humaines, on forme un grand vase, dans lequel le crâne et les os du feu roi sont définitivement scellés. Jamais la soif de sang du Moloch africain ne se manifeste plus qu'en cette solennité. Des **milliers de victimes humaines sont immolées**, sous prétexte d'envoyer porter au feu roi la nouvelle du couronnement de son successeur⁵».

12. **Toutes ces horreurs se commettent à quelques centaines de lieues des côtes de France ! Et l'Europe chrétienne, qui a des milliers de soldats pour faire la guerre au pape, n'en a pas un pour faire respecter les plus saintes lois de l'humanité !** Une seule chose a délivré l'Europe de cruautés semblables, **une seule chose en empêche le retour ; c'est le christianisme**. Et il se trouve aujourd'hui ; en Europe, des milliers d'hommes qui n'ont de voix que pour insulter le christianisme et demander qu'on l'extermine ; de plumes que pour le calomnier ; de mains que pour le souffleter ! Ingrats ! qui, sans le christianisme, eussent peut-être été offerts en victimes à quelque Ghézo

¹ *Annales*, mai 1862.

² *Le Tour du Monde*, n°63, p. 107.

³ *Le Tour du Monde*, *ibid.*, p. 110.

⁴ *Le Tour du Monde*, *ibid.*, p. 110.

⁵ *Le Tour du Monde*, p. 103-104.

CHAPITRE XXVII – L'AMERIQUE DU NORD. HAITI. LE MEXIQUE

1. Jusqu'ici nous avons constaté l'existence du sacrifice humain, dans les trois parties connues du monde ancien : l'Asie, l'Europe et l'Afrique. **Le fait est universel et permanent. Ce n'est donc point une affaire de race, de climat, de longitude, de latitude, d'une barbarie plus ou moins profonde ou d'une civilisation plus ou moins avancée : c'est une affaire de culte universel et permanent. Le sacrifice humain a donc une cause universelle et permanente.**

Cette cause n'existe ni dans les lumières de la raison, ni dans les inclinations de la nature, ni dans la volonté de Dieu. A moins de demeurer, devant ce fait impitoyable, la bouche béante, il reste à l'expliquer par le rôle universel et permanent du grand homicide, dans la chute de l'humanité. Un autre fait, non moins universel et non moins permanent, c'est la cessation du sacrifice humain partout, où le christianisme est prêché et accepté.

2. Puisque le monde moderne s'est enrichi d'un nouveau continent, il reste, pour compléter la démonstration, à visiter cette nouvelle terre appelée **l'Amérique**. Pour nous y rendre, traversons la mer des Antilles et arrêtons-nous à la grande île d'Haïti. Là s'est accompli récemment un fait qui a obtenu une publicité judiciaire.

Au mois de décembre 1863, à Bizoton, aux portes même de la **capitale d'Haïti**, le nommé Congo Pellé reçut du dieu Vaudoux¹ l'ordre de lui faire un sacrifice humain ; à ce prix la fortune devait visiter sa pauvre demeure. De concert avec sa sœur, Jeanne Pellé, il résolut d'**immoler au serpent sa propre nièce**, la petite Claircine, âgée de huit ans.

3. La jeune fille fut conduite le 27 décembre chez un nommé Julien Nicolas, qui, secondé par d'autres adeptes, Floréal, Guerrier, la femme Beyard, lui lia les bras et les jambes. Claircine fut alors transportée dans la maison de Floréal et déposée dans un lieu mystérieux appelé *Humfort*, dans le langage des initiés. Elle y resta quatre jours, et le mercredi 30 décembre, à dix heures du soir, la victime fut de nouveau portée chez Congo Pellé. L'heure du sacrifice avait sonné.

4. Jeanne Pellé saisit sa nièce par le cou et l'étrangle, pendant que Floréal lui presse les côtes et que Guerrier lui tient les pieds. Le cadavre est étendu sur le sol, et Floréal l'écorche avec un couteau, après lui avoir coupé la tête. Cette opération à peine terminée, Jeanne Pellé, Floréal, Guerrier, Congo, Néréine, femme de Floréal, Julien Nicolas, et les femmes Roséide et Beyard se précipitent sur la victime, dévorent ses chairs palpitantes et boivent son sang encore chaud.

5. Après cet horrible festin, les cannibales se rendent chez Floréal avec la tête de la pauvre Claircine, la font bouillir avec des ignames et en mangent les parties charnues. Le crâne ainsi dépouillé est placé sur un autel. Jeanne agite une clochette, et les adeptes exécutent une danse religieuse, tournant autour de l'autel en chantant une chanson sacrée, qui probablement, n'était autre que le fameux hymne vaudoux :

Eh ! eh ! bomba ! hen ! hen ! Conga Bafio sè ! Cinga manne de li ; Cinga de ki la. Conga li !

6. La cérémonie terminée, la peau et les entrailles de Claircine furent enterrées près de la maison de Floréal ; on avait déjà recueilli dans des vases, qui devaient être précieusement conservés, ce qui restait du sang de la victime ; quant aux os, ils furent pulvérisés, car la cendre devait être également conservée.

L'œuvre sainte était accomplie, et les adorateurs du serpent se séparèrent, en se donnant rendez-vous pour le 6 janvier, jour des rois, où ils devaient faire un nouveau sacrifice. La victime, cachée chez Floréal, n'attendait plus que le couteau sacré. C'était une jeune fille nommée Losama, que Néréine avait volée sur le chemin de Leogane.

La justice fut heureusement avertie ; et les anthropophages, condamnés à mort par le jury, ont été pendus le 6 février 1864².

7. Remarquons-nous et cinglons vers le **Mexique**, voyons ce qu'il était avant la prédication du cléricalisme.

Sur le sol mexicain s'élevaient un grand nombre de *Téocallis*, ou maisons des dieux. Ces *Téocallis* avaient tous la même forme, bien qu'avec des dimensions fort différentes. C'étaient des **pyramides** à plusieurs assises, qui s'élevaient à une grande hauteur, au milieu d'une vaste enceinte carrée, et entourée d'un mur. Cette enceinte renfermait des jardins, des fontaines, les habitations des prêtres, quelquefois même des magasins d'armes.

8. Un grand escalier conduisait à la cime de la pyramide tronquée. Au sommet de cette plate-forme, se trouvaient une ou deux chapelles en forme de tour, qui renfermaient les idoles colossales de la divinité à laquelle le *Téocalli* était dédié. C'était là, enfin, que les prêtres entretenaient le feu sacré. Par suite de cette disposition de l'édifice, le sacrifice pouvait être vu d'une grande multitude de peuple à la fois.

9. C'est au sommet de ces pyramides qu'avait lieu l'immolation des victimes humaines. De temps immémorial, les **Azèques** rendaient ce culte sanguinaire, surtout au dieu de la guerre, appelé *l'Épouvante*. Il était représenté avec un dard dans la main droite, un bouclier dans la main gauche, la tête couverte d'un casque orné de feuilles vertes.

¹ Le dieu-serpent adoré par les Vaudoux.

² *Moniteur haïtien*, 12 mars 1864.

Le plateau central du Mexique fut le premier théâtre sur lequel les Aztèques commencèrent à lui immoler des hommes. Leurs guerres continuelles leur fournissaient un si grand nombre de victimes, que des sacrifices humains furent offerts sans exception à toutes leurs divinités. Les Aztèques ne se contentaient pas de teindre de sang leurs gigantesques idoles, ils dévoraient une partie du cadavre, que les prêtres jetaient au bas de l'escalier du Téocalli, après en avoir arraché le cœur.

10. Cette affreuse boucherie dépasse toutes les proportions connues. En 1447, moins d'un siècle avant la conquête espagnole, eut lieu, à Mexico, la dédicace d'un Téocalli ou temple en l'honneur du dieu de la pierre, par Ahuizotl, roi du Mexique. Jamais dans aucun pays si épouvantable tuerie n'avait eu lieu pour honorer le grand homicide. Les historiens indigènes, qu'on ne saurait accuser ni d'ignorance ni de partialité en cette occasion, portent à **quatre-vingt mille**, le nombre des victimes humaines immolées dans cette fête, dont ils donnent la description suivante.

11. Le roi et les sacrificateurs montèrent sur la plate-forme du temple. Le monarque mexicain se plaça à côté de la pierre des sacrifices, sur un siège orné de peintures effrayantes. Au signal, donné par une musique infernale, les captifs commencèrent à monter les degrés du Téocalli ; ils étaient couverts d'habits de tête, et avaient la tête ornée de plumes.

12. A mesure qu'ils arrivaient au sommet, quatre ministres du temple, le visage barbouillé de noir et les mains teintes de rouge, saisissaient la victime, et l'étendaient couchée, sur le dos, sur la pierre placée au pied du trône royal. Le roi se prosternait en se tournant successivement vers les quatre points cardinaux (parodie du signe de la croix) ; puis, il lui ouvrait la poitrine dont il arrachait le cœur, qu'il présentait palpitant aux mêmes côtés, et le remettait ensuite aux sacrificateurs. Ceux-ci allaient le jeter au *quanhaicalli*, espèce d'auge profonde, destinée à ce service sanglant. Ils achevaient la cérémonie en secouant aux quatre points cardinaux le sang qui leur restait aux mains.

13. Après avoir immolé de la sorte une multitude de victimes, le roi fatigué présenta le couteau au grand prêtre, celui-ci à un autre, et ainsi de suite jusqu'à ce que leurs forces fussent épuisées. D'après les souvenirs du temps, le sang coulait le long des degrés du temple, comme l'eau durant les averses orageuses de l'hiver, et on eût dit que les ministres étaient revêtus d'écarlate.

14. Cette épouvantable hécatombe dura quatre jours, elle avait lieu à la même heure et avec le même cérémonial, dans les principaux temples de la ville ; et les plus grands personnages de la cour y remplissaient, avec les prêtres, les mêmes fonctions que Ahuizotl au sanctuaire du dieu de la guerre. Les rois tributaires et les grands, qui avaient assisté au sacrifice, voulurent l'imiter dans la dédicace de quelques temples. Le sang humain ne fut pas épargné un auteur mexicain, Ixtlilxochitl, estime à plus de **cent mille** le nombre des victimes qu'on immola cette année.

15. Le **fleuve de sang humain** qui, dans certaines circonstances, devenait un grand lac, ne cessait jamais de couler. Connue les Grecs, les Romains, les Gaulois et autres peuples de l'antiquité, les Mexicains avaient aussi leurs Targélie. Au milieu d'une épaisse forêt, se trouvait le souterrain consacré à Pétéla, prince des temps antiques.

Sous ces sombres voûtes, le voyageur contemple avec stupeur la bouche béante d'un abîme sans fond, où se précipitent en mugissant les eaux d'une rivière. C'est là que dans les **moments d'épreuve**, on amenait en pompe les esclaves ou les prisonniers, captivés à cette intention. On les couvrait de fleurs et de riches vêtements, et on les précipitait dans l'abîme au milieu des nuages d'encens, qu'on envoyait à l'idole.

16. Tous les mois de l'année étaient marqués par des sacrifices humains. Celui qui répond à notre mois de février, était consacré aux *Génies* des eaux. On achetait, pour leur sacrifier, de tout petits enfants, que les pères offraient souvent d'eux-mêmes, afin d'obtenir pour la saison prochaine l'humidité nécessaire à la fécondation de la terre. On portait ces enfants au sommet des montagnes, où s'engendrent les orages, et là on les immolait ; mais on en réservait toujours quelques-uns, pour les sacrifier au commencement des pluies. Le prêtre leur ouvrait la poitrine et en arrachait le cœur, qui était offert en propitiation à la divinité, et leurs petits corps étaient servis ensuite, dans un festin de cannibales, aux prêtres et à la noblesse.

17. Un autre mois était appelé l'Écorchement humain. Son patron était *Aipé*, le chauve ou l'écorché, autrement dit Totec, mort jeune et de mort malheureuse. **Contrefaçon diabolique de Notre-Seigneur**, d'autant plus que cette divinité inspirait à tous une horreur extrême. On lui attribuait le pouvoir de donner aux hommes les maladies qui inspirent le plus de dégoût¹. Aussi on lui offrait journellement des sacrifices humains.

18. Les victimes conduites à ses autels étaient enlevées par les cheveux, jusqu'à la terrasse supérieure du Téocalli. Ainsi suspendues, les prêtres les écorchaient toutes vives, se revêtaient de leur peau sanglante et s'en allaient par la ville quêter en l'honneur du dieu. Ceux qui présentaient ces victimes étaient tenus de jeûner durant vingt jours à l'avance, après quoi ils se régalaient d'une partie de leur chair².

Voilà ce qui se passait au Mexique avant la prédication du cléricalisme ! ET AUJOURD'HUI ON VEUT L'EXTERMINER ! ET ON DIT QUE

¹ Nouveau moyen infernal de faire détester le Crucifié.

² *Histoire des nations civilisées du Mexique*, t. III, p. 341, 503, etc., par l'abbé de Bourbourg. M. de Bourbourg a passé plus de trente ans en Amérique, occupé à la recherche des antiquités mexicaines. C'est sans contredit l'homme qui connaît le mieux le Mexique. Aussi a-t-il été mis à la tête de l'expédition scientifique envoyée dans ce pays, les dernières années de l'empire de Napoléon III. Voir aussi de Humboldt, *Vue des Cordillères*, t. II, p. 250, et t. I, p. 267, etc.

CHAPITRE XXVIII - L'AMÉRIQUE DU NORD (suite).

1. Au récit des cruautés mexicaines que nous venons de retracer, au tableau de celles dont nous allons être témoins dans toutes les parties du nouveau monde, une réflexion vient naturellement à l'esprit. On a beaucoup blâmé les cruautés exercées par les Espagnols sur les populations américaines. Nous sommes loin de les approuver ; mais on peut dire que les Américains ne les avaient pas volées, et qu'elles furent le juste châtiment de leurs iniquités. Les Espagnols traitèrent ces peuples altérés de sang et couverts de crimes séculaires, comme firent les Hébreux à l'égard des peuples de Chanaan. *Dieu*, dit un proverbe, *ne paie pas tous les samedis ; mais Il ne fait jamais banqueroute*.

2. Continuons notre visite dans l'Amérique du Nord. Nous voici dans le **Honduras**, importante contrée, conquise par Fernand Cortez. Esclaves tremblants du grand homicide, les idolâtres de ce pays rivalisaient de barbarie avec les Mexicains, s'ils ne les surpassaient. Trois dieux principaux, c'est-à-dire trois démons, étaient l'objet de leur culte. Ils leur avaient élevé trois grands temples.

3. Tous les ans, à des jours désignés, ils venaient en grande pompe y sacrifier leurs pères et leurs enfants : chaque temple était desservi par un prêtre, qui procédait à ces sacrifices impies et rendait les oracles des idoles. Ce prêtre s'appelait **pape**, comme si le démon avait voulu usurper pour ses ministres le titre que les chrétiens donnent à leur chef¹.

4. Enfin **l'heure de la miséricorde arriva** pour ce pauvre peuple. Les enfants de saint François pénétrèrent courageusement dans ce pays, abattirent les temples et brisèrent les idoles. Naguère jouets de l'esprit des ténèbres, les prêtres eux-mêmes, voyant la faiblesse de leurs dieux, embrassèrent la foi chrétienne ; **et le sacrifice divin remplaça le sacrifice humain**.

5. Vers le même temps, en 1528, un fils de saint Dominique, Bernardin de Minaya, non moins zélé et non moins courageux que les enfants de saint François, se rendit à Tépéaca, ville située non loin de **Mexico**. Déjà, le culte extérieur des idoles y avait été aboli par les Espagnols. Mais les habitants cachaient soigneusement leurs idoles pour les honorer en secret. Le missionnaire l'ayant appris commanda à deux jeunes Indiens catholiques, de fouiller les maisons et de briser les idoles. Ils obéirent, mais il leur en coûta la vie.

6. Ce n'était ni par amour ni par dévotion et confiance que ces pauvres idolâtres adoraient leurs dieux, et leur offraient en sacrifice tout ce qu'ils avaient de plus cher : c'était **uniquement par crainte**. Un religieux, témoin oculaire, s'exprime ainsi :

« Ils n'agissent jamais par un principe de vertu, mais par des motifs de crainte. Ils ne font pas le cruel sacrifice de leurs enfants, à raison de l'amour qu'ils portent à leurs faux dieux, mais **à cause de la peur qu'ils ont d'en recevoir du mal**.

« Ces faux dieux sont en si grande quantité et si divers, qu'ils n'en savent pas eux-mêmes le nombre ; ils en assignent un à chaque chose, au feu, à l'air, à la terre, aux hommes, aux femmes, aux enfants, et presque à chaque créature².

« Ils leur donnent d'ordinaire **des noms de serpents**. Ils sacrifient aux uns le cœur des hommes, aux autres le sang, à d'autres de l'encens, du papier et diverses choses, selon que les idoles le leur ordonnent.

6. « Ils n'oseraient y manquer, dans la pensée que ces dieux de sang et carnassiers les tueraient aussitôt et les dévoreraient. Ainsi, pour éviter la mort dont ils se croient menacés, ils leur font à l'envi le sacrifice de ce qu'ils ont de plus cher. Ces idoles sont servies par quelques prêtres, révéérés comme des saints, et qui ne se nourrissent que de la chair et du sang qu'ils immolent³ ».

Sacrifices humains et anthropophagie sous toutes les formes, voilà ce qui se passait à Tépéaca et dans les environs, avant la prédication du cléricalisme ! ET AUJOURD'HUI ON VEUT L'EXTERMINER ! ET ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

8. En confirmation du récit qu'on vient de lire, le vénérable évêque de Mexico Jean de Quinarraga écrivait, le 12 juin 1531, au chapitre général des Franciscains de l'Observance, assemblé à Toulouse :

« Mes très révérends Pères, nous travaillons avec assiduité à la conversion des Indiens, et la grâce de Dieu donne un heureux succès à nos soins. Nos religieux ont déjà baptisé plus d'un million de ces infidèles, démolit cinq cents de leurs temples, et fait brûler plus de vingt mille idoles. Nous avons fait bâtir des églises et des chapelles en plusieurs endroits, où la sainte croix est adorée.

9. Ce qui est plus digne d'admiration, dans cette ville où naguère on avait coutume de **sacrifier tous les ans plus de vingt mille cœurs d'enfants ou de filles**, les religieux ont si heureusement modifié ces cruelles et sacrilèges immolations que **tous les cœurs humains ne sont plus offerts aujourd'hui qu'au vrai Dieu, et seulement par des sacrifices de louanges**. C'est ainsi que la divine Majesté est servie avec amour par Ses enfants, sans qu'ils soient obligés de lui payer le tribut inhumain que le démon exigeait d'eux.

¹ Wadding, an 1527, n° 13a.

² Altération diabolique de la croyance aux anges.

³ *Histoire générale des missions catholiques*, t. I, part. 2, p. 402

10. Voilà ce qui se passait dans cette grande ville de Mexico, avant la prédication du cléricalisme. Écoutons ce qui s'y passait après. Le même évêque continue :

«Ces petits innocents, jeunes garçons et jeunes filles, délivrés de la crainte d'être immolés au démon, jeûnent fort souvent, sont assidus à la prière qu'ils arrosent de leurs larmes. Ils se confessent souvent, reçoivent la sainte communion avec une grande ferveur, et expliquent fort exactement à leurs parents les instructions qu'ils ont apprises. Ils se lèvent à minuit pour dire l'office de la sainte Vierge, à laquelle ils ont une dévotion particulière.

11. Ils cherchent avec beaucoup d'adresse les idoles qu'on a cachées, et les enlèvent pour les porter aux religieux. Quelques-uns ont gagné la couronne du **martyre** par cette action de zèle ; car leurs propres parents les ont fait mourir fort cruellement : ces enfants sont fort humbles, fort modestes, fort chastes, fort ingénieux, surtout pour les peintures, et ils aiment leurs maîtres, comme leurs propres pères (Wadding, an 1531, n°1)».

ET AUJOURD'HUI ON VEUT EXTERMINER LE CLÉRICALISME ! ET ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

CHAPITRE XXIX - L'AMÉRIQUE DU NORD (suite).

1. Non loin du diocèse mexicain de Chiapa, qui eut l'insigne bonheur d'avoir pour évêque, l'illustre **Barthélemy de Las Casas**, se trouvait le pays de Puchutta, où le sacrifice humain régnait comme dans toutes les contrées environnantes. Les habitants, aussi superstitieux que guerriers, voyaient avec peine leurs voisins de l'ancienne *Terre de guerre*, renoncer au culte des idoles pour embrasser le christianisme. Ils se crurent obligés de **venger** leurs dieux, en exterminant ceux qui refusaient de les reconnaître et de leur sacrifier.

2. En conséquence, ils se réunirent en 1555, formèrent une armée nombreuse et envahirent la *Terre de guerre*, résolu de n'épargner ni Espagnols ni indigènes, s'ils ne consentaient à adorer les idoles. Comme on n'était pas en état de leur résister, ils s'avancèrent jusque dans la province de Chiapa, brûlant partout les églises des chrétiens, brisant les images, renversant les croix et sacrifiant les enfants au soleil ou à leurs idoles, sur les mêmes autels où l'Agneau Divin S'offrait la veille à Son Père¹.

Ainsi **partout du sang humain et toujours le sang le plus pur offert au démon**. Voilà, il ne faut pas se lasser de le redire, **ce qu'on voit dans toutes les parties du monde avant la prédication du cléricalisme** ! ET AUJOURD'HUI ON VEUT L'EXTERMINER ! ET ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

3. Entrons maintenant dans la **Floride**. Cette belle province de l'Amérique du Nord doit son nom européen, au jour où elle fut découverte par les Espagnols. Ce jour fut le dimanche des Rameaux, appelé *Pâques fleuries*. Le soleil semblait être la seule divinité des indigènes. Tous les temples lui étaient consacrés. Le mode de sacrifice le plus commun consistait à jeter dans le feu, l'offrande ou la partie de la victime offerte au soleil, après la lui avoir présentée avec une allocution en forme de prière.

Les Floridiens regardaient leurs chefs, comme fils du soleil. En cette dualité, ils leur rendaient les honneurs divins, et leur faisaient le sacrifice de leurs premiers-nés². Ayant succédé aux Espagnols, les Français furent une fois spectateurs de cette triste cérémonie. C'était en 1569. Un témoin oculaire la décrit en ces termes :

4. «C'est une coutume de ces peuples d'offrir au roi les **premiers-nés** en sacrifice. Le jour avant été choisi pour cette action, et avant été agréé par le prince, il se transporte dans la place où doit se faire cette solennité. Là, un banc lui est préparé qui lui tient lieu de trône. Au milieu de la place, on met un billot de deux pieds de diamètre et de la même hauteur. Devant ce billot vient la mère de l'enfant, qui doit être immolé, assise sur ses talons, couvrant son visage de ses mains, et déplorant le sort de cette infortunée victime.

5. Une des femmes, des plus considérables entre les parentes ou entre les amies de cette mère malheureuse, prend l'enfant et vient le présenter au roi. Toutes les autres femmes commencent alors une danse ronde, au centre de laquelle celle qui tient l'enfant vient danser aussi, chantant quelque chanson en l'honneur du prince.

«Pendant cette danse de religion, six Indiens choisis se tiennent à un coin de la place, ayant au milieu d'eux le sacrificateur, armé d'une massue et magnifiquement paré. Après la danse et les autres cérémonies, usitées dans ces sortes d'occasions, il prend l'enfant, le met sur le billot et l'assomme³».

6. Les habitants de la Floride ne se contentaient pas d'immoler leurs enfants au démon. En temps de guerre, après avoir tué leurs ennemis, ils leur arrachaient la peau de la tête avec la chevelure. Dans les réjouissances qui suivaient la victoire, c'étaient les vieilles femmes qui, parées de ces chevelures, conduisaient les groupes de danseurs et de danseuses.

On se contentait de réduire en esclavage, les femmes et les enfants pris à la guerre ; mais on immolait les hommes au soleil, et on regardait comme un devoir de religion de manger la chair de ces victimes.

Voilà ce qui se passait dans la Floride avant la prédication du cléricalisme ! ET AUJOURD'HUI ON VEUT L'EXTERMINER ! ET ON DIT

¹ Fontana, *Monumenta Dominicana*, et Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. VI, p. 120.

² Contrefaçon satanique et sanguinaire de la loi mosaïque.

³ Relation de Jacques de Moyne, peintre dieppois, chargé de dessiner les côtes de la Floride. Dans *Histoire générale des missions*, t. 1, part.2, p. 539.

CHAPITRE XXX - L'AMÉRIQUE DU SUD. PÉROU.

1. A l'époque de la découverte espagnole, l'Amérique du Sud présentait, à peu de chose près, sous le rapport du sacrifice humain et de l'anthropophagie, le même spectacle que l'Amérique du Nord. Vers l'an 1540, l'empereur Charles-Quint exigea des indigènes, soumis à son empire, qu'ils renonceraient à l'horrible usage où ils étaient de se nourrir de chair humaine.

2. Son capitaine général, don Alvare, réunit les caciques et leur signifia l'ordre du prince : tous promirent d'obéir. Il les détermina de plus à **brûler leurs idoles** : parti qu'ils n'adoptèrent pas sans peine, parce qu'ils craignaient que les démons ne les maltraitassent. Cela fait, don Alvare érigea une croix, et bâtit une chapelle, dans laquelle la messe fut chantée, avec un grand appareil, ce qui rassura beaucoup les indigènes.

3. Le pieux et courageux capitaine, appuyant vers l'occident, rencontra, non loin des frontières du **Pérou**, une bourgade où l'on comptait huit mille cabanes, au milieu desquelles s'élevait une tour construite avec de grandes pièces de bois, et terminée en pyramide, le tout recouvert d'écorces de palmier.

«C'était, dit Charlevoix, la demeure et le temple d'un **serpent monstrueux**, dont les habitants avaient fait leur **divinité**, et qu'ils **nourrissaient de chair humaine**. Il était de la grosseur d'un bœuf, et avait vingt-sept pieds de long, la tête extrêmement grosse, de petits yeux fort étincelants, et quand il ouvrait la gueule, on lui voyait deux rangées de dents toutes crochues. La peau de sa queue était lisse ; de grandes écailles rondes couvraient le reste du corps ; et les Indiens voulurent persuader aux Espagnols qu'il rendait des **oracles**¹.

«Il est vrai qu'à la première vue de ce monstre, ceux-ci furent saisis de frayeur. Elle redoubla même lorsque, l'un d'eux lui ayant tiré un coup d'arquebuse, il poussa un cri semblable au rugissement du lion, et d'un coup de queue qu'il donna, il fit trembler la tour. On l'acheva néanmoins sans peine²».

Voilà ce qui se passait au Pérou avant la prédication du cléricalisme ! ET AUJOURD'HUI ON VEUT L'EXTERMINER ! ET ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

4. Il y a moins d'un siècle, tous les disciples de Voltaire auraient haussé les épaules en lisant le récit de Charlevoix, et traité l'auteur d'imposteur ou de visionnaire. La science actuelle les a convaincus d'ignorance. Les découvertes de Cuvier, de Zimmermann et d'autres naturalistes, ont prouvé l'existence de ces **gigantesques sauriens**, dont les fossiles se trouvent en France, en Angleterre, en Allemagne. Un des plus monstrueux, attendu qu'il mesure plus de cent pieds de long, a été récemment découvert, en creusant une tranchée pour le chemin de fer, près de Saint-Lottin, dans le Jura.

5. Ces découvertes ont cela d'important, qu'elles justifient non seulement le récit du père Charlevoix mais encore l'histoire de nos **premiers prédicateurs évangéliques**.

En arrivant dans nos contrées païennes, beaucoup eurent à combattre de monstrueux **dragons**, redoutables divinités des habitants. **Des rivières, même des villes en conservent le nom tels en particulier que le Drac et Draquignan**.

6. Toutes les provinces de l'Amérique du Sud se livraient, comme le Pérou, aux sacrifices humains et à l'anthropophagie. Nous en avons une preuve dans la **bulle de saint Pie V**, par laquelle le Pape prescrit aux missionnaires d'obliger les indigènes à vivre au moins selon la loi naturelle, en évitant tout ce qui dégrade l'humanité, comme les sacrifices sanglants de victimes humaines, qui se perpétuaient dans les contrées les plus reculées et les moins connues, au delà de la ligne équinoxiale³.

7. Au nombre des riches contrées de l'Amérique du Sud, conquises par les Espagnols, brillait au premier rang la **Nouvelle-Grenade**. Depuis longtemps, ce beau pays gémissait sous l'empire de Satan, qui l'inondait de sang humain et le souillait par d'indicibles turpitudes. Enfin, au mois de janvier l'an 1590, le démon fut forcé dans sa citadelle.

8. La tribu de Ramiriqui, naguère évangélisée par le dominicain Pierre Duran, était alors confiée aux soins du père Diego Manura. Le bon missionnaire se flattait d'avoir désabusé ce peuple des fables de l'idolâtrie, lorsqu'il reconnut sa **méprise**. On l'informa qu'aux environs de la ville de Ramiriqui existait un lieu secret, dans lequel les principaux indigènes s'assemblaient avec beaucoup de précaution, continuant d'y honorer leurs idoles par de riches offrandes d'or, d'émeraudes et autres objets de prix, leur immolant même des victimes humaines.

9. Le lieu où ces abominations se pratiquaient, était la cavité d'un grand rocher dont l'étroite entrée, fermée avec précision par une pierre plate et carrée, défiait tous les regards. Au fond d'une salle très spacieuse était placée la grande idole. C'était un morceau de bois taillé en forme d'oiseau, d'une grandeur démesurée et couvert de plumes d'une variété admirable. Depuis des siècles, les esclaves du démon adoraient ce simulacre, sans élever le moindre doute sur sa divinité, ni sur la vérité des choses que l'esprit de ténèbres annonçait par son organe. On lui sacrifiait des enfants ; et de jeunes vierges consacrées à son culte habitaient jour et nuit la caverne ténébreuse.

¹ Pourquoi non ? Le serpent du paradis terrestre n'en a-t-il pas rendu ?

² *Histoire du Paraguay*, t. I, p. 82.

³ Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, t. X, p. 133.

10. Chrétiens de nom, mais idolâtres de fait, une foule d'indigènes, qui assistaient le matin aux assemblées des fidèles dans les églises, accouraient le soir prendre part à de sanglants sacrifices, dans cette grotte écartée. Ceux qui étaient franchement convertis n'osaient dénoncer l'**apostasie secrète des hypocrites**. Cependant une vieille indigène, courageuse servante de Jésus-Christ, instruisit au péril de sa vie le père Manura. Elle lui indiqua le lieu, l'heure des assemblées, les abominations qui s'y commettaient, même le nom des principaux coupables.

11. Le missionnaire alla consulter à Tunja son provincial. Celui-ci lui recommanda de vérifier par lui-même le mystère d'iniquité, et mit **toute la communauté en prière pour le succès de l'entreprise**. Le missionnaire prend un habit laïque et se rend une nuit à l'assemblée, comptant qu'à la faveur de l'obscurité et de la foule, il pourrait se retirer sans être reconnu. Déjà il avait été témoin des cérémonies, des sacrifices humains et de quelques autres abominations, lorsque Dieu permit que le démon, par la bouche de l'idole, fit entendre ces paroles : *Chassez d'ici ce frère*.

Les indigènes, surpris et transportés de colère, poussent de grands cris, demandant où est le religieux, afin de l'immoler sur-le-champ.

12. Le trouble de l'assemblée facilite au missionnaire le moyen de s'esquiver. Dès le lendemain, accompagné d'autres missionnaires et d'une escorte armée, il retourne au fatal rocher. Les soldats s'emparent du grand oiseau et d'une partie des petites idoles, rangées autour de lui. Le père Manura fait transporter ces **simulacres** sur la place publique de Ramiriqui, où un grand feu les consume aussitôt.

13. En ce moment les **apostats** entrent en fureur. Les uns éclatent en menaces, d'autres courent aux armes, mais la présence des troupes espagnoles les retient. Les rebelles intimidés se réservent de venger en secret, dans le sang du missionnaire, l'injure faite à leurs dieux. Le ministre de Jésus-Christ, loin de se cacher, se présente à eux avec **intrépidité**.

L'Esprit-Saint met dans sa bouche des paroles si persuasives, que les plus irrités se mettent à pleurer et courent à la grotte, d'où ils enlèvent le reste des petites idoles et les jettent dans le feu, qui avait consumé les premières. Ils font plus, ils indiquent au missionnaire d'autres cavernes, où existaient encore des idoles, et se commettaient de semblables horreurs¹.

Voilà ce qui se passait dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, avant la prédication du cléricalisme ! ET AUJOURD'HUI ON VOUDRAIT L'EXTERMINER ! ET ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

CHAPITRE XXXI - L'AMÉRIQUE DU SUD (continuation).

1. Avant d'arriver chez les Mussos, autre peuplade de l'Amérique méridionale, passons à **Carthagène**, où l'on fit en 1589 une découverte importante. L'archevêque de cette nouvelle ville, ayant permis aux religieux réformés de Saint-François et aux ermites de Saint-Augustin d'établir des couvents, le père Alphonse, ermite de Saint-Augustin, désira que le sien fût bâti en forme d'ermitage, sur une haute colline couverte d'arbres.

2. En creusant pour jeter les fondements de l'édifice, on rencontra un souterrain rempli d'idoles, où quelques indigènes tenaient encore des assemblées clandestines, et offraient des victimes humaines au démon. Ces idoles furent brûlées ou mises en pièces, et la chapelle que le père Alphonse éleva sur le lieu même, qu'elles avaient si longtemps profané, devint célèbre par le concours et la vénération des fidèles².

3. Dès l'apparition des Espagnols dans le pays qui forma plus tard le gouvernement de Sainte-Marthe, on connut les **Mussos**, peuples aussi féroces que corrompus, qui se nourrissaient de **chair humaine toute crue**, souvent **coupée sur un homme encore vivant**. Ces êtres, si profondément dégradés, habitaient les forêts et quelques montagnes entre le pays de Vénézuëla, et l'extrême frontière du nouveau royaume de Grenade.

4. On ne voyait chez ces anthropophages ni temples, ni autels ni idoles ; deux pyramides, fort éloignées l'une de l'autre, étaient l'unique objet de leur culte ; pyramides si hautes que leur sommet semblait se perdre dans les nues, et dont la base occupait au moins un quart de lieue.

L'une subsistait encore en entier au dix-septième siècle ; mais le sommet de l'autre avait été emporté par un coup de vent. Ces peuples donnaient à l'une le nom de *Déesse-Mère*, et à l'autre celui de *Déesse-fille*. C'est aux pieds de ces ridicules divinités, qu'ils égorgaient des victimes humaines, dont ils répandaient le sang et dévoraient les morceaux les plus délicats à leur goût, avant que ces victimes eussent rendu le dernier soupir³.

5. Comme plusieurs peuples de l'Europe païenne, les Mussos traitaient en ennemis tous les étrangers qui osaient s'associer aux hommages rendus à leurs pyramides, qu'ils appelaient leurs divinités tutélaires. Quelques-uns des plus superstitieux entre leurs voisins, hasardaient quelquefois ce dangereux pèlerinage ; mais ils avaient soin de s'entourer de mystère ; car ils savaient que, surpris dans leur tentative, ils seraient mangés tout vifs.

¹ *Histoire Générale des missions*, t. II, part. 1, p. 122.

² Tournon, *Hist.*, etc., t. XIII, p. 463.

³ Tournon, *Hist.*, etc., t. XIV, p. 241.

6. Les Mussos étaient particulièrement redoutables à cause de leurs **armes**. Toutes étaient **empoisonnées avec le venin mortel de l'aspic**. Ils trempaient, dans ce poison sans remède, non seulement leurs flèches, mais les épines qu'ils répandaient partout où ils attiraient leurs adversaires. Quiconque se trouvait blessé, quelque légère que fût la blessure, ne tardait pas à voir ses **chairs tomber en lambeaux**.

7. **L'orgueil de ces cannibales égalait leur ignorance, leur férocité et leur dépravation**. Descendus au dernier échelon de l'humanité, ils se croyaient les plus sages, les plus nobles et les plus heureux des hommes. Delà, leur mépris profond de toute instruction et de quiconque voulait les instruire. Cette folle présomption, jointe à la plus brutale férocité, eût fait désespérer de leur conversion, si la grâce divine n'était pas capable de faire des pierres mêmes des enfants d'Abraham.

8. **Plusieurs missionnaires payèrent de leur vie, la courageuse entreprise de chasser Satan de ce repaire**, qui paraissait imprenable. Le sang des martyrs féconda cette terre ingrate. Rassemblés en douze peuplades, ces hommes rappelés des limites extrêmes de la barbarie à la dignité humaine, furent élevés jusqu'au caractère du chrétien¹.

Voilà ce qui se passait chez les Mussos avant la prédication du cléricalisme ! ET AUJOURD'HUI ON VOUDRAIT L'EXTERMINER ! ET ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

9. Sous le rapport des mœurs, il y avait beaucoup d'analogie entre les Mussos et leurs voisins les **Picaos**. Ceux-ci avaient même un caractère particulier de férocité. Habités à vivre en animaux carnassiers, ils se nourrissaient de chair humaine dont ils tenaient des boucheries publiques. Comme celles des Mussos, leurs flèches étaient empoisonnées ; mais ils en avaient d'autres qui mettaient le feu à tout ce qu'elles touchaient de combustible.

Armes funestes avec lesquelles ils portaient la terreur dans toutes les tribus voisines. Lorsqu'en 1605, le président de la Nouvelle-Grenade attaqua les Picaos sur leur propre territoire, les flèches de l'ennemi vinrent jusque dans le camp des Espagnols et brûlèrent leurs tentes, leurs bagages et leurs vivres. Néanmoins, **ces terribles sauvages subirent l'influence du cléricalisme et devinrent doux comme des agneaux**.

L'excellent père Mancera se réjouissait en Dieu du succès qu'il venait d'obtenir dans une des provinces du royaume de la Nouvelle-Grenade. Volant à de nouvelles conquêtes, il arriva dans la province de Guacheta ; il jeta son filet et prit un certain nombre de poissons.

10. Comme il se promenait un jour dans la campagne, il fut abordé par un ecclésiastique qui lui donna les renseignements suivants :

«A certaines époques de l'année, lui dit-il, les Guachetans et une tribu voisine se rendent par groupes dans un même lieu, pour se livrer à un prétendu **jeu** appelé *mona* ; mais c'est un **véritable combat** où les vainqueurs et les vaincus répandent beaucoup de sang, et qui se termine par des sacrifices humains».

11. Le père Mancera fut lui-même témoin oculaire de la sanglante abomination. Prié d'aller **conférer le baptême à un petit enfant en danger de mort**, il s'y rendit en toute hâte, accompagné du même ecclésiastique. Après le baptême, les deux missionnaires se promenaient sur une éminence, d'où ils aperçurent les deux peuplades alors aux mains dans une vaste plaine. En prenant le chemin qui conduisait au champ de bataille, ils rencontrèrent une idole gigantesque et monstrueuse, placée sur un piédestal qui était tout ensanglanté. Ils comprirent qu'on venait d'immoler sur cet autel des victimes humaines au démon.

12. Au lieu de se jeter inutilement au milieu des combattants acharnés, le père Mancera, le cœur percé de douleur, va droit à Guacheta. Dès qu'on s'est réuni comme d'habitude autour de lui, il parle avec feu de ce qu'il vient de voir. Émus jusqu'aux larmes, ses auditeurs conviennent non seulement de la réalité du crime, mais ajoutent que chaque semaine on **égorgeait sur le piédestal un garçon de quatorze ans, réputé encore innocent et sans tache**.

Le missionnaire, profitant des dispositions où il voit son auditoire, ordonne que ceux qui veulent être reconnus pour chrétiens, le suivent à l'instant et exécutent ce qu'il leur prescrira. Il les conduit vers l'idole qu'il fait renverser et transporter sur la place publique du Guacheta.

12. Cependant les combattants de la plaine, informés de l'enlèvement de leur dieu, accourent pour le reprendre et le venger. En les voyant approcher, les yeux étincelants de colère, le père n'éprouve pas la moindre émotion. **Sa parole inspirée les rend immobiles**. Sans dire un mot, ils le voient cracher sur l'idole, la fouler aux pieds et y mettre le feu. **Confus de l'impuissance de leur divinité**, ils avouent hautement qu'ils ont été trompés, ainsi que leurs pères, et **embrassent sincèrement le christianisme**.

Voilà ce qui se passait à Guacheta avant la prédication du cléricalisme ! ET AUJOURD'HUI ON VOUDRAIT L'EXTERMINER ! ET ON DIT QUE TOUTES LES RELIGIONS SONT ÉGALEMENT BONNES !

CHAPITRE XXXII - JUSTIFICATION DE CET OUVRAGE

1. **Lucifer est l'ennemi personnel et implacable du Verbe incarné. Sa haine n'a qu'un but : rendre impossible la croyance au dogme de l'Incarnation. De là, les trois grandes erreurs qui résument toutes les autres et qui ont dominé le monde ancien, comme elles tendent à dominer le monde moderne**

¹ Tournon, *Hist.*, etc., t. XIV, p. 241.

Le Panthéisme ; si tout est dieu, pas d'Incarnation ;
Le Matérialisme ; si tout est matière, pas d'Incarnation ;
Le Rationalisme ; si toute vérité est renfermée dans les limites de la raison, point de mystère, partant point d'Incarnation.

2. Examinées avec soin, toutes les erreurs modernes, filles des précédentes, n'ont qu'un objet : la négation de la divinité de Notre-Seigneur. Ce seul dogme admis, elles s'évanouissent, comme la nuit devant le jour ; ce seul dogme rejeté, toutes les vérités sans base et sans cohésion tombent les unes après les autres, et l'humanité rentre dans le chaos.

Or, ce qui ne s'était jamais vu, la grande négation est aujourd'hui écrite, prêchée, accueillie avec une ardeur dont le spectacle fait monter la rougeur au front et remplit l'âme d'épouvante pour le présent, et plus encore pour l'avenir : c'est un signe des temps.

En effet, si Notre-Seigneur Jésus-Christ, auteur de la grande révolution qui a changé le monde, n'est pas Dieu, il faut répudier l'Evangile avec toutes ses conséquences, revenir au paganisme et se refaire des dieux au gré des passions. Déjà le monde n'est-il pas rempli de ces nouvelles ou mieux de ces anciennes idoles de luxure et de cruauté ?

3. Sans l'élément catholique qui lutte encore pour maintenir, sur son piédestal divin, la personne du Verbe incarné, le monde moderne retomberait dans les conditions du monde ancien. Plus cet élément s'affaiblit, ainsi que nous le voyons de nos jours, plus s'aplanit la voie au retour du démon sur ses antiques autels. La raison le dit et l'histoire le confirme. A l'homme d'aujourd'hui aussi bien qu'à l'homme d'autrefois, il faut un Dieu. Renverser le trône de Jésus-Christ, c'est élever le trône de Bélial.

4. A la vue de l'Europe actuelle, tournant le dos au Christianisme, et s'efforçant de l'exterminer ; que dis-je ? En voyant des hommes baptisés, entreprenant, après dix-huit siècles de christianisme, de réhabiliter Satan et vantant son antique règne, comme la plus brillante époque de l'histoire, cette nouvelle chute de l'humanité était facile à prévoir. Elle a été prévue, annoncée, démontrée, il y a plus de trente ans. Mais les voyants furent traités de rêveurs. Au dix-neuvième siècle, le monde retourner au paganisme ! insensé qui le dit : stupide qui le croit ! Cependant le paganisme dans ses éléments constitutifs, en particulier dans la négation du Verbe incarné, a continué d'envahir la société : c'est déjà le paganisme.

5. Pour paganiser une époque, une société, un monde, il n'est pas besoin d'idoles matérielles. Le monde antérieur à l'Incarnation était païen, avant que la main de l'ouvrier offrit à ses adorations des statues de marbre ou de pierre. **Le paganisme, c'est la négation théorique et pratique du Verbe incarné ; la négation du vrai Dieu, et, comme conséquence inévitable, l'adoration de ce qui n'est pas le Vrai Dieu. Or, adorer ce qui n'est pas le vrai Dieu, c'est adorer un faux dieu, c'est adorer Satan, c'est être païen, c'est retomber dans la gentilité, dont tous les dieux étaient des démons : *omnes dii gentium dæmonia*. Ps., XCVI, v.**

6. Toutefois, comme l'âme appelle le corps, le culte intérieur appelle le culte extérieur. Dans l'antiquité, Satan jouissait de l'un et de l'autre : il avait ses statues, ses temples, ses autels, ses prêtres. Tout cela, il le possède encore chez les nations idolâtres d'aujourd'hui. Or, Satan ne change ni ne vieillit. Ce qu'il fut, il veut l'être ; ce qu'il eut, il veut l'avoir. Il le veut d'autant plus que les oracles, les évocations, les apparitions, les prestiges étaient les principaux instruments de son règne, dont le sacrifice humain fut, et continue d'être l'inévitable couronnement.

Il paraît donc logiquement infaillible que tôt ou tard, si Dieu ne l'arrête, par le plus grand des miracles, Satan reviendra avec tout son cortège de pratiques victorieuses, toujours anciennes et toujours nouvelles, mais habilement modifiées suivant les temps et les personnes.

7. Déjà n'est-il pas, sans qu'elles y prennent garde, l'oracle des nations actuelles ? est-ce Satan ou le Saint-Esprit qui les inspire dans les lois antichrétiennes, qu'elles promulguent ? dans la guerre universelle qu'elles font à l'Eglise ? Qu'est-ce que le spiritisme, le magnétisme, le somnambulisme artificiel, sinon la résurrection, sous des noms nouveaux, des anciennes pratiques démoniaques de Delphes, de Délos, d'Accaron et de tous les temples à oracles ?

8. Qu'était-ce que la déesse Raison sur les autels de la France de 93, sinon l'impure Vénus en chair et en os, c'est-à-dire le Démon lui-même se faisant adorer ?

Et à la même époque, le temple de Cybèle, bâti aux Champs-Élysées, et recevant dans son enceinte les adorateurs de la mère des dieux, avec les offrandes traditionnelles exigées par son culte ?

Le républicain Quintus Auclerc n'a-t-il pas ressuscité matériellement le culte de Jupiter, dont il se disait le prêtre ? et ce culte ne s'est-il pas perpétué jusqu'en 1821 ? Il est vrai que le flamme n'offrait pas au dieu des victimes humaines, mais seulement de l'encens brûlé dans des réchauds de forme antique. Toutefois, **pas d'illusion ; en vertu du progrès, après l'encens, peut venir le sang. Il est donc vrai, le monde antichrétien est un vase plein de paganisme, que la moindre goutte d'eau fera déborder.**

9. Voilà pour le retour au paganisme en général : cela ne suffit pas. Pour justifier le titre de notre ouvrage, il faut

montrer que la résurrection du sacrifice humain n'a rien d'impossible. Le sacrifice humain, avons-nous dit, se distingue en sacrifice indirect, et en sacrifice direct.

Le premier s'est toujours et partout plus ou moins accompli. Il n'est donc point à ressusciter, il n'est pas mort. Mais, si les effets sont toujours en raison directe des causes, on peut affirmer, sauf l'intervention divine, qu'en punition de l'insurrection générale des peuples modernes contre le Cléricalisme, **ce genre de sacrifice reviendra dans des proportions plus terribles que jamais.**

10. Des guerres du caractère antique, guerres d'atrocités et d'extermination, guerres non plus d'une armée contre une armée, mais guerres des nations contre les nations, gens contra gente, devenues des camps armés, inonderont la terre de sang humain. Conséquence de la révolte universelle contre Dieu, ce redoutable avenir est entré dans les pressentiments des nations : elles l'attendent et s'y préparent.

Que fait-on aujourd'hui dans toute l'Europe ? Deux choses : on fait la guerre à Dieu, et on travaille avec une activité fébrile à préparer la guerre des hommes les uns contre les autres. Chaque jour on invente de nouveaux engins de destruction. Les torpilles par exemple qui, dans quelques minutes, peuvent faire voler en morceaux le plus fort navire de haut bord. On perfectionne les armes ; on perfectionne la poudre, on perfectionne les fusils, on perfectionne les canons.

Afin de résister à ces **puissants moyens de destruction**, on hérissé les provinces de forts détachés ; on double les remparts des villes ; on arme les côtes maritimes de batteries formidables ; on construit non plus des vaisseaux ordinaires, mais des colosses, capables de détruire en peu d'heures la ville la plus forte ou de résister aux attaques de toute une escadre.

11. En voici une preuve. Le 18 septembre a eu lieu, à Lorient, la mise à l'eau du **Redoutable**, le plus puissant navire construit jusqu'ici en France. Sa construction a constamment occupé, pendant trois ans, plus de mille ouvriers. Sa longueur totale dépasse 100 mètres. Sa largeur est de 20 mètres. Son déplacement, de près de 9,000 tonnes, est supérieur d'un quart à celui des cuirassés du type de l'*Océan*.

Le bâtiment est à double coque et presque complètement construit en acier. C'est la première fois que l'acier entre, pour une si forte proportion, dans la construction d'un grand navire, tant en France qu'à l'étranger.

12. Les flancs du *Redoutable* sont revêtus d'une cuirasse, dont l'épaisseur sera supérieure à tout ce qui a été fait jusqu'ici. Chacune des plaques qui la composent pèsera 30,000 kilogrammes. L'avant sera armé d'un formidable éperon en fer forgé du poids de 30,000 kilogrammes. Les ponts sont à l'épreuve de la bombe.

L'artillerie, composée de pièces du plus fort calibre, sera disposée d'une façon nouvelle, qui permettra au navire d'utiliser ces grosses pièces dans toutes les directions.

Le *Redoutable* est un cuirassé à grande vitesse. Sa machine est de la force de 6,000 chevaux. Elle fera mouvoir une hélice en bronze de 6m30 de diamètre.

L'Angleterre suit le même progrès. Elle vient de construire un canon en bronze du poids de 81,000 kilogrammes et qui lance des boulets du poids de 8,000 kilogrammes. **Signes de confiance dans la paix universelle !**

13. Pourquoi ces puissants moyens de défense ou de destruction n'ont-ils pas été inventés, il y a cent ans ? Pourquoi pas dans cent ans ? **L'homme s'agite et Dieu le mène. La Providence ne tâtonne jamais. Ces préparatifs de guerres formidables ont leur raison d'être aujourd'hui, ni plus tôt ni plus tard.**

Avis à ce pauvre monde actuel qui s'obstine à fermer les yeux pour ne pas voir ; les oreilles pour ne pas entendre ; qui fait de la guerre à Dieu son passe-temps, qui rit de tout et qui chante que tout est au mieux dans le meilleur des mondes.

CHAPITRE XXXIII - SUITE DU PRÉCÉDENT.

1. Le sacrifice humain direct peut-il reparaître ? Telle est la question qui nous reste à examiner.

Le sacrifice humain direct, est l'immolation d'une personne à une idole quelconque : que cette idole soit une personne, une statue ou simplement une idée, peu importe. Comme l'idolâtrie elle-même, le sacrifice peut exister sans statue.

A une certaine époque de l'antiquité, dit Tertullien, **il n'y avait pas d'idole. Cependant l'idolâtrie existait, non sous ce nom, mais dans les actes. De même aujourd'hui, elle peut être pratiquée sans temple et sans idole¹.**

L'affirmation de Tertullien est conforme à ces paroles de saint Paul : «Comprenez bien et sachez, écrit-il aux Éphésiens, que **la fornication, l'impureté, l'avarice sont des actes d'idolâtrie²**».

2. Pour qu'il y ait sacrifice humain direct, ni un temple ni une statue ne sont absolument nécessaires. C'est ainsi, comme dit Tertullien, qu'avant la fabrication des idoles, on faisait les actes de l'idolâtrie, dont le principal fut toujours le sacrifice humain. On prenait un enfant, un prisonnier, un esclave, et on le mettait à mort, en l'honneur d'un roi défunt ou d'une prétendue divinité, qui n'avait ni temple ni statue.

Plus tard, lorsque le démon voulut avoir un culte complètement extérieur, il inspira aux hommes de lui bâtir des temples et de lui ériger des statues.

¹ *Idolum aliquandiu retro non erat... Tamen idololatria agebatur, non in isto nomine, sed in isto opere : nam et hodiè extra templum et sine idolo agi potest. De Idololat., c. III.*

² *Hoc enim scitote intelligentes, quod omnis fornicator, aut immudus, aut avarus, quod est idolorum servitus, etc., v, 3.*

3. Que faisaient alors, les grands sacrificateurs, persécuteurs des premiers siècles ? Ils arrêtaient nos pères, nos frères et nos sœurs, les conduisaient devant la statue de quelque divinité imaginaire, et leur disaient : Offrez-lui de l'encens comme à un Dieu véritable. S'ils refusaient, on les mettait à mort. C'était autant de victimes humaines.

Il faut soigneusement remarquer, que ce n'était pas pour la statue même que l'encens était demandé, ni à elle que la victime était immolée. **C'était à l'idée que la statue représentait, ou mieux à l'esprit qui était censé l'habiter.**

Par exemple, le sacrifice demandé devant une statue de Jupiter, c'était le sacrifice demandé en l'honneur du démon, considéré comme Dieu suprême ; devant une statue de Mars, en l'honneur du démon, considéré comme Dieu de la guerre. Ainsi des autres.

4. A une époque plus rapprochée, que faisait la **Révolution** de 93, cette digne fille des anciens païens de Rome et de la Grèce ? Elle saisissait un prêtre et lui disait : **Jure de regarder comme vraies mes doctrines et d'en faire la règle de ta conduite ; adore la Déesse Nation qui les promulgue. Si le prêtre refusait, il était immolé : bien qu'il n'y eût ni temple ni statue, le sacrifice n'était pas moins direct.**

Combien d'autres, prêtres et laïques, suspects d'hostilité, contre la Déesse-Révolution, la Déesse-Liberté, la Déesse-Egalité, le Dieu-Peuple, et même le Dieu-Robespierre **furent pour ce crime, arrêtés, emprisonnés, et conduits à l'échafaud ! Ne fut-ce pas là autant de victimes humaines, immolées aux idoles**

5. Si les anticléricaux d'aujourd'hui, aidés de leurs frères, les martyrs de Nouméa, réussissent à s'emparer du pouvoir, seront-ils embarrassés de trouver quelque dieu, quelque déesse, le Génie même de quelque *divus Cæsar* ; en un mot, **quelque idole, à laquelle ils exigeront, sous peine de mort, de sacrifier la vérité, l'honneur, la conscience** ? Bien naïf celui qui se bercerait d'une pareille illusion. **Ici le passé est la prophétie de l'avenir.**

6. Au reste, si le démon veut avoir des temples et des statues, il n'aura qu'à le dire. Est-il moins puissant aujourd'hui qu'en 93 ? Or, les anticléricaux de 93 lui donnèrent pour sanctuaires, non seulement la métropole de Paris, mais la plupart des églises de France. Ils ne s'en tinrent pas là : ils lui bâtirent un temple aux Champs-Élysées, où ils vinrent solennellement lui offrir leurs hommages.

7. Quant aux statues, il aura le choix. Est-ce que nos jardins publics, nos promenades, nos musées, ne sont pas peuplés de statues de tous les dieux du paganisme ? Il suffira aux modernes païens d'en exposer quelques-unes sur nos places et d'exiger, sous peine de mort, de quiconque passera, de leur rendre hommage.

Comme il n'y a rien de nouveau sous le soleil, ce serait la copie de ce que Dioclétien et Maximien, ces deux anticléricaux couronnés, firent à Nicomédie et dans les principales villes de leur empire. Il y a plus, ce serait l'accomplissement de l'oracle divin qui annonce ce qui aura lieu **vers la fin des temps, pendant le règne de l'Antéchrist** :

«Il fera **mettre à mort tous ceux qui n'adoreront pas l'image de la Bête**. Il voudra que tous, petits et grands, riches et pauvres, libres et esclaves, **aient le caractère de la Bête**, dans leur main droite ou sur leur front ; en sorte que personne ne puisse acheter ni vendre sans **avoir le caractère de la Bête**¹».

8. Entendue, comme elle a été expliquée, la résurrection du sacrifice humain n'a donc rien d'impossible. Ce n'est pas assez : elle serait le **corollaire obligé de la mort du cléricalisme**. Je ne dis rien de plus ; **les raisonnements et les faits qui précèdent semblent suffire pour justifier ce modeste travail, donner à réfléchir aux optimistes, réveiller les endormis, secouer les endormeurs et qualifier les anticléricaux.**

CHAPITRE XXXIV - CONCLUSION

1. Nous venons de rappeler, d'une part les cris de mort, poussés à l'heure même, dans l'ancien et dans le nouveau monde, contre le cléricalisme ; d'autre part, annoncer les **conséquences** de cette haine inconnue dans les annales des peuples baptisés. Si Dieu n'a pitié de l'humanité, ces conséquences seront, entre autres, la résurrection du sacrifice humain direct ou indirect, comme il a été expliqué.

2. On se demande avec effroi comment, après dix-huit siècles de christianisme, le monde est arrivé au point où nous le voyons ?

Il n'y a pas d'effet sans cause.

L'homme est un être enseigné.

L'homme fait la société, en lui communiquant ce qu'il a reçu.

A ceux qui la condamnent, la société actuelle peut répondre :

«Il est vrai, je suis bien coupable et bien malheureuse. Mais à qui la faute ? Ce n'est pas moi qui me suis faite ce que je suis ; **je suis ce que l'on m'a faite**».

3. La société actuelle étant, dans son ensemble, **saturée de haine contre le catholicisme, elle a donc reçu avec abondance la haine du catholicisme. Où l'a-t-elle reçue ? Dans l'enseignement.** D'abord dans l'enseignement des **lettres** et de la philosophie ; ensuite dans l'enseignement de la **presse** qui en est le prolongement. La cause principale et toujours agissante du mal actuel est donc l'enseignement de la jeunesse, surtout de la jeunesse lettrée qui, par sa

¹ *Apocalypse*, XIII, 16-17

supériorité, fait le peuple à son image. Le **remède** au mal, s'il y en a un entre les mains de l'homme, serait **la réforme radicalement chrétienne de l'éducation**.

4. Prêchées sur tous les tons, depuis plus de quarante ans, ces vérités, qui éblouissent, tant elles sont lumineuses, n'ont été ni aperçues du grand nombre, ni reçues, ni, à plus forte raison, pratiquées, comme elles devaient l'être. Cet **aveuglement** ou mieux cette **obstination**, inconsciente peut-être chez les uns, mais très consciente chez les autres, ont produit ce que nous voyons. Que voyons-nous ?

5. Malgré le réveil du catholicisme sur certains points, et dans une certaine partie de la société, réveil qui se manifeste par des pèlerinages fréquents et nombreux, par la création de cercles catholiques d'ouvriers et de militaires, et d'autres bonnes œuvres de foi et de charité : n'allons pas croire que le monde est sauvé. Quand il s'agit de crimes nationaux, Dieu ne se laisse pas désarmer par quelques prières partielles, ou par des pèlerinages, dans lesquels Son regard n'a jamais aperçu un seul de ces grands coupables qui irritent Sa colère et provoquent Ses vengeances. Le fait de Sodome pouvant être sauvée par dix justes n'est pas une loi. **La loi des nations coupables, c'est Ninive pénitente.**

D'ailleurs, malgré quelques manifestations chrétiennes, il n'en reste pas moins que le gros des populations devient de plus en plus **matérialiste, indifférent** et même **hostile** à la religion ; que même les meilleures provinces, villes et campagnes, sont **atteintes par l'esprit révolutionnaire** ; que cet esprit fait chaque jour de rapides progrès, comme le témoigne, entre autres, à cinq ans d'intervalle, la composition des deux chambres législatives de 1871 et de 1876.

Il est donc triste, mais, il est vrai de le dire : nous allons de fièvre en chaud mal ; **les nations ont déraillé ; et en s'insurgeant contre le catholicisme, qui est la vie, elles se précipitent vers la mort.**

6. En serions-nous là, si on avait compris qu'il fallait, sous peine de jeter de la poussière au vent, porter le remède à la racine du mal, en **sauvant par une éducation chrétienne** les générations encore vierges de l'erreur et du vice ; qu'à part des retours plus ou moins nombreux, les générations formées marcheront obstinément dans leurs voies, attendu qu'on ne redresse pas les vieux chênes, et qu'on ne fait pas rebrousser les torrents vers leurs sources ? au lieu de cela : qu'a-t-on fait ?

7. On a dépensé des montagnes de papier, des ruisseaux d'encre ; beaucoup de temps, beaucoup de fatigues et même beaucoup de talent et d'esprit. On a inondé le monde d'apologies, de démonstrations, de polémiques, de critiques, de réfutations, de lamentations, de discussions. Nuit et jour on a ferraillé contre les révolutionnaires et les mécréants ; cent fois on les a convaincus de sottise, de calomnie, de mauvaise foi ; **on les a crus tués, et ils ne s'en portent pas plus mal.**

8. Loin de là : aujourd'hui dans l'Europe entière ils sont **maîtres de la position**. Leurs livres impies, leurs romans obscènes ont la vogue et se vendent par milliers ; tandis que la plupart des **bons livres** n'ont qu'une publicité restreinte, si même ils ne deviennent des rossignols dans les magasins. Leurs journaux pullulent ; beaucoup regorgent d'abonnés, tandis que les bons journaux, en très petit nombre, ou déposent leur bilan, ou vivent, comme ils peuvent, au jour le jour.

9. **Leurs doctrines ont porté leurs fruits.** De victoires en victoires, ils sont arrivés à la **désorganisation universelle**, à la **négation radicale de toute vérité et de tout droit** ; à l'**invasion monstrueuse de l'immoralité et du suicide** ; à la **spoliation complète de l'Église** ; à l'emprisonnement du Pape ; à l'**implantation de l'hérésie au cœur même de la catholicité** ; à l'**enfouissement bestial de l'être humain** et à la **réhabilitation de Satan**.

Jusqu'ici aucune corporation n'avait assisté *officiellement* à un enterrement civil. Il était réservé à l'Académie de médecine de Paris d'offrir, la première, un pareil scandale. Donné par des médecins, qui sont censés mieux connaître que d'autres la nature de l'homme, et par des médecins chargés d'enseigner la jeunesse, ce scandale inqualifiable en lui-même est effrayant dans ses conséquences.

Voici le fait : un M. Axenfeld ; professeur à l'Ecole de médecine de Paris, a été enterré civilement, sans l'avoir demandé. Ce qu'il y a de particulièrement scandaleux, c'est l'appareil qui a entouré ses obsèques d'où le prêtre était écarté. Dix professeurs et onze agrégés, en robe rouge, conduits par M. Gosselin et Bouchardat, assesseurs, précédés du massier et des appariteurs, ont escorté le cercueil de M. Axenfeld.

Ainsi la Faculté de médecine, officiellement, en costume, avec appariteurs et massiers, a assisté à un enterrement civil. Il y a progrès !

Encore un autre progrès : on lit dans les *Droits de l'Homme*, septembre 1876 :

«Hier soir, raconte *l'Égalité* de Marseille, a eu lieu la cérémonie civile, par laquelle notre ami le citoyen Malaucène, a voulu remplacer pour son dernier-né, le baptême religieux. Notre collaborateur Clovis Hugues a été parrain, mademoiselle Louise Tardif a été marraine. Cette petite fête de famille s'est admirablement passée. Le poète de *l'Égalité*, comme dit la *Gazette du Midi*, a poétiquement baptisé son filleul avec ce quatrain, qui vaut bien le latin de l'Eglise :

Puisque, s'il revenait sur terre,
Le Christ ne serait plus chrétien,
Au nom de la nature austère,
Je te baptise citoyen.

Le Journal les *Droits de l'Homme* qualifie cette parodie de philosophique. Nous nous permettons de la trouver **abominable** et **bouffonne**, mais d'ailleurs parfaitement digne du troupeau d'Épicure. Pour ceux en effet qui le composent, le baptême de «la nature» doit ouvrir la vie de l'homme, comme l'enfouissement doit la clore.

1. Pourquoi tant de succès du côté des méchants, et tant de défaites du côté des bons ? On ne le dira jamais assez : au lieu de porter résolument la cognée à la racine de l'arbre empoisonneur, on s'est contenté d'attaquer les branches ; au lieu de concentrer nos forces et de diriger tous nos efforts contre la citadelle de l'ennemi, nous avons éparpillé nos coups et nous nous sommes fait battre. Cela devait être, et, tant que nous ne changerons pas de tactique, nous marcherons de défaite en défaite. Laissons ici parler l'expérience.

2. Dans les premières années de ce siècle, alors que la France était encore dégouttante du sang versé par la Révolution, cette mise en scène des études du collège, la Providence suscita quelques grands génies pour lui servir de phares, et la retirer de la voie où elle s'était perdue : M. de Chateaubriand, dans la littérature ; M. de Bonald, dans la philosophie ; M. de Maistre, dans la science sociale ; M. de la Mennais, dans la science religieuse¹. Ces grands hommes ont laissé d'illustres écrits, pleins de doctrines salutaires, dont la pratique aurait amené la régénération de la France, et par la France celle peut-être de toute l'Europe.

3. D'où vient que ces grands maîtres n'ont pas fait école, si ce n'est M. de la Mennais, qui le doit à l'éducation particulière du clergé ? D'où vient qu'au sortir des collèges, la jeunesse française, arrivant à Paris, au lieu de se nourrir des doctrines enseignées par ces hommes supérieurs, les a laissées de côté pour assiéger les écoles des Royer-Collard, des Benjamin Constant, des Cousin, des Quinet, des Michelet et autres anticléricaux

4. Rien n'est moins difficile à comprendre. Ces jeunes générations avaient été jetées, par leurs études classiques, dans un courant d'idées très différentes des idées catholiques ; et elles couraient aux maîtres dont l'enseignement était le développement continué de leur première éducation. Il n'en faut pas douter, à cette cause doit être principalement attribué l'**antichristianisme** qui, **sous le nom de libéralisme et de rationalisme**, a envahi la jeunesse française, depuis un demi-siècle.

5. **Cette jeunesse est aujourd'hui la France.** Devenue maîtresse de toutes les positions : dans la magistrature, dans l'armée, dans les académies, dans les chambres législatives, dans la diplomatie, dans toutes les grandes administrations, elle transmet ce qu'elle a reçu, et en le transmettant fait la société à son image : lépreuse de la tête aux pieds, comme nous la voyons.

6. Si l'éducation continue d'être ce qu'elle est, moitié chrétienne et moitié païenne, et même plus païenne que chrétienne, il n'en sortira que des générations hybrides et étiolées, incapables de résister au mal. L'envahissement que nous déplorons non seulement continuera ; mais, à raison même de la force acquise, s'accélérera de plus en plus. Que sera-ce si l'instruction, devenue laïque, n'est pas une mère, mais une **marâtre** ; non une nourrice, mais une **empoisonneuse patentée** ?

7. **Réforme donc de l'éducation. Réforme prompte ; réforme radicale à tous les degrés ; réforme entièrement chrétienne dans les livres comme dans les hommes : le salut du monde est à ce prix.** Sans cela, avec toutes nos autres œuvres de régénération, que ferons-nous ? **Tout au plus, une pêche à la ligne ; tandis que les anticléricaux pêcheront au filet.** Nous continuerons de **donner des coups d'épée dans l'eau**, ou, comme dit l'Écriture, *nous jetterons nos marchandises dans un sac percé.* (Aggée, I, 6).

Mais qui opérera cette réforme ? **Evêques, prêtres, religieux, pères de famille, que chacun y travaille.** Toutefois, reconnaissons humblement notre impuissance.

Dieu seul, en changeant les esprits, peut opérer cette nécessaire mais miraculeuse réforme. Que toutes les voix et tous les cœurs crient donc vers le Père des miséricordes, comme les apôtres, prêts à faire naufrage : Seigneur, sauvez-nous ! nous périssons : *Domine, salve nos, perimus.*

¹ Connaissant les autres ouvrages de Mgr Gaume et sa soumission à tous les enseignements de l'Eglise, on peut préciser qu'il savait les limites de chacun de "ces grands génies". Inutile donc de lui reprocher ce que certains esprits chagrins n'omettent pas de souligner.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	1
CH. I. - Le cri de guerre	1
II. - Le cléricalisme	1
III. - Cause de la haine	2
IV. Aveuglement de la haine	2
V. - Conséquence de la haine	2
VI. - Une leçon d'histoire	3
VII. - Une leçon d'histoire (suite)	4
VIII. - Les preuves	5
IX. - Possibilité du retour au sacrifice humain	6
X. - Sacrifice direct. Question aux rationalistes. Auteurs du sacrifice humain (.suite du précédent).	8
XI. - Sacrifice humain	9
XII. - Ancienne Avis. Les Phéniciens. Les Syriens. Les Moabites. Les Grecs	10
XIII. - Les Grecs (continuation)	12
XIV. - Europe, Les Romains	14
XV. - Europe. Universalité du sacrifice humain. Gaulois. Druides	15
XVI. - Europe	16
XVII. - Les Druides. Le gui	18
XVIII. - Le sacrifice humain chez les Gaulois	19
XIX. - Edits contre le sacrifice humain. Le sacrifice humain chez les Anglais	21
XX. - L'ancienne Afrique	22
XXI. - L'Afrique orientale. Les Condes, peuple de l'Inde.	23
XXII. - Afrique orientale (suite)	24
XXIII. - Afrique occidentale	25
XXIV. - Afrique occidentale (continuation)	26
XXV. - Afrique occidentale	27
XXVI. - L'Afrique occidentale. Le Dahomey	30
XXVII. - L'Amérique du Nord. Haïti. Le Mexique	32
XXVIII. - L'Amérique du Nord , (suite).	33
XXIX. - L'Amérique du Nord (continuation)	35
XXX. - L'Amérique du Sud, Pérou.	35
XXXI. - L'Amérique du Sud (continuation)	37
XXXII. - Justification de cet ouvrage	38
XXXIII. - Suite du précédent	40
XXXIV. - Conclusion	41
XXXV. - Suite du précédent	42

***Document réalisé
par les Amis du Christ Roi de France.***

***Nous soumettons
tous nos documents
aux lois du copyright chrétien :
nos documents peuvent être
librement reproduits et distribués,
avec mention de leur provenance.***

A.C.R.F.

www.a-c-r-f.com

info@a-c-r-f.com